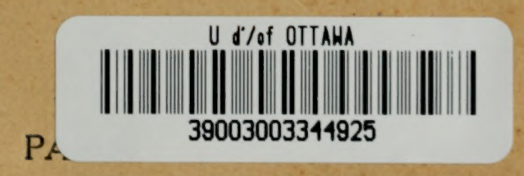
HENRI BACHELIN

La guerre sur le hameau





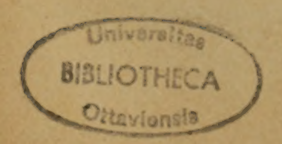
PA

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, Rue Racine, 26



La guerre
sur le hameau



DU MÊME AUTEUR :

Horizons et Coins du Morvan.
Pas-comme-les-autres.
Les Manigants.
Jules Renard et son Œuvre.
Robes Noires.
La Bancale.
Les Sports aux champs.
Juliette la jolie.
Sous d'humbles toits.
L'Héritage.

Il a été tiré, de cet ouvrage,
dix exemplaires sur papier de Hollande,
tous numérotés.

HENRI BACHELIN

La guerre sur le hameau



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Le trop fameux surhomme de Nietzsche nous a fait beaucoup de mal. Il fallait des héros supérieurs à la vie qui leur avait été destinée. Un roman dont le personnage principal ne cherchait pas à « se dépasser » tombait très bas dans l'estime de certains. « Ah! qu'il pèse déjà sur toute notre génération! » écrivait Lucien Jean dès les premières années de ce siècle.

Tourgueneff reprochait à Flaubert « une facture, dans le récit, trop différente de la sensibilité des gens mis en scène. Cela » disait-il, « empêche l'atmosphère. »

LA GUERRE SUR LE HAMEAU

———

A M. Georges Lecomte,
ami du Morvan.

On eût pu croire que c'était sans se presser que la Catherine Dareau coupait son blé à la faucille. Il n'y avait plus que son champ où l'on vît encore des épis debout. Partout ailleurs, aux alentours, ils étaient couchés et rassemblés en javelles dont plus d'une déjà, grâce aux chariots, avait pris le chemin des foineaux d'où on les descendrait un peu plus tard pour les étaler sur les aires des granges; alors elles auraient affaire aux fléaux et l'on verrait bien qui, d'eux ou d'elles, aurait raison.

La Catherine Dareau n'avait pas l'air de se presser. Et pourtant de l'aube au crépuscule elle ne perdait pas une minute. A peine prenait-elle le temps de casser la croûte aux environs de midi : une omelette au lard, du fromage blanc sur du pain de seigle, le tout arrosé d'un pot d'eau fraîche tirée du puits. Et elle reprenait

sa faucille. Peu lui importait de se piquer les doigts aux chardons : elle avait la peau dure. C'était une petite vieille de soixante-cinq ans dont on pouvait dire, à la voir, qu'elle avait « l'âme chevillée au corps ». Toujours trottinant comme une souris, depuis que Dareau était parti pour l'endroit d'où l'on ne revient pas, — si ce n'est les nuits de brume, de pluie et de grand vent, lorsque les vivants rêvent, — elle suffisait seule à tout l'ouvrage. Des hommes du hameau, la Tampole, s'étaient offerts à l'aider pour rien; elle les avait remerciés, comme si elle avait eu à cœur de leur prouver que défunt Dareau ne lui avait été d'aucune utilité et qu'elle pouvait se passer d'eux aussi bien que de lui.

C'était le jeudi 30 juillet. Il pouvait être dix heures du matin quand les femmes revinrent de la petite ville où, selon leur habitude, elles étaient allées porter au marché leurs œufs, leur beurre, leur fromage et leurs volailles. Elles revenaient paniers vides, mais chargées d'une angoissante nouvelle : on était à un doigt de la guerre. Pourquoi? Elles ne savaient pas au juste. Ce n'est pas dans ces hameaux, ni dans ces villages, ni même dans ces communes où l'on lit un journal quand on n'a rien de mieux à faire, que l'on peut être au courant des complications de la diplomatie européenne. L'Europe? On ne s'en fait qu'une idée si vague! Quant à la diplomatie, on serait bien embarrassé de dire ce qu'elle représente et à quoi elle peut servir. Les femmes qui revenaient du marché avaient beau parler de

l'assassinat de l'archiduc d'Autriche, on ne savait guère plus ce que c'était qu'un archiduc. Elles avaient beau parler encore de l'Allemagne. On se disait :

— Il y a quarante-trois ans que la paix existe; elle peut bien durer jusqu'au jour de notre mort. Nous ne demandons qu'à vivre tranquilles. Nous cultivons nos champs. Nous rentrons nos récoltes. Nous en gardons ce qu'il nous faut pour cuire notre pain. Nous vendons le surplus. Nous ne cherchons querelle à personne. Nous sommes des paysans pacifiques qui payons nos impôts. Nous allons à la messe, les uns tous les dimanches, les autres pour les quatre grandes fêtes seulement. La terre est assez grande pour que chacun en ait sa part. Ne nous mettons donc pas en guerre. Pourtant, s'il faut marcher, on marchera.

La Dareaude était dans son champ, faucille à la main, quand par-dessus la haie Borne l'appela. Lui, sa moisson était faite depuis dix jours. Aujourd'hui, sur son chariot attelé de deux vaches, il rentrait ses dernières gerbes.

— Hé ! mère Catherine ! dit-il.

Elle ne se releva même pas. Elle n'avait pas le temps.

— Quoi que tu me veux donc ? fit-elle.

— Savez-vous qu'on va avoir la guerre? Gare à votre garçon, pour le coup !

« Pour le coup » elle se leva, sa faucille à la main, comme si de la pointe elle eût voulu en frapper Borne. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, bon

vivant, et qui avait toujours le mot pour rire : la mère Catherine s'en apercevait bien.

— Qu'est-ce que tu me racontes là? dit-elle. On va avoir la guerre? D'abord, ça n'est pas possible.

Au milieu de la paix des champs entourés de bois silencieux, cela lui paraissait en effet impossible qu'il y eût la guerre, qu'il y eût quelque part, un jour, d'autres champs labourés d'obus au lieu de l'être par la charrue, d'autres bois dont les arbres seraient coupés à coups de canon au lieu de l'être par les bûcherons.

— C'est pourtant, affirma Borne, le bruit qui court aujourd'hui à Lormes. C'est la patronne qui en vient et qui me l'a dit.

La patronne, c'était la femme de Borne. Lormes, c'était le chef-lieu de canton où habitaient le maire, en même temps conseiller général, les gendarmes, le juge de paix, le receveur de l'enregistrement, le percepteur, deux notaires, un banquier, bref, des « messieurs » très haut placés et devant qui la mère Catherine, les rares fois où elle se fût trouvée en leur présence, s'était sentie toute petite, toute menue. Elle ne doutait pas qu'ils ne fussent tenus au courant de tout ce qui se passait ici-bas. Elle n'eût pas été plus intimidée devant le président de la République qu'en face du maire de Lormes. C'était lui sans doute qui avait lancé la nouvelle. Cela lui donna à réfléchir Elle ne demanda même pas à Borne pourquoi il allait y avoir la guerre. Elle ne s'attachait jamais à débrouiller les causes : elle n'y aurait rien compris.

— Si mon garçon doit partir, dit-elle, il partira. Il fera comme tout le monde. Il ne sera pas le seul. Ton gendre aussi va partir.

C'était entre eux comme les échos d'une très ancienne querelle.

— Oh ! fit Borne, ça dépend, mère Catherine ! Ça dépend !

Mais elle le laissa là, retournant à son blé qu'elle se remit à couper avec plus d'ardeur encore, comme si elle avait dû être touchée directement par la guerre, comme si elle avait dû partir le premier jour de la mobilisation.

Le hameau de la Tampole se composait de six maisons, dont trois très anciennes et qui étaient encore couvertes en chaume; deux autres avaient des toits d'ardoises, la dernière avait un toit de tuiles rouge sombre. Elles n'étaient pas collées les unes aux autres. Elles voisinaient cependant d'assez près, séparées seulement par la largeur de jardins où il y avait plus de légumes que de fleurs. Elles n'étaient pas desservies par une route départementale. Un simple chemin vicinal, mal entretenu, passait devant elles, les reliant indirectement à la France et au monde. Le facteur ne venait pas tous les jours : la Tampole n'avait que très peu de relations avec l'extérieur. C'était la mère Catherine qui recevait le plus de lettres, et son garçon ne lui écrivait guère qu'une fois par mois. La Tampole vivait des champs et des bois. C'était un pauvre hameau qui avait jailli de terre, autrefois, on ne savait

trop comment. Indifférente à tous, son origine pouvait se perdre dans la nuit du moyen âge. Sans doute ses maisons avaient changé d'aspect. Ce n'étaient plus les huttes en torchis au beau milieu desquelles, faute de cheminée, on allumait le feu dont la fumée s'échappait à l'extérieur comme elle pouvait et quand elle le voulait bien. Et pourtant on n'eût pas été très étonné d'en voir sortir un serf en cotte, surcotte, chausses et portant de grossiers souliers de cuir à lacets, comme au temps où vicomtes et abbés ravageaient les récoltes pour le plaisir de chasser et de guerroyer. Tout à l'entour les champs et les bois étaient restés les mêmes. Et la mère Catherine ne se disait pas que, des siècles auparavant, ses ancêtres, à la même époque, avaient pareillement coupé le blé à la faucille.

A la tombée de la nuit elle fut bien obligée de s'arrêter. Elle y avait mis une telle ardeur qu'elle put se dire qu'elle aurait fini le lendemain, dans l'après-midi. Harassée, elle reprit le chemin de la Tampole. La nuit était claire et tiède. Il y avait presque autant de vers luisants dans l'herbe que d'étoiles au ciel. Des chauves-souris battaient l'air de leurs ailes molles.

Devant la maison de Borne tous les gens du hameau étaient rassemblés quand elle passa.

— Eh bien, mère Catherine, dirent-ils, et cette moisson?

Elle annonça, non sans fierté :

— Je pense que ça sera fini demain, sur les quatre heures de l'après-midi.

Ils parlaient de la guerre. Ils ne cherchèrent pas à la retenir, sachant qu'elle ne leur apprendrait rien de nouveau. Rentrée chez elle, elle prit dans l'arche du fromage blanc, un morceau de pain, but une potée d'eau, se déshabilla et se coucha, sans même avoir allumé sa chandelle de suif. Elle s'endormit tout de suite. Elle ne pensait plus à la guerre. C'était trop loin d'elle. Sa moisson était une réalité. Durant la nuit elle rêva qu'elle coupait des épis par milliers, avec une aisance merveilleuse. Mais le lendemain matin elle retrouva debout tous ceux qu'elle y avait laissés la veille. Elle n'en fut pas étonnée.

Ce samedi 1er août, à quatre heures de l'après-midi, le concierge de la mairie rassembla son tambour et son baudrier de cuir où étaient passées les baguettes. A tous ceux qui pouvaient en ignorer il allait simplement annoncer que la mobilisation générale était décrétée, et qu'au prochain coup de minuit on commencerait le premier jour. C'eût été une après-midi pareille à toutes celles de cette brûlante période de l'année si, depuis l'avant-veille, de l'angoisse n'avait plané entre terre et ciel. Les hommes se tournaient, anxieux, vers les quatre coins de l'horizon, reniflant comme s'ils eussent déjà senti l'odeur de la poudre. Les femmes étaient tentées de joindre les mains. Les plus vieilles avaient vu 70. On avait beau leur dire :

— Tenez-vous donc tranquilles ! Ce n'est certainement ni cette année, ni l'autre, que les Allemands

arriveront jusqu'ici. Nous autres, nous n'avons rien à craindre d'eux.

Elles ne voulaient rien entendre. Et puis, elles ne connaissaient que « les Prussiens » contre qui plus d'un de leurs maris, aujourd'hui défunts ou de plus en plus vieillissants, s'étaient battus « en 70 ». Les Prussiens, elles se les imaginaient, d'après des récits mille fois entendus, comme de gros hommes à moustaches rousses, qui mangeaient à pleine bouche, voraces, de la graisse et du suif, et qui trouvaient encore moyen de crier continuellement : *Capout! Capout!* Elles voyaient fermes et villages incendiés, elles-mêmes et leurs enfants inoffensifs massacrés, le bétail réquisitionné, les boutiques pillées, la ruine s'abattant sur les belles campagnes et sur la petite ville paisible. On avait beau leur dire surtout :

— Et puis, la guerre n'est pas encore déclarée. Au dernier moment tout peut s'arranger.

Elles répondaient :

— Laissez-moi donc ! Cette fois ça y est bien.

On sut que « ça y était » quand on entendit le tambour.

La grande nouvelle circula de porte en porte. On ne sut jamais comment cela s'était fait, mais il lui arriva de passer d'une maison à une autre en franchissant toute la longueur d'un espace vide, représentée par la haie d'un jardin. Il arriva même qu'elle passa par-dessus les champs et les bois pour atteindre, en même temps, tous les villages et tous les hameaux auxquels com-

mandait, en tant que commune, le chef-lieu de canton. A la vérité, dans ces champs et dans ces bois il y avait des bûcherons, des moissonneurs et des gardeuses de vaches qui l'attendaient presque. Il y eut aussi le courrier d'Avallon qui, comme tous les jours, partit à quatre heures, mais en faisant claquer son fouet plus fort que de coutume. Malgré tout, on pouvait dire que la grande nouvelle avait des ailes. Aussitôt qu'ils en avaient été effleurés, les moissonneurs en retard, leur faux sur l'épaule, reprenaient le chemin de leur maison, ceux qui chargeaient les gerbes se hâtaient pour avoir terminé avant la nuit, les bûcherons sortaient du bois avec leur hache sur l'avant-bras, et les gardeuses de vaches rassemblaient leurs troupeaux comme s'ils avaient dû être mobilisés; et en effet il en serait ainsi.

En même temps, dans la petite ville les femmes se réunissaient en groupes, plusieurs tenant encore à la main qui son ouvrage, qui son fer à repasser. Car c'était samedi, jour où elles ont l'habitude de donner le dernier coup au linge du dimanche. Les hommes sortaient aussi en roulant distraitement des cigarettes. Ils avaient l'air grave. Ils causaient quelques instants, puis se dirigeaient vers les cafés et vers les auberges, comme des paysans qui viennent de conclure un marché. Les uns disaient :

— Eh bien ! Ça y est tout de même !

Et les autres :

— Ma foi, autant vaut maintenant que plus tard ! Depuis si longtemps qu'on en parle !...

Une même pensée avait raison de leurs intérêts respectifs, parfois rivaux. Il avait suffi d'un roulement de tambour pour qu'ils redevinssent soldats. La plupart d'entre eux étaient mobilisables. L'armée, en un instant, venait de reprendre possession d'eux. Déjà ils se revoyaient en pantalon rouge et secouaient les épaules comme s'ils avaient senti le poids du sac chargé réglementairement. Il y avait les commerçants, qui constituaient comme l'aristocratie du travail de la petite ville, les ouvriers qui, selon leur spécialité, étaient à la disposition de qui avait besoin d'eux, les journaliers qui travaillaient à l'heure, un peu partout, au hasard. Ils fraternisaient aujourd'hui, et l'on put même voir M. Perreau, « le premier magistrat » de la petite ville, serrer les mains du fils Poitreau, qui affichait des sentiments anarchistes.

Beaucoup d'hommes se trouvèrent réunis, sans l'avoir fait exprès, devant la mairie, au moment où l'horloge allait sonner cinq heures. Le brigadier de gendarmerie apparut sur le perron. Il représentait ici la plus haute autorité militaire, si toutefois on fait exception pour le lieutenant des pompiers. On l'acclama aux cris de « Vive la France ! » Peu habitué à susciter de pareils enthousiasmes, le brigadier fit correctement le salut militaire, et se hâta de disparaître.

Ce fut un cri répercuté jusque très tard dans la nuit par les échos de la petite ville que d'habitude, à ces heures, aucun bruit ne réveillait. Et il eut beaucoup de maisons où les lampes restèrent allumées jusqu'à minuit.

Comme la nuit était chaude, on avait laissé ouvertes portes et fenêtres, et de longs rectangles de lumière s'étendaient sur l'herbe et sur le gravier des chemins. Des papillons, qui jamais n'avaient été à pareille fête, venaient se brûler les ailes contre les verres brûlants. Il y eut même quelques maisons où les lampes ne furent éteintes que le lendemain matin : c'étaient celles d'où devaient partir, dès les premières heures du premier jour de la mobilisation, les jeunes hommes dont la France avait un besoin urgent.

De la petite ville, et de ses villages, et de ses hameaux, des communes du canton, et de leurs villages, et de leurs hameaux, les hommes partirent nombreux, les uns après les autres, ou par petits groupes de deux, trois, quatre. Les uns rejoignaient des régiments d'active dont ils étaient destinés à compléter les effectifs; les autres, réservistes de la territoriale, allaient garder des voies ferrées dans la Nièvre. Ils étaient comme des fétus de paille dispersés aux quatre coins du ciel par un souffle de tempête. Ceux des villages et des hameaux que ne desservait ni chemin de fer ni diligence s'en allaient à pied, emportant un léger bagage enveloppé dans de la toile à matelas ou tassé dans un sac. Il y en avait, parmi les jeunes, que leurs père et mère accompagnaient jusqu'à la grand'route, à l'endroit où le chemin vicinal s'évase comme un estuaire. Là, pour que l'on ne se quittât pas tout de suite, les vieux faisaient des pas qui s'ajoutaient à des pas. Et ils étaient obligés, à la fin, de s'arrêter :

sinon ils seraient allés avec leurs fils jusqu'aux grilles de la lointaine caserne où l'on n'aurait pas voulu d'eux. Il y en avait, parmi les réservistes de la territoriale, que leur femme et leurs enfants suivaient jusqu'au premier tournant de la route d'où l'on aperçoit le clocher. L'homme à barbe grisonnante les embrassait une dernière fois, et ils marchaient ensuite chacun vers sa destinée qu'il ne lui était pas donné de connaître. Pour atteindre la gare de la ligne d'intérêt local, ceux de la petite ville avaient moins à marcher. C'étaient deux fois par jour comme des exodes de familles entières. Mais seuls les hommes montaient dans les wagons. Quand le train s'ébranlait, les yeux des femmes étaient humides; mais les hommes, tout en fumant cigarettes et pipes, criaient : A bientôt! Cependant ils embrassaient d'un dernier regard l'horizon familier que constituaient pour eux l'Etang-du-Goulot et les bois qui descendaient du haut des montagnes presque jusqu'au niveau des eaux. Comme un secret viatique ils emportaient cette vision du pays. Et plus d'un en serait réconforté, plus tard, au bord des étangs lorrains ou parmi les marécages des Flandres.

Camuzat, le gendre de Borne, partit le cinquième jour. Il avait trente ans, et rejoignait à Cosne le dépôt du 285e. Borne s'était trop avancé en laissant soupçonner à la mère Catherine qu'il pourrait ne point partir. Auraient-ils donc eu à leur disposition, l'un et l'autre, des protecteurs tout-puissants? Ou bien Camuzat

avait-il un cas de réforme? Il était en effet petit, maigre et pâle. Une moustache noire et mal taillée, dont il avait la manie de ronger les poils les plus longs, lui tombait perpendiculairement de chaque côté de la bouche. Mais il était solide, et capable de défier à la lutte les gars les plus forts. Borne n'avait ainsi parlé que parce qu'il n'avait pas trouvé, sur le moment, mieux à répondre à la mère Catherine. La veille de son départ, Camuzat vint lui faire ses adieux. Elle était encore dans son champ où, cette fois, des pointes de sa fourche elle retournait ses javelles tout doucement, pour n'en pas faire tomber les grains parmi l'éteule. Maintenant elle croyait à la guerre. Dans ce cadre de paix et de silence, il lui était impossible de s'en imaginer le fracas et les ravages. Mais elle avait assisté, et pas de si loin, à celle de 70 où les Prussiens étaient venus jusqu'à Avallon. Un instant le canton de Lormes les avait attendus. Est-ce que ça n'allait pas recommencer? Sa moisson achevée, elle ne pensait plus guère qu'à son garçon dont la destinée, pour elle, s'identifiait aux suites de la guerre et les résumait entièrement. Ce matin même elle avait reçu de lui une lettre qu'il lui écrivait de Paris où depuis une dizaine d'années il travaillait comme livreur dans un grand magasin de nouveautés. Il avait trente-six ans. Il lui rappelait — si tant était qu'elle l'eût jamais su — qu'il rejoignait à Cosne, le douzième jour, le dépôt du 61e territorial. Il ajoutait qu'il aurait été heureux de revenir passer, avant, quelques jours au pays.

mais qu'il était obligé de rester à Paris jusqu'au dernier moment.

— Alors, mère Catherine, dit Camuzat, c'est pour vous dire au revoir que je suis venu. On ne vous voit pas de la journée. Le soir, quand vous rentrez, c'est pour vous coucher tout de suite.

Il était facile de se rendre compte qu'il ne venait qu'à contre-cœur. Mais la mère Catherine était la doyenne d'âge du hameau. Et l'on sait, dans les campagnes, quels égards on doit aux anciens.

— C'est que j'ai à travailler, puisque je reste toute seule, répondit-elle d'un ton bourru.

— On ne demanderait pas mieux que de vous aider, riposta Camuzat d'une voix qui pouvait faire douter qu'il pensât vraiment ce qu'il disait.

— Ce n'est pas ce que je demandais, rétorqua la vieille sur le même ton.

— Allons ! fit Camuzat devenu conciliant. Allons ! ce qui est fait est fait. Et ce n'est guère le moment d'y penser.

— Tu n'as peut-être pas tort, dit la vieille qui mettait aussi les pouces. Comme ça, c'est demain que tu pars ?

— Oui, répondit Camuzat. Demain matin. Probable que je retrouverai le Jean, là-bas ?

Le Jean, c'était le garçon de la mère Catherine.

— Il m'a écrit ce matin, dit-elle, qu'il part le douzième jour. Quand est-ce que c'est donc ?

Seule, elle ne l'aurait jamais trouvé. Les calculs

n'étaient pas non plus le fort de Camuzat. Il arriva pourtant à découvrir que, le cinquième jour de la mobilisation étant le jeudi 6 août, le douzième en était le jeudi 13.

— Ainsi ! fit-elle, admirative. Si elle n'avait pas tenu sa fourche, certainement elle eût joint les mains comme en extase. Il part huit jours après toi ?

Pour elle, c'était une supériorité de son Jean sur Camuzat. Et il n'eût pas fallu la pousser beaucoup pour lui faire avouer qu'elle pensait que la guerre serait terminée avant que son Jean n'eût pris les armes.

— Ça ne prouve rien, dit Camuzat offusqué et redevenant hargneux. Il y aura de l'ouvrage pour tout le monde. Et, des fois, les territoriaux pourraient bien trinquer comme les réservistes.

— Il est donc « territoriau ? » dit la vieille qui n'était rien moins que familière avec les choses de l'armée.

— Probable, dit Camuzat, puisqu'il a trente-six ans. Allons ! au revoir, mère Catherine. Et portez-vous bien. Si je le vois à Cosne, je lui souhaiterai le bonjour de votre part.

— Attends donc ! dit la vieille. Et tu lui diras qu'il tâche de venir me voir.

— Oh ! vous savez, en temps de guerre il ne faut pas compter sur des permissions.

— Ça ne fait rien, répondit-elle, tu lui diras tout de même.

Elle ne lui souhaita même pas bonne chance. Et Camuzat s'en alla d'un pas lourd, sortant du champ

de la mère Catherine et se disant que jamais plus peut-être il n'en foulerait les mottes de terre. On sait qui va à la guerre : on ne sait pas qui en revient.

Il partit le jeudi, à l'aube. Personne ne l'accompagna. Son père et sa mère étaient morts. Borne, son beau-père, jugeait inutiles toutes ces espèces de manifestations : puisqu'il faut se quitter, que ce soit un quart d'heure plus tôt ou plus tard, le résultat est le même. Sa femme, qu'il avait pris de bonne heure l'habitude de battre, étant de tempérament brutal, le voyait partir sans joie certes, mais aussi sans chagrin violent. Son fils, un gamin de cinq ans qui ne savait pas ce que c'était que la guerre, pensait qu'il n'allait pas tarder à revenir. Camuzat était le seul représentant que la Tampole pût déléguer aux armées. La mère Catherine vivait seule dans sa chaumière. Avec sa femme, Borne habitait une des deux maisons couvertes en ardoises, dont l'autre était occupée par Camuzat. Dans les trois autres il y avait : d'abord les Roy, deux vieux d'une soixantaine d'années; puis les Granger, un jeune ménage dont la femme avait vingt-six ans et l'homme, borgne à la suite d'un accident, donc réformé, vingt-neuf; enfin les Gillotte qui représentaient la bohême dans ce hameau de six feux. Il y avait le grand-père et la grand'mère, chargés, comme les Roy, d'une soixantaine d'années, leurs deux grandes filles âgées l'une de vingt-cinq, l'autre de vingt-huit ans, et trois mioches dont les pères étaient inconnus. Toute la maisonnée vivait plus sur

la communauté environnante que du produit de deux champs que le vieux et la vieille cultivaient mal. Les deux filles étaient souvent parties en des expéditions qui plusieurs jours de suite les retenaient loin de la Tampole, où elles revenaient toujours fatiguées, parfois avec quelques pièces d'argent.

Camuzat connaissait le pays. Il y avait déjà vingt minutes qu'après avoir quitté le chemin vicinal il marchait sur la route de Sommée quand, arrivant à certaine borne hectométrique, il se retourna : il savait que quelques mètres plus loin un renflement de terrain lui cacherait la Tampole. Il se retourna pour revoir une dernière fois son petit pays. La matinée était lumineuse et fraîche. Le soleil se levait au-dessus des bois qui dominent Brassy. Quelques alouettes chantaient, et beaucoup d'autres oiseaux. C'était un tout petit coin de la vaste terre, et qu'il connaissait haie par haie, sillon par sillon. Il vit les six maisons dont les cheminées fumaient déjà : tout le monde à la Tampole se levait de bonne heure, l'été. Il regretta que sa femme ne l'eût pas accompagné. Dépouillant le vieil homme, il n'était plus qu'un paysan qui abandonne ses terres, qu'un mari qui se sépare de sa femme, et qu'un père, de son enfant. L'envie le prit de retourner sur ses pas. Puis il eut hâte d'être arrivé à Cosne pour écrire à sa femme.

La vie de la Tampole ne fut point bouleversée, ni même modifiée, par son départ. On pensait un peu à la guerre. On en parlait un peu, mais c'était presque

pour n'en rien dire. On ignorait à peu près tout des causes qui l'avaient déchaînée et des conditions dans lesquelles les opérations commençaient à se dérouler. C'était d'ailleurs Borne qui faisait la pluie et le beau temps; on le laissait causer, et l'on ne manquait pas de se rallier à son opinion.

La mère Catherine comptait les jours. Ils s'en allaient l'un après l'autre au-devant de son garçon, et le dernier viendrait qui le prendrait par la main en lui indiquant la direction de Cosne.

Sur six familles, il y en avait trois de touchées plus ou moins directement par la guerre. Mais, comme personne n'entendait le bruit du canon ni même ne voyait passer de trains chargés de troupes et de matériel, comme en revanche rien autour d'eux n'avait changé, que la campagne était ce qu'elle avait coutume d'être chaque année à pareille époque, comme ils ne lisaient pas plus de journaux que par le passé, ils continuaient leurs travaux. Parfois, pourtant, l'idée venait bourdonner autour d'eux comme une guêpe qui va vous piquer. Mais ils n'avaient rien à craindre d'elle. Ils ne faisaient aucun effort pour la chasser : elle s'en allait d'elle-même au bout d'une minute. Et le reste du temps leurs cerveaux étaient habités par la pensée de la moisson, du battage, de la prochaine récolte des pommes de terre et des provisions de bois à faire pour l'hiver.

Madeleine, la femme de Camuzat, s'habitua d'autant plus vite à son absence qu'elle ne courait plus le

risque d'être battue. Il avait le vin mauvais, et, lorsqu'il allait à Lormes, ce qui n'arrivait heureusement guère plus d'une fois par mois, invariablement il rentrait à moitié ivre. Borne avait en vain essayé de lui faire entendre raison. Mais Borne avait d'autant moins d'autorité sur son gendre que lui-même à l'occasion ne dédaignait pas de caresser la bouteille.

Parti de la Tampole le jeudi, Camuzat n'arriva à Cosne que le matin du samedi 8 août : il lui avait fallu quarante-huit heures pour franchir une centaine de kilomètres. Aussi bien les trains ne correspondaient-ils plus, et, pour comble de bonheur, un accident d'aiguillage s'était produit entre Donzy et Cosne. Et ce fut seulement le jeudi suivant — au moment peut-être où le garçon de la mère Catherine partait de Paris — que Madeleine reçut la lettre que, dès son arrivée, son mari s'était empressé de lui écrire. Les caractères en apparaissaient lourds et grossiers. Ici, il y avait des pâtés d'encre; là, le papier avait été crevé par le bec de la plume. Dans un coin s'étalait une tache ronde de graisse. Mais Camuzat y avait mis tout son cœur d'homme qui en voit long depuis que le malheur lui a ouvert les yeux. Il demandait à Madeleine de tout lui pardonner, jurant de ne plus recommencer s'il avait le bonheur de revenir à la Tampole après la guerre. Madeleine n'en fut pas émue.

C'était une paysanne encore jeune, mais dont le sentiment était le moindre défaut. Son visage n'aurait pas été désagréable, sans l'expression d'indifférence et

de dureté de son regard. Elle s'était mariée parce que c'est dans les mœurs, mais elle ne pensait qu'à son intérêt. Parce que Camuzat était plus riche — ou moins pauvre — que le Jean Dareau, elle l'avait préféré, bien que presque officiellement elle fût depuis longtemps fiancée au garçon de la mère Catherine qui, désespéré, s'en était allé à Paris tâcher d'oublier son chagrin et de faire fortune. On racontait aussi que du plus âgé des trois mioches qui se traînaient, à peine vêtus, chez les Gillotte sur les carreaux sales, Camuzat pouvait bien être le père. A son retour du service militaire il avait en effet courtisé l'aînée des filles, qui déjà n'en était plus à un galant de plus ou de moins. Enceinte, il l'avait délaissée, prétextant que rien ne pouvait prouver que l'enfant à venir fût de lui. Et il s'était retourné du côté de Madeleine Borne.

Depuis cette époque, le hameau était divisé en deux camps de forces à peu près égales : du côté de Camuzat, son beau-père (évidemment !) et les Roy; du côté des Gillotte, la mère Catherine (bien entendu !) et les Granger. On n'échangeait ni coups, ni même, la plupart du temps, d'allusions aigres-douces. On allait jusqu'à se réunir les uns chez les autres pour les veillées d'hiver, les soirs d'été un peu au hasard sur le seuil de l'une ou d'une autre maison : depuis six ans que l'histoire était arrivée, les esprits avaient eu le temps de s'apaiser. Seulement, ce qu'on n'avait plus vu, c'était les Gillotte entrer chez Camuzat, ni Camuzat chez les Gillotte. Son départ aurait privé de son chef

un des camps, si les hostilités s'étaient vraiment continuées, ou qu'elles eussent été sur le point de reprendre.

Il fut d'ailleurs remplacé par une transfuge, qui n'était autre que la mère Catherine.

Elle jugea que, par plus d'un point, sa position ressemblait à celle de Madeleine : de l'une le fils, le mari de l'autre étaient mobilisés et, qui plus est, allaient se retrouver, sinon dans le même régiment, du moins dans la même ville. Il ne s'agissait plus d'en vouloir à Madeleine d'avoir été la cause du départ de Jean. La mère Catherine s'était habituée à sa solitude. Elle avait fini par se trouver bien dans sa chaumière, où elle pouvait tailler et rogner à sa guise. Il n'y avait qu'aux époques de rude travail et de coups de collier à donner qu'elle regrettât d'être seule, mais, Dieu merci, cela ne durait pas toute l'année. Maintenant le plus fort de son travail était fait pour jusqu'à l'été prochain. Elle battrait elle-même son blé, mais tranquillement, sans se presser, à petits coups de fléau, et soigneusement, pour ne pas laisser un seul grain dans son enveloppe. Ses bras y étaient rompus, ses reins aussi. Ce n'était pas ce qui la fatiguait le plus. Dans sa grange elle serait à l'ombre. Mais moissonner à la faucille sous le soleil brûlant est une dure besogne. Jusqu'à l'été prochain, donc, elle n'aurait pas l'occasion d'éprouver contre Madeleine de rancune renouvelée.

La poste fonctionnant mal alors, ce fut seulement

aux environs du 20 août qu'elle reçut de son garçon une lettre datée du 14. Il l'informait de son arrivée à Cosne, et lui disait de ne pas s'inquiéter à son sujet. Elle voulut lui répondre tout de suite, mais depuis longtemps elle avait perdu l'habitude d'écrire. Elle savait encore lire, quoique avec difficulté. Après avoir beaucoup réfléchi, elle prit la décision d'aller trouver Madeleine. Jusqu'alors c'était la femme de Granger qui lui avait servi de secrétaire, mais voici qu'elle se sentait brusquement une grande sympathie pour Madeleine.

Elle entra dans la maison de Camuzat, après avoir dûment gratté ses sabots sur la pierre du seuil. C'était à coup sûr la plus belle de tout le hameau. Les carreaux rouges luisants de propreté, l'édredon recouvert d'un carré de dentelle, la table massive mais toujours essuyée, les rideaux blancs à la fenêtre, et surtout une pendule sur la cheminée lui donnaient presque l'air d'une maison d'ouvriers aisés de la petite ville.

— Écoute donc, Madeleine, dit la vieille. Je viens de recevoir une lettre du Jean. Il me dit qu'il est arrivé à Cosne, et qu'il a fait bon voyage.

— Ah? fit Madeleine en cassant un fil entre ses dents.

Elle était occupée à coudre. Et que le Jean eût fait bon ou mauvais voyage la laissait profondément indifférente. Il était évident qu'elle ne cherchait pas à pousser la vieille dans la voie des confidences. Mais celle-ci, partie, ne s'arrêta point.

— Ça fait, dit-elle, qu'ils vont se retrouver là-bas tous les deux. Est-ce que tu as reçu d'autres nouvelles de ton homme ?

— Ma foi, répondit Madeleine, j'ai eu une autre lettre avant-hier.

Elle n'en dit pas plus long. Camuzat avait-il renouvelé ses excuses et ses protestations de bonne conduite pour plus tard ? Peu importait sans doute à Madeleine. La vieille dit :

— Je voudrais répondre tout de suite au Jean.

Madeleine ne sourcilla point.

— Est-ce que tu ne pourrais pas lui écrire à ma place ?

— Eh bien ! dit Madeleine agressive. Et « la Grangère », qu'est-ce que vous en faites donc ?

— Oh ! fit la vieille qui ne manquait pas d'un certain esprit de finesse, si je lui faisais écrire mes lettres, c'était à cause de ton homme. Mais maintenant qu'il n'est plus là...

Peut-être devinait-elle confusément que dans un coin de son cœur, si indifférente qu'elle fût, Madeleine avait dû conserver un souvenir pour le Jean ; ils s'étaient si longtemps fréquentés !

— Et du papier à lettres ? dit Madeleine hargneuse.

Elle n'en manquait pas, mais elle se fût refusée à en détourner une feuille pour écrire (mais oui, après tout) à un étranger.

— Si ce n'est que ça, dit la vieille, j'en ai apporté.

De la poche de son tablier, elle tira une feuille avec

une enveloppe. Elle pensait à tout. Deux sous par deux sous elle renouvelait sa provision, deux ou trois fois l'an, auprès de ces colporteurs qui traversent hameaux, villages, communes et petites villes. Ils ne font pas de brillantes affaires. On n'a jamais entendu dire que, vers la quarantaine, un seul d'entre eux se soit fait construire une maison de campagne. En tout cas, ce ne serait jamais à la Tampole qu'ils s'enrichiraient.

De mauvaise humeur en apparence, Madeleine laissa là son ouvrage (elle cousait près de la fenêtre), rapprocha une chaise de la table massive et prit sur le coin de la cheminée l'encrier et le porte-plume. Elle aurait pu tout aussi bien demander à la mère Catherine de fournir également l'encre et la plume; elle n'osa pourtant point. Jusqu'à l'âge de onze ans (les filles faisant leur première communion un an plus tôt que les garçons), elle avait fréquenté l'école des sœurs. Et la cheminée était magnifiquement décorée de deux certificats d'études dans des cadres dorés et de deux images de première communion encadrées de noir, ceux et celles de Madeleine et de Camuzat. Moins que lui Madeleine avait perdu l'habitude du porte-plume, et les avis étaient partagés, à la Tampole, sur la question de savoir laquelle écrivait « la mieux », de « la Camuzate » ou de « la Grangère ».

— Voyons, dit la mère Catherine, qu'est-ce que je pourrais bien lui mettre? D'abord : Mon cher garçon. Mais déjà Madeleine avait écrit :

« *La Tampole*, 21 *août* 1914.

« Mon cher garçon... »

Et elle continua sous la dictée de la vieille qui s'arrêtait souvent pour chercher ses mots, sautant d'une idée à une autre, mais ne revenait jamais sur une phrase commencée :

« C'est Madeleine qui t'écrit aujourd'hui je suis venue la trouver son homme est parti huit jours avant toi tu dois bien t'en douter qu'il est à Cosne peut-être que tu l'auras déjà rencontré c'est pour te dire qu'il n'y a autant dire rien de changé à la Tampole j'ai coupé mon blé toute seule et j'ai aussi rentré mon blé tu me diras comment que tu vas dans ta prochaine lettre et tu me diras si tu penses partir à cette guerre défunt ton pauvre père y avait bien été en 70 et que tu dois te rappeler qu'il en parlait souvent je vais me mettre à battre mon blé dans le courant du mois prochain je suis contente que tu aies fait bon voyage les épis ont l'air d'être bien pleins pour l'âne c'est toujours la même chose il n'est plus guère solide il a pu encore rentrer la récolte je l'ai aidé je poussais la charrette pour moi c'est toujours la même chose je te donne de mes nouvelles je ne suis pas malade c'est encore heureux enfin je voudrais bien savoir de tes nouvelles et que tu me dises si tu penses que la guerre sera bientôt finie et si tu retrouveras ta place à Paris en rentrant peut-être qu'elle est déjà prise enfin tu me

diras ce qu'il en est et si tu penses retrouver ta place après que mon blé sera battu je me mettrai à arracher mes pommes de terre elles ont l'air d'être bien venues je crois que la récolte ne sera pas mauvaise tu me diras si tu penses que les Prussiens viendront jusqu'à la Tampole en 70 ils sont bien venus jusqu'à Avallon ça serait un bien grand malheur pour nous on se défendrait comme on pourrait avec nos fourches je crois que Borne prendrait son fusil peut-être tout de même qu'on arriverait à les arrêter toi qui es soldat tu dois bien savoir ça quand on est territoriau on sait bien ce qu'il en retourne enfin tu me diras ce que tu penses de tout ça.

« Je t'embrasse bien des fois.

« Ta mère affectionnée,

« CATHERINE DAREAU. »

La formule « Ta mère affectionnée », la vieille la tenait de la Grangère, et elle ne l'avait pas plus oubliée qu'elle n'eût été capable de la trouver. Mais le mot « affectionnée » qu'elle ne comprenait pas lui semblait d'autant plus beau et plus lourd de quantité de significations mystérieuses.

Quand ce fut terminé :

— Je te remercie, ma fille, dit-elle.

— Il n'y a pas de quoi, répondit Madeleine. A votre service.

Pour aller chez Camuzat, il lui avait fallu passer devant la maison de la Grangère, qui la vit. Elle y était

encore que déjà toute la Tampole le savait et se demandait pourquoi sa doyenne d'âge, changeant de secrétaire, venait de se réconcilier avec Madeleine.

— Qu'est-ce qui lui prend donc, à cette vieille toquée-là? dit l'aînée des Gillotte tout en distribuant avec impartialité trois gifles aux trois mioches qui l'agaçaient, énervés qu'ils étaient eux-mêmes par la chaleur lourde de cet après-midi. La porte et la fenêtre des Gillotte étant grandes ouvertes, le soleil dans la maison pénétrait à son aise. Partout bourdonnaient les mouches, au plafond, sur les murs, sur la table où, dans de petites flaques de lait, elles plongeaient à cœur-joie leurs minuscules trompes.

— On voit bien que Camuzat est parti, dit le vieux Gillotte.

— Tous ceux qui partent ne reviennent pas, réfléchit-elle.

A quoi le vieux ne répondit rien.

Ce n'était pas qu'elle poursuivît d'une haine romanesque Camuzat ni sa femme. Elle ne jouait point la belle fille séduite, puis abandonnée, qui le poignard à la main s'embusque derrière un buisson pour venger son honneur. Ces attitudes n'ont guère cours dans nos campagnes, et ces sentiments sont inconnus de la plupart de nos paysannes : quand elles ont « fauté » et que le galant leur tourne le dos, au lieu de crier : Mort et damnation ! les unes cherchent un autre mari « peu regardant », les autres — les plus pauvres ou les moins habiles — continuent de mener la vie irrégu-

lière que sans le vouloir elles ont adoptée. Les unes et les autres sont à la vérité peu nombreuses, la plupart des filles se mariant entre vingt et vingt-cinq ans. L'aînée des Gillotte, qui s'appelait Marie, n'avait donc point de haine pour Camuzat. Et pourtant elle ne lui avait point pardonné de l'avoir abandonnée. Lorsqu'elle passait devant la maison qu'il avait héritée de ses parents, elle se disait que régulièrement elle aurait dû y occuper la place de Madeleine. De là à ce qu'elle eût contre celle-ci une sourde rancune, il n'y avait qu'un pas, qui était franchi depuis longtemps. Mais elle était retenue par la crainte de Camuzat : il n'hésitait pas à cogner sur sa propre femme. Dans un de ces moments où il était dominé à la fois par l'ivresse et par la colère, toute la Tampole savait qu'il aurait pu tuer n'importe qui, homme ou femme, et Marie tenait encore à la vie.

Lui parti et peut-être — elle venait de le dire — pour plus longtemps qu'il ne le pouvait penser, elle n'avait pas immédiatement ouvert le feu. Ce n'était pas qu'elle craignît Borne, le seul protecteur qui restât à Madeleine : Borne, elle s'en apercevait bien depuis quelques années, tournait autour de ses jupes, et il n'eût tenu qu'à elle... mais plus souvent ! Elle s'était d'abord contentée de s'arrêter avec affectation devant la maison de Camuzat, et de parler à haute voix tout en dévisageant Madeleine lorsqu'elle pouvait l'apercevoir. Chaque fois Madeleine avait fermé sa porte, comme pour se barricader à l'intérieur. Et la défection

de la mère Catherine n'aurait pas envenimé les esprits si la question des allocations ne se fût présentée.

Quelques jours après l'histoire de la lettre on apprit que, seules de tout le hameau, Madeleine et la mère Catherine allaient toucher l'une trente-cinq sous par jour, l'autre vingt-cinq; Madeleine pour elle et pour son gamin parce que Camuzat était mobilisé, la vieille parce que son garçon, mobilisé aussi, ne pourrait plus continuer de lui envoyer de l'argent. De la part de ceux qui n'auraient rien, ce fut moins de l'indignation que de la jalousie. Gagner de l'argent à ne rien faire fut toujours le rêve de la plupart des hommes, mais surtout des paysans, qui gagnent peu tout en travaillant beaucoup. De sorte qu'immédiatement les Roy passèrent, avec armes et bagages, dans le camp des Gillotte, et que les forces se trouvèrent nettement inégales : d'un côté Madeleine, les Borne et la mère Catherine; de l'autre les quatre Gillotte, les Roy et les Granger, soit trois hommes contre un. Le soir même il y eut, sous le ciel clair, devant la maison des Gillotte, une réunion à laquelle n'assista point le camp ennemi : dans la journée il avait entendu certaines allusions qui équivalaient à une déclaration de guerre. Granger, peu parleur, fut un des plus loquaces. Mais il s'inquiétait peu que ses arguments fussent probants.

— Tout ça, disait-il, ce n'est pas de la justice. Si je ne pars pas, moi, est-ce que j'en suis la cause? Je ne demanderais pas mieux que d'aller défendre mon pays. Alors, pourquoi est-ce qu'on ne me donne pas aussi

les vingt-cinq sous? Non! tout ça ce n'est pas de la justice, on dira ce qu'on voudra.

L'assemblée en convint volontiers. Car ce n'était pas non plus la faute du vieux Roy ni du vieux Gillotte s'ils ne partaient pas : moins âgés, ils auraient marché comme tout le monde. Pourquoi eux non plus ne touchaient-ils pas les vingt-cinq sous? Puisque la manne tombait du ciel, chacun ne devait-il pas en avoir sa part?

— Et puis, dit Marie, est-ce que la Camuzate a besoin de ça? Je voudrais bien voir leur bas de laine : il doit être plein à craquer!

— C'est comme la Dareaude, dit la mère Roy. Qu'est-ce que son garçon lui envoyait donc tant que ça? Une pistole de temps en temps. A présent, elle va pouvoir mettre de l'argent de côté. On ne m'ôtera pas de l'idée que c'est Borne qui a manigancé ça.

Ils étaient furieux que Borne ne fût pas intervenu en leur faveur. La mère Roy ne se trompait pas. Si Borne n'avait pas assez d'influence pour soustraire son gendre aux obligations du service militaire, il n'en connaissait pas moins plusieurs conseillers municipaux, et même était en bons termes avec le maire. Il avait suffi qu'il exposât la situation de sa bru et de la mère Catherine pour que l'indemnité leur fût accordée.

Les maisons de la Tampole voisinaient d'assez près pour que de l'une d'elles on entendît quelques-unes des paroles prononcées devant l'autre. Pas plus en

plein midi qu'à neuf heures du soir la rumeur de la circulation ne pouvait couvrir le bruit des voix. Avec leurs granges, leurs écuries, leurs hangars, leurs toits à cochons, à lapins et à volailles, les six maisons étaient groupées, mais dans un désordre assez pittoresque pour qu'aucun architecte officiel n'en pût être rendu responsable. Bien que bâties en bordure de l'humble chemin vicinal, deux sur la droite et les quatre autres sur la gauche, aucune d'elles n'avait la même exposition : l'une regardait le nord-ouest, l'autre le sud-est; celle-ci était tournée vers le midi, celle-là nettement vers le nord; pour les trois qui restaient, on n'aurait rien pu dire de précis, étant donné que leur unique fenêtre n'était pas percée dans le même mur que la porte. Et puisque l'une d'elles était la chaumière de la mère Catherine, c'était d'une lucarne plutôt que d'une fenêtre qu'il fallait parler. Pour le moment la vieille était assise avec Madeleine, Borne et sa femme devant la maison de ceux-ci. D'avoir ses vingt-cinq sous par jour elle ne se sentait plus de joie : elle en oubliait la guerre qui lui valait cette fortune.

— Je crois, dit Borne qui fumait sa pipe, qu'ils sont en train de bien nous arranger.

— Il n'y a qu'à les laisser dire, répondit Madeleine, ils sont jaloux de nous. Il n'y a pourtant pas de quoi !

Au fond elle était persuadée du contraire. Trente-cinq sous d'assurés par jour, combien de paysans de la Tampole et d'ailleurs les avaient jamais eus? Certes Marie avait exagéré en affirmant que le bas de laine

des Camuzat fût plein « à en craquer » ; mais il contenait des louis dont Madeleine se promettait bien d'augmenter le nombre déjà respectable. Camuzat avait emporté cinquante francs : il ferait en sorte d'en avoir assez pour toute la durée de la guerre. Borne étant le seul de la Tampole qui lût le journal de temps à autre, — ses moyens lui permettaient d'y consacrer un sou ou deux par semaine — le camp des Gillotte dut se dispenser, ce soir-là, de l'entendre commenter les événements les plus récents de la guerre. Il raconta que nous avancions en Alsace et en Belgique, et que Strasbourg et Bruxelles étaient tout près de Berlin.

— Berlin, dit la mère Catherine, où est-ce que ça se trouve donc ?

— Mais c'est le « chef-lieu de la Prusse ! » fit Borne d'un ton supérieur. Laissez-nous tenir la Prusse, et vous m'en direz des nouvelles. Et puis les Russes y seront avant nous.

— Les Russes ? dit la mère Catherine stupéfaite. Les Russes ? Ils sont donc aussi dans cette affaire-là ?

— Mais bien sûr, qu'ils y sont ! dit Madeleine.

— Est-ce que je sais, moi ! fit la vieille qui pensait surtout à ses vingt-cinq sous. Je ne suis pas au courant des affaires des « monsieurs ».

Il y avait de longs silences pendant lesquels on n'entendait que les échos du conciliabule des ennemis, et que les mille bruits d'une nuit d'été autour d'un hameau dont seules font mention les cartes de l'état-major : l'aboiement d'un chien de garde, le jappement

d'un renard en chasse, le miaulement long d'un chat, le cri bref d'une souris qui se faufile dans son trou dissimulé sous des brindilles de bois sec au pied d'une haie, et surtout cet autre grand silence qui, faisant palpiter l'air, vient battre les oreilles qu'il creuse et remplit, comme le bruit de la mer fait des coquillages.

Tout cela, Strasbourg, Bruxelles, Berlin, même les Russes, c'était bien lointain pour la vieille.

— Qu'ils enragent donc tant qu'ils voudront ! dit-elle. Ça ne me gêne pas. Et c'est bien sûr pas eux qui me feront supprimer ma... Comment donc que vous appelez ça? demanda-t-elle à Borne.

— L'allocation, dit-il.

— Oui : ma location.

— Ils ne sont pas si malins que ça, dit Borne. On a de quoi les tenir.

Il n'en dit pas davantage, en homme qui veut laisser supposer qu'il a le bras long; pourtant la Marie n'était pas là. Faisait-il allusion seulement à son fusil ? Ou bien voulait-il insinuer qu'en cas de besoin il aurait à sa disposition toute la force armée du chef-lieu de canton, c'est-à-dire les six gendarmes à cheval qui, au commandement de leur brigadier, chargeraient sabre au clair pour disperser les redoutables manifestants? Borne put croire que l'heure en était venue. Car le camp ennemi parut entamer un mouvement offensif. On l'entendit se lever et se mettre en marche. Dans la demi-obscurité Borne put voir le gros de la troupe en masse compacte, tandis que les deux filles

Gillotte, Marie et Jeanne, se tenaient sur le flanc gauche, presque en éclaireuses. Mais il n'y eut point d'attaque, sinon en paroles.

— Il y a des rentiers qui prennent le frais, dit Marie en se retournant vers Jeanne.

A quoi celle-ci répondit :

— Il y en a qui ont de la chance.

Borne n'eut pas le courage de relever l'apostrophe indirecte de Marie. Mais Madeleine n'avait pas les mêmes raisons de se taire.

— Il y a des rentières, dit-elle, qui prennent le frais à toute heure du jour pendant que les autres travaillent.

— Tais-toi donc ! dit la mère Catherine, qui en tenait pour les demi-mesures et qui aurait voulu rester en bonnes relations avec tout le monde.

— Chut ! fit la femme de Borne, qui, elle non plus, n'était pas agressive. Laissez-les donc causer ! Qu'est-ce que ça peut nous faire ?

Cependant, les deux vieux Roy se dissimulaient comme des transfuges, pas trop fiers, malgré tout, d'avoir déserté leur premier drapeau. Et c'étaient un peu aussi les sentiments de la mère Catherine ; du moins y avait-elle gagné sa « location ». Seule, elle ne se fût jamais avisée qu'elle eût droit à ses vingt-cinq sous.

L'ennemi alla un peu loin, comme pour prendre l'air et, pour se le donner, de faire une promenade hygiénique. On le revit cinq minutes après. En passant,

comme s'il eût continué une conversation commencée, Granger dit :

— ... Et puis, moi aussi je devrais toucher vingt-cinq sous.

Borne dit, assez haut pour être entendu :

— Il y en a qui n'ont qu'un œil qui feraient mieux de se taire.

Ce sont de ces allusions délicates dont on a le secret dans les campagnes et qu'on se lance les uns aux autres comme des flèches empoisonnées, mais qui ne font de mal à personne.

Ce soir-là, les choses n'allèrent pas plus loin, mais elles eurent le mérite de préciser les positions et d'annoncer la réouverture des hostilités suspendues et le réveil des inimitiés assoupies depuis plusieurs années.

On s'en aperçut bien durant les jours qui suivirent. Entre belligérants il y eut de brèves passes d'armes, et même quelques escarmouches. Au lieu de s'en aller, comme par le passé, toutes ensemble au marché du jeudi, les femmes se fractionnérent en deux groupes, dont l'un dépassa l'autre qui le perdit de vue. C'étaient Madeleine, sa mère et la Dareaude, qui marchaient le plus vite. La Roy, la Grangère et la vieille Gillotte suivaient à distance moins respectueuse que suffisante. Un matin, la mère Catherine trouva des ordures étalées à dessein devant sa porte. Elle ne s'en rendit compte qu'après avoir marché dedans à pleins sabots. Mais ceux-ci en avaient vu bien d'autres, et ce fut

à peine si elle les essuya sur l'herbe abondante de sa cour. Tout en marmottant, il semblait qu'elle humât d'où venait le vent? Qui lui avait joué la farce? Justement la mère Roy, sa plus proche voisine, vidait à même le chemin une marmite d'eau sale.

— Il y en a, dit la mère Catherine, — toujours ces fines allusions de nos campagnes, — qui feraient mieux de garder leurs ordures pour eux que de les jeter devant les portes des autres. Des fois, on pourrait bien leur mettre le nez dedans.

Après quoi, satisfaite, elle rentra chez elle. La mère Roy fit comme si elle eût été sourde.

Mais on entendit une autre chanson le matin où Borne, en ouvrant sa fenêtre, constata la présence d'un chat crevé qu'on avait accroché, Dieu sait à quelle heure de la nuit, à un clou depuis longtemps planté entre le rebord du toit et l'ébrasement. Il n'en fit ni une ni deux. Il sortit avec son fusil, cria d'une voix forte, de façon à ce qu'aucun être vivant de la Tampole n'en ignorât :

— S'il y en a qui veulent la guerre, ils n'ont qu'à le dire; ils l'auront ! Avec ça, j'ai de quoi leur répondre. Et, si ça ne suffit pas, les carabines des gendarmes seront là pour un coup.

Personne ne sourcilla. Le défi ne fut pas relevé. Mais, dans la maison des Gillotte, Marie se tordait de rire.

Quant à Madeleine, elle trouva, cloué sur sa porte, un morceau de papier à lettres qui portait, en grandes

capitales ambitieuses d'imiter les caractères d'imprimerie :

« Tu n'es qu'une faizeuse d'embarra tu ne sait mêmes pa écrire. »

Ces incidents, et d'autres encore, déteignaient sur les journées, auxquelles ils donnaient comme une teinte belliqueuse et communiquaient, eût-on dit, une odeur de poudre. La nuit même, on ne dormait plus que d'un œil, dans l'attente d'une offensive de l'ennemi, qui pouvait attaquer soit en ordre dispersé, soit en formations serrées.

Cependant, ailleurs on se battait d'autre façon. Borne, qui n'avait pas cessé de lire son journal, savait que nos troupes reculaient. Il n'en était pas ému, puisque c'était pure question de tactique. Mais, parlant des Prussiens, la mère Catherine demanda plus d'une fois s'ils étaient encore loin de la Tampole. S'ils y venaient, eh bien, Borne prendrait une fois de plus son fusil. Et peut-être Granger, et le vieux Gillotte, et le vieux Roy « marcheraient-ils » aussi ; mais cela leur donnerait-il droit aux vingt-cinq sous ?

Ce fut à cette époque que Madeleine reçut de Camuzat une autre lettre où il lu annonçait qu'il allait faire partie d'un détachement de renfort qui ne tarderait pas à rejoindre le front. Il lui demandait, il la suppliait même de venir le voir avant son départ, puisqu'il lui était impossible, à lui, de retourner à la Tampole. Plusieurs heures de suite elle hésita. Mais, comme tout de même elle n'était pas tout à fait dé-

pourvue de sentiment, elle se décida. Tant de fois il l'avait battue ! Mais n'avait-il pas juré de s'amender ?

— Si vous veniez avec moi ? dit-elle à la mère Catherine. Ce serait une occasion pour vous de revoir le Jean.

La vieille aussi hésita. Le voyage allait lui coûter plusieurs écus. Mais depuis des années elle n'avait embrassé son garçon, qui s'était abstenu de revenir à la Tampole. Puisque les circonstances les rapprochaient l'un de l'autre, le plus sage n'était-il pas d'en profiter? Et puis les frais de l'aller et retour n'absorberaient pas en entier sa « location ». Elles remirent leurs clefs à Borne, qui se chargeait, de plus, de garder le gamin : l'emmener eût occasionné des frais. Du moins Madeleine en jugeait-elle ainsi. Et elles partirent ensemble un matin de septembre. Ni l'une ni l'autre n'avait jamais voyagé. Et c'était surtout pour ne pas être seule que Madeleine avait suggéré à la vieille d'aller voir le Jean. Sur la banquette des wagons — elles changèrent deux fois de train : à Corbigny, puis à Clamecy — elles se tenaient raides et gênées comme des femmes qui, pour la première fois, pénètrent dans le salon d'un « monsieur » haut placé. Leurs parapluies dressés tout droits entre leurs genoux empêchaient de glisser les paniers pleins de provisions qu'elles n'osaient mettre dans les filets, de peur soit de déranger les occupants, soit qu'ils ne leur fussent volés à leur insu. Entre Clamecy et Cosne, elles virent des territoriaux qui gardaient la voie ferrée. La

vieille en fut fière : son garçon était, lui aussi, « territoriau ». Elle le fit savoir à tous ceux du compartiment. Et elle commençait à se familiariser avec eux et allait peut-être se débarrasser de son panier, quand elle dut les quitter : on arrivait.

De la guerre rien ne lui donna une idée comme de voir, dans la gare, s'ébranler un train chargé de soldats qui venaient du Midi, disait-on, et qui poussaient des clameurs. Sur le marchepied du wagon elle en resta bouche bée, tenant d'une main la poignée de la portière. Du silence de la Tampole, elle tombait dans ce qu'elle croyait être déjà le tumulte et le vacarme des combats. Il fallut que Madeleine, descendue la première et qui se demandait si elle n'eût pas mieux fait de venir seule, lui fît signe. Jugulaire au menton et baïonnette au canon, un territorial barbu se tenait près de la porte; d'autres faisaient les cent pas, prêts à offrir leurs services aux voyageurs embarrassés, à soulager de son sac de voyage cette dame d'un certain âge, de son bébé cette jeune maman. Sur tous Madeleine appuyait son regard dur. Pour la mère Catherine, avec son bonnet blanc, son tablier noir et son parapluie bleu, il était facile de deviner en elle la vieille maman qui venait voir son garçon mobilisé. D'abord elle tourna sur elle-même, comme effarée, comme perdue, oubliant à chaque instant qu'elle fût avec Madeleine. D'autres trains se succédaient. Des voyageurs se pressaient pour sortir. Trois hommes d'équipe roulaient des brouettes surchargées. Le factionnaire barbu se départit de son immobilité.

— Qu'est-ce que vous cherchez, madame? dit-il.

Elle fut très étonnée de s'entendre appeler « madame ». A la Tampole et à Lormes elle était pour tout le monde tantôt « la mère Catherine », tantôt « la Dareaude. »

— Mon brave monsieur, répondit-elle, c'est rapport à mon garçon que je suis venue. Vous devez sûrement le connaître.

Le factionnaire eut un sourire.

— C'est que nous sommes nombreux, ici, dit-il.

— C'est Jean Dareau qu'il s'appelle. Il est à la 61e compagnie du 15e « territoriau ».

— Mais non, dit Madeleine : à la 15e compagnie du 61e.

— C'est bien possible, dit la vieille. Est-ce que je sais, moi?

— C'est votre mari, sans doute? dit le factionnaire à Madeleine.

Elle ne put s'empêcher de rougir légèrement.

— Son mari!... s'exclama la mère Catherine. Ah! mon brave monsieur!

Et elle lui aurait raconté toute l'histoire, si Madeleine, énervée, ne l'eût obligée à se taire :

— Vous voyez bien que ça n'intéresse pas ce monsieur?

Puis s'adressant au factionnaire :

— Mon mari est au 285e. Est-ce que c'est loin d'ici?

— C'est à la caserne Binot, répondit-il. Pour y arriver, il faut que vous traversiez toute la ville. Quant

à la 15e du 61e, elle est cantonnée rue de Donzy. Vous n'avez qu'à aller droit devant vous, par la rue du 14 Juillet. Après, vous demanderez.

Elles sortirent de la gare, pensant entrer dans un pays terriblement semé, à leur intention, de pièges et d'embûches. A force de se renseigner, elles parvinrent à l'entrée de la rue de Donzy. Il ne leur restait plus qu'à trouver la maison où « cantonnait » le Jean. Ce fut Madeleine qui le reconnut la première, bien qu'il eût changé. Barbu comme le factionnaire de tout à l'heure, assis sur le seuil d'une boutique à louer, il fumait une pipe en soldat qui a la conscience tranquille. Il était cinq heures de l'après-midi. Il n'eut pas de peine à reconnaître sa mère (à soixante-cinq ans elle était toujours la même qu'à cinquante) et Madeleine, qui pourtant avait un peu maigri. Il embrassa l'une et, sans hésitation, donna une poignée de mains à l'autre.

— Je pensais bien, dit-il à Madeleine, que tu allais venir. Camuzat m'a dit qu'il t'avait écrit.

— Ainsi ! dit la vieille qui le regardait, tu l'as donc vu ?

— On se voit tous les jours, répondit-il. Mais, toi, si je m'y attendais !...

Il n'en revenait pas qu'elle eût consenti, ne fût-ce que pour deux jours, à se déraciner de la Tampole.

— Il y a tellement de temps qu'on ne s'était vus ! dit-elle. Sais-tu que tu as forci ? Allons ! l'air de Paris ne t'a pas fait de mal.

— Je vous laisse, dit Madeleine. Je vais voir Camuzat.

Jamais elle ne le désignait par son prénom.

— Ce n'est pas la peine, dit le Jean. Tous les soirs il arrive à cette heure-ci. Et nous mangeons la soupe ensemble à l'auberge.

La guerre avait donc accompli ce miracle de les réconcilier?

— Est-ce qu'il sait quand il part? demanda Madeleine.

— Pas encore. Mais ça ne peut plus guère tarder.

— Et toi? Est-ce que tu vas aller à la guerre? dit la vieille.

— Il n'est pas question de nous, dit-il, pour le moment.

— Dame! réfléchit-elle tout haut avec orgueil. Quand on est « territoriau ! »

Elles avaient posé leurs paniers sur le bord du trottoir étroit. Des territoriaux allaient et venaient, inoccupés, attendant l'heure de la soupe. Un détachement en armes passa : c'était la garde montante.

— Je vais me mettre en tenue, dit le Jean. Ça sera vite fait. Vous pouvez entrer avec moi.

C'était, au rez-de-chaussée, une grande pièce jonchée de paille. Seuls, les équipements accrochés aux murs indiquaient vaguement la place de chacun de ceux qui, l'heure sonnée, s'étendaient là pour dormir.

— Et c'est là-dessus que tu couches? dit la mère Catherine qui songeait que son âne n'était guère moins bien partagé.

— Mais oui, répondit le Jean qui mettait sa capote. A la guerre comme à la guerre! Et il y en a de plus à plaindre que moi.

Il les conduisit à l'auberge où, chaque soir, il retrouvait Camuzat. La salle enfumée était basse de plafond. Il devait y faire bon l'hiver, quand le vent d'ouest pousse la pluie ruisselante contre les murs ou que la brume épaisse, montant de la Loire proche, envahit les rues. Aujourd'hui la porte en était grande ouverte, et l'on pouvait voir circuler d'innombrables groupes de soldats : hommes de l'active et de la réserve qui, déboulant de la caserne Binot, se répandaient par les rues comme la brume en hiver, territoriaux qui n'avaient qu'à mettre leur capote et qu'à faire un pas, sortant de leurs cantonnements, pour être « en ville ». Les tables des cafés, des restaurants et des auberges se garnissaient de consommateurs assoiffés et affamés. C'était l'heure où se propageaient à la fois les nouvelles les plus authentiques et les bruits les plus invraisemblables. Un peu étourdie, la mère Catherine parlait de son blé et de l'âne quand Camuzat entra, l'air grave. Tout de suite il aperçut Madeleine. Il l'embrassa quatre fois sur les deux joues. Elle fut un peu gênée par cette manifestation d'une tendresse à laquelle il ne l'avait pas habituée. Pourtant elle ne dit rien. Tout de suite il annonça :

— Ça y est, nous partons demain, dans l'après-midi ou le soir.

— Tu en es sûr? demanda le Jean.

— Tout à fait. Nous venons de passer la revue en tenue de départ.

Cependant il débouclait son ceinturon et se débarrassait de sa capote. Lui aussi était étonné de ce que la mère Catherine fût venue. Il demanda des nouvelles du gamin. Attendant Madeleine pour aujourd'hui, il avait une permission de la nuit; une chambre était retenue à l'auberge. Pour la mère Catherine, sur qui personne ne comptait, on convint avec l'aubergiste qu'elle coucherait sur un lit de sangle, dans une soupente restée libre.

Les deux femmes s'étaient assises le dos au mur. En face d'elles prirent place les deux hommes. Chaque soir, lorsqu'ils étaient seuls, ils se retrouvaient là pour parler de la Tampole. Ils n'égrenaient pas le chapelet des pittoresques souvenirs d'enfance. Mais la moindre de leurs phrases baignait dans cette indéfinissable atmosphère que composaient autour d'elle et la neige des hivers de jadis, et les blés qui pointaient, et la première aubépine sur les haies, et le chant de la grive, et le mouvement des branches souples dociles à la brise. Il y avait le Jean, déraciné par une peine de cœur, et Camuzat, enraciné à la terre natale, héritier d'une interminable série d'ancêtres et que rien n'aurait pu arracher à la Tampole, pas même un désespoir d'amour. Le grand bouleversement d'aujourd'hui avait effacé

leur rivalité d'hier. Le Jean avait été vaincu : qu'importait, à présent qu'il s'agissait d'une victoire bien différente ! Et il était heureux, ce soir, de se retrouver presque à la Tampole, puisqu'il y avait là sa mère et Madeleine. Tour à tour il regardait l'une et l'autre. Camuzat n'était point jaloux de le voir dévisager Madeleine un peu plus qu'il n'eût été nécessaire. La Tampole, il la retrouva bien davantage encore, lorsque les deux femmes ouvrirent leurs paniers pour y prendre des œufs durs, du jambon cru, du fromage blanc, de belles poires jaunes et du pain noir. Le repas ne fut point mélancolique. Voir Madeleine faisait oublier à Camuzat toutes les préoccupations du départ imminent. Ils burent plus de vin que de coutume. Le Jean tint à offrir le café : venant de Paris où l'on ramasse l'or à la pelle, comme chacun sait, il devait être riche. Il parla de son métier : n'est pas garçon livreur qui veut. Il faut bien connaître les rues de Paris, et il n'y en a pas qu'une, vous pouvez m'en croire, et il faut être poli avec la clientèle. Il y a des fois où l'on vous refuse la marchandise; alors, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de la remporter. Il y a aussi des fois où l'on vous donne un pourboire.

Autour d'eux bourdonnaient les conversations bruyantes. Pas un souffle de vent (et ce n'était pas dans cette auberge qu'on aurait eu l'idée ni même les moyens d'installer un ventilateur) ne chassait au dehors la fumée des pipes et des cigarettes. Eût-il

même fait du vent, que la porte était obstruée par des groupes, sans cesse renouvelés, d'hommes vêtus de rouge et de bleu qui dialoguaient en se balançant sur leurs jambes; tous n'avaient pas les moyens d'entrer. Mais tous avaient la faculté d'en relativement barrer l'accès.

Un peu avant neuf heures le Jean fut obligé de rentrer pour l'appel. On se retrouverait demain matin. La mère Catherine gagna sa soupente : la tête lui tournait d'avoir bu du café.

Camuzat et Madeleine se retrouvèrent seuls dans une chambre dont la peinture des murs s'écaillait. L'acajou du lit avait craqué, et même disparu, à plusieurs endroits. Sur la table de toilette en bois blanc, la cuvette fendillée était d'une propreté douteuse. Qu'importait à Camuzat! Pour la première fois depuis un mois — il s'efforçait de ne pas penser que ce serait peut-être la dernière — il allait coucher entre des draps, près de sa femme. Aussitôt qu'il eut fermé la porte, de nouveau il embrassa Madeleine. Elle se laissa faire. Elle ne le reconnaissait plus; elle n'avait pas été, elle, ne fût-ce que pour un temps, transformée par la guerre.

— Sur les cinquante francs que j'ai emportés, dit-il, il m'en reste vingt.

Il s'était arrangé de manière à ne jamais dépenser plus de vingt sous par jour. Elle en fut plus émue que de tous ses baisers. Elle avait apporté pour lui trois louis, pensant bien qu'il lui dirait : « J'ai besoin d'ar-

gent », invoquant les circonstances, l'entraînement, que savait-elle encore ! Il ajouta :

— Puisque je pars demain, inutile que je m'embarrasse d'argent. Nous allons tomber dans des pays ravagés où je ne pourrai pas dépenser un sou.

Puis, changeant de ton :

— Est-ce que tu as cru ce que je t'ai écrit ?

Bien qu'elle n'aimât point ce genre de conversations sentimentales, Madeleine se crut obligée de lui répondre :

— Ma foi ! je me suis dit que tu avais fameusement changé. Tant mieux, si ça dure !

Le lendemain matin, lorsqu'ils se retrouvèrent tous les quatre pour prendre le café au lait, Camuzat n'était plus le même. Il était fier de partir. Il allait arriver sur le front, jouer de la baïonnette avec les camarades; la guerre serait terminée en cinq sec, et il reviendrait à la Tampole. Il hasarda même une ou deux allusions — que ne relevèrent ni le Jean, ni la mère Catherine — à l'adresse de ceux qui étaient contents de ne point partir.

Ils firent ensuite un tour sur les bords de la Loire. Jamais les deux femmes n'avaient vu couler tant d'eau à la fois. Devant et derrière ellee deux ponts enjambaient le fleuve. Sur les deux rives des soldats, leur capote rejetée sur l'herbe, pêchaient à la ligne; d'autres lavaient leur linge. Un clair soleil argentait les feuilles des peupliers et des saules.

Mais c'était dimanche, et la mère Catherine pensait

à la messe. Jamais elle n'avait manqué d'y assister à Lormes, bien qu'elle en fût éloignée de six kilomètres, quelque temps qu'il fît : qu'il y eût dans le chemin et sur la route un demi-mètre de neige ou qu'il fît une chaleur à décider de la chute des feuilles des chênes. Le Jean ne protesta point, bien qu'il vécût à Paris où, comme chacun sait, on a vite fait de tout apprendre, à Paris où l'on possède la somme des connaissances humaines devant quoi la religion tout de suite lâche pied. Madeleine allait à la messe aussi souvent qu'elle le pouvait, et Camuzat était de ceux qui ne mettaient les pieds à l'église que pour les grandes fêtes : mais pour lui n'était-ce pas aujourd'hui grande fête? Madeleine était là, et il allait partir, et la guerre serait bientôt terminée. Ils allèrent à Saint-Jacques. Les sons de l'orgue à tuyaux les surprirent. Les deux femmes, et même Camuzat, et même le Jean, prièrent. Ils se sentaient aux prises avec des forces obscures qui les dominaient.

Quand ils sortirent, les rues regorgeaient de monde, mais l'élément civil était noyé dans l'armée. Les cours des hôtels de troisième ordre et des auberges étaient encombrées de voitures de toutes formes, et même de charrettes à ridelles; attachés à des anneaux de fer scellés dans les murs, des chevaux et des ânes mangeaient du foin. Des environs, beaucoup de femmes étaient venues voir leurs maris mobilisés. Et plus d'une ne s'attendait pas à ce qu'ils partissent le soir même. (Ils ne s'écrivaient pas, se voyant tous les huit jours.)

Elles en devenaient toutes pâles. Mais ils avaient encore du temps devant eux, et ils se promenaient sur le marché parmi les paniers de légumes et de fruits, soupesant des melons qui sentaient doux et donnant un coup d'œil aux volailles.

Camuzat et Madeleine, le Jean et sa mère firent eux aussi leur tour de marché. Ils se trouvaient ici dans un pays d'abondance où tout était moins cher que chez eux. La vieille surtout n'en revenait pas. Le repas de midi fut franchement gai. Camuzat ne partait qu'à six heures du soir, et c'était comme s'il avait eu devant lui toute une éternité. Plein de prévenances pour sa femme, il semblait qu'il eût à cœur de lui faire oublier, en une journée, tous les mauvais traitements qu'elle avait subis six années durant. Comme il avait son amour-propre, il tint à offrir le café. On a beau n'être qu'un paysan, on peut avoir autant d'argent qu'un garçon-livreur de Paris. A quatre heures ils prirent le chemin de la caserne. Le vin, le café et la goutte aidant, Camuzat continuait de voir la vie en rose. Avant d'entrer il embrassa Madeleine et donna deux poignées de mains au Jean et à la mère Catherine.

Ils attendirent, en faisant les cent pas sur la route de Nevers. Les abords de la caserne étaient garnis de femmes, d'enfants et de vieux qui venaient, eux aussi, de reconduire un mari, un père, un fils, et qui attendaient le moment du départ. A cinq heures le détachement, fort de mille hommes, s'ébranla, clairons et tambours en tête. Des fleurs et des drapeaux étaient fichés

dans les canons des fusils. Les sacs paraissaient lourds. Les musettes étaient rebondies. Les civils, hommes, femmes et enfants, marchaient sur les flancs de la colonne. Parce que c'était dimanche, il y avait du monde aux fenêtres et tout le long des rues. De la caserne à la gare le détachement, acclamé par tous, défila l'arme à la bretelle.

Madeleine, le Jean et la mère Catherine marchaient à côté de Camuzat. La vieille n'était pas la moins fière de jouer son rôle dans « cette affaire-là » : elle s'en souviendrait longtemps. A la voir trottiner, droite et alerte, on eût pu croire qu'elle aussi s'en allait à la guerre. Tout de même, à mesure qu'on se rapprochait de la gare, Camuzat perdait de sa belle humeur. Lorsqu'ils furent arrivés près de la barrière et que des factionnaires empêchèrent les civils d'aller plus loin :

— Allons ! dit-il, ça y est.

Sa voix tremblait. Il embrassa Madeleine. A côté d'elle des femmes pleuraient. Alors ce fut plus fort qu'elle : elle tira son mouchoir. Camuzat mordait sa moustache. Un ordre fut donné : le détachement s'engouffra dans la gare.

— Inutile d'attendre, dit le Jean. Des fois ils restent là deux heures avant de partir.

Ils reprirent le chemin de l'auberge. Mais Madeleine étant triste, la soirée fut morne.

Elles s'en allèrent le lundi matin, et arrivèrent à la Tampole à la tombée de la nuit. Rien ne s'était produit

pendant leur absence : Borne n'avait eu ni à faire appel aux gendarmes, ni même à se servir de son fusil. Le lendemain elles reprirent leur vie, la vieille tranquille au sujet de son garçon qui ne partirait pas, Madeleine désormais inquiète. Elle s'arrangea, de moitié avec son père, pour que chaque matin le facteur apportât le journal. Maintenant, elle s'intéressait à la guerre, et bientôt elle en sut plus long que Borne. Mais où était Camuzat? Quinze jours après son départ, elle n'avait pas encore reçu une lettre de lui. Peut-être était-il mort déjà? Elle ne pouvait se résigner à l'admettre. Une semaine durant il ne fut question que de la victoire de la Marne. Madeleine voyait la guerre terminée. Puis les opérations s'immobilisèrent. En même temps, elle entendait sur son passage — et la mère Catherine aussi — de discrètes allusions à « ceux qui profitent de l'argent qu'ils n'ont pas eu grand mal à gagner pour s'offrir des voyages. » Enfin elle eut de Camuzat une lettre datée du 13 septembre. Il ne lui indiquait pas l'endroit où il se trouvait ; c'était interdit. Mais il lui disait de ne pas s'inquiéter, et que tout allait bien. Elle fut un peu tranquillisée. Bien qu'aidée par les Borne, elle avait d'ailleurs assez à faire pour que sa pensée ne fût pas sans cesse occupée des choses de la guerre. Soigner le bétail, — deux vaches et un âne, — mettre la main au battage du blé, arracher et rentrer les pommes de terre, faire le beurre et le fromage et les porter à Lormes le jeudi, tout cela absorbait presque toutes les minutes de chacune de ses

journées. Et moins que jamais elle était disposée à faire attention aux cancans.

Mais l'automne allongeait de plus en plus les nuits. Puisque Camuzat manquait à la maison, elle prit l'habitude d'aller veiller tantôt chez les Borne, tantôt chez la mère Catherine; ou bien c'étaient eux qui venaient chez elle. Il y avait au ciel des nuages gris. Le vent soufflait fort. Parfois la pluie s'écrasait contre les volets. On pensait à ceux qui se battaient là-bas. Le Jean écrivait une fois par semaine. Camuzat aussi, mais ses lettres arrivaient moins régulièrement. Et Madeleine ne pouvait s'empêcher d'être jalouse.

— Le Jean a de la chance ! disait-elle, lèvres pincées.

— Mais puisqu'il est territoriau ! répondait la vieille.

— Il y en a de plus vieux que lui qui sont partis, objectait Madeleine toute disposée à voir en lui un embusqué.

Elle fut satisfaite — la vieille le fut beaucoup moins — le jour où le Jean fit savoir qu'il venait d'être, avec d'autres, « versé en renfort » au 285e, où il se trouverait peut-être avec Camuzat, et que son départ était imminent. La vieille crut d'abord avoir mal compris. Elle porta la lettre à Madeleine.

— Mais non, dit celle-ci. Vous avez bien lu.

Elle rentra chez elle, hochant la tête. Elle s'assit, comme assommée par la nouvelle. Mais elle ne savait pas pleurer : à peine avait-elle réussi à verser quelques larmes le jour de l'enterrement de défunt Dareau.

A partir de ce moment, la Tampole sut que deux de

ses enfants concouraient à la défense du territoire. Car il n'y avait pas de cloison étanche entre les deux camps et l'on n'ignorait nullement dans l'un ce qui se passait dans l'autre. Les femmes n'avaient point perdu l'habitude de causer à haute voix sur le pas des portes. Ainsi Borne savait que le vieux Roy était repris par son « asme », que définitivement la Grangère était enceinte et que chez les Gillotte les deux grandes filles s'étaient « crêpé le chignon » : rivalité d'amour, sans doute.

Dans les premiers jours de novembre, le Jean écrivit qu'il était arrivé à destination, que le hasard avait voulu qu'il fût versé à l'escouade de Camuzat, que la vie n'était pas trop dure et qu'il espérait bien s'en tirer. Ce fut pour les deux femmes un heureux présage que les deux hommes se fussent retrouvés.

— J'ai confiance, dit la vieille, que tout ça va bien marcher.

Madeleine aussi avait confiance. Elle n'était plus jalouse. Il n'y avait plus qu'à attendre la fin de la guerre.

Un revirement s'opérait dans les esprits, à la Tampole. Le vieux Roy qui, au coin de son feu, avait le temps de réfléchir, attacha le grelot.

— M'est bien avis, dit-il en toussotant, du moment que le Camuzat et le Jean de la Dareaude sont à la guerre, que la Camuzate et la Dareaude ont droit à leurs vingt-cinq sous.

Peut-être se reprochait-il toujours d'être passé

dans le camp des Gillotte, lui qui naguère s'entendait si bien avec Borne. Le vieux Gillotte, qui était venu prendre de ses nouvelles, ne dit ni oui ni non. Mais, quand il se retira, il emportait au fond de son âme la semence de la bonne parole. Quand elle eut germé et fructifié en lui, il voulut en faire profiter les autres. Ce fut Granger qui résista le plus longtemps. Ils finirent tous par convenir qu'en effet Camuzat et le Jean risquaient là-bas leur peau, tandis qu'eux restaient à l'abri du danger. Bien entendu, ils étaient vieux ou infirmes, mais ils pouvaient continuer vaille que vaille de gagner leur vie. Les allusions cessèrent et l'on put dire que, précurseur d'une paix prochaine, l'ordre régnait à la Tampôle. Elle fut conclue, du moins en partie, le jour où l'on apprit une autre grande nouvelle.

De Bourg-en-Bresse le Jean écrivit à sa mère qu'il avait été blessé à la jambe gauche, par un éclat d'obus, qu'il avait été transporté à Bourg où il se trouvait « on ne peut plus heureux » à l'hôpital, qu'au moment de l'attaque il était à côté de Camuzat qu'il avait vu tomber, frappé d'une balle, qu'il l'avait ensuite perdu et qu'il ne pouvait rien affirmer « quant à ce qui était de savoir si Camuzat avait été tué ou simplement blessé. » Il ajoutait qu'il vaudrait peut-être mieux n'en point parler à Madeleine. Mais la vieille n'hésita pas. Elle estima qu'il était de son devoir de prévenir celle qu'elle considérait déjà comme une veuve. En elle persistait un sentiment de rancune contre Madeleine

qui avait épousé Camuzat de préférence au Jean et qui, depuis le départ de son mari, avait trop de fois répété que le Jean avait de la chance, lui, de ne point partir. Aussitôt lue la lettre, Madeleine en pleurant se précipita chez son père. Borne attela son âne et s'en fut à Lormes où il pria le secrétaire de la mairie de demander des nouvelles de son gendre. Mais déjà la Tampole était au courant. Ils arrivèrent les uns après les autres, les Roy, les Granger et tous les Gillotte, offrant à Madeleine leurs condoléances. Et, comme s'ils se fussent concertés, ils répétaient tous à peu près la même phrase :

— Après tout, on ne sait encore rien. Et l'on ne peut pas dire qu'il soit sûrement perdu.

— Ah ! qu'est-ce que vous voulez !... répondait Madeleine.

Ce fut au tour de la mère Catherine d'être jalouse : personne ne vint la plaindre de ce que son garçon eût été blessé. Après tout, Camuzat l'était peut-être moins grièvement que lui. Dans l'après-midi elle revint trouver Madeleine pour une lettre. Madeleine la reçut avec froideur.

— Je n'ai guère le cœur à écrire, dit-elle. La Grangère vous fera ça aussi bien que moi.

Là elle fut reçue avec non moins de froideur, du moins en apparence. Car la Grangère brûlait du désir de recouvrer son rôle d'écrivain public et la défection de la vieille lui avait été sensible.

— Madeleine n'est guère en état d'écrire pour le

moment, dit la mère Catherine. Si tu voulais, tu serais bien aimable d'écrire à ma place au Jean.

— Vous m'aviez donc quittée? dit la Grangère.

— C'est-à-dire, répondit la vieille qui cherchait ses mots, c'est-à-dire que non. Pas tout à fait. Mais tu comprends, ça s'est trouvé comme ça.

Cependant la Grangère prenait son encrier et son porte-plume.

— C'est bien malheureux, ce qui m'arrive ! dit la vieille.

— Oh certainement ! répondit la Grangère.

Ce fut tout ce qu'elle obtint comme condoléances, ce jour-là et les jours suivants. Une blessure, on peut s'en remettre, tandis que Camuzat peut-être était tué. Alors la mère Catherine se retrancha derrière sa dignité de mère offusquée et de doyenne d'âge pour qui l'on n'avait pas les égards qui lui étaient dus. Puisque son garçon était maintenant séparé de Camuzat, elle ne jugea plus nécessaire ni même utile de rester en relations suivies avec Madeleine ni avec les Borne. Elle ne reprit contact avec aucun de ceux du camp ennemi, sauf avec les Granger. Elle vécut seule tout l'hiver. Le Jean continuait de lui donner de ses nouvelles. Tout allait bien, selon ce qu'il disait.

Tout alla bien, jusqu'au jour où il annonça qu'on allait l'amputer, au-dessous du genou, de sa jambe blessée. Ce fut pour elle comme s'il allait être tué. Cette fois elle se précipita, bouleversée et furieuse en même temps, chez Madeleine.

— Lis donc ça ! dit-elle. On va lui couper la jambe !

— A qui ? demanda Madeleine. A Camuzat ?

— Au Jean ! cria la vieille. Au Jean !

Il s'agissait bien de Camuzat, au sujet duquel « l'autorité militaire » avait écrit à la mairie : Disparu ! Il pouvait être à l'heure actuelle prisonnier après n'avoir reçu qu'une blessure insignifiante. Tandis que le Jean, on allait lui couper la jambe ! Or, tout ce que Madeleine trouva à dire fut que c'était « ennuyeux », mais que « ça valait mieux que d'être mort. »

— Ennuyeux ! dit la vieille, vexée. Je te remercie, ma fille.

— Et puis, insista Madeleine, il aura une pension.

— Une pension ! Est-ce que ça lui remplacera sa jambe ?

Elle s'en alla brusquement, se jurant bien de ne jamais revenir chez Camuzat. La nouvelle, elle la porta ensuite à domicile chez les Gillotte, chez les Roy, chez les Granger. Ce fut partout comme chez Madeleine : « Cela vaut mieux que d'être mort », et « il aura une pension. » Décidément elle ne réussissait point à s'attirer les sympathies, qui toutes allaient à Madeleine. De nouveau, elle vécut seule jusqu'au printemps. Bougonnant au coin de son feu, elle se disait à elle-même, à mi-voix :

— Avant, ils ne pouvaient pas se sentir. A présent les voilà amis comme cochons. Et c'est la Camuzate chez les Gillotte, et les Borne chez les Roy ! Et je te tamboule ! Et je te raconte des histoires ! Et je te plains ! Et « des pauvre Camuzat », par ci, et des

« pauvre Madeleine » par là ! Et patati, et patata ! Et je reste seule comme une pauvre vieille malheureuse que je suis, pendant qu'on est en train de couper la jambe au Jean ! Et marche donc !

Le Jean annonça son arrivée à Lormes pour le dimanche de Pâques. Elle s'en fut le chercher avec l'âne. Du petit train, il descendit avec difficulté. Il avait une jambe de bois que cachait son pantalon rouge. Mais il ne paraissait pas triste. Il avait faim et soif. Ils entrèrent dans une auberge de la route de l'Etang du Goulot. Là, il exposa son plan de vie. Paris, au fond, lui avait toujours déplu. Il n'y laissait rien, puisqu'il logeait à l'hôtel. Il s'installerait à la Tampole. Une jambe de moins le gênerait un peu pour travailler la terre, mais ne l'en empêcherait pas complètement. Sa pension de réformé N° 1 ferait le reste. Avec ses économies — il lui en restait — il transformerait la maison. Puis il se marierait.

— Et avec qui donc ? fit la mère Catherine.

— Ce serait bien le malheur si je ne trouvais pas une femme, dit-il avec un certain air qui en signifiait long.

— A propos, dit la vieille, tu sais que je suis fâchée avec les Borne et avec Madeleine ? Tu as dû remarquer que c'était la Grangère qui t'écrivait, depuis ta blessure. Je ne pouvais pas lui faire expliquer pourquoi, dans les lettres.

Elle se chargea de le faire de vive voix, et en donnant tous les détails. A mesure, et sans qu'elle le remarquât, le visage du Jean s'assombrissait.

— Je suis à peu près sûr, dit-il, que Camuzat a été tué.

Elle ne voulait pas l'admettre. Puisque « l'autorité militaire » — et ces deux mots pour elle résumaient tout — le donnait comme disparu, c'était qu'il devait être simplement prisonnier : elle tenait à être la plus favorisée par le malheur. En attendant elle était bien contente de se retrouver, ce matin de Pâques, en face de son garçon. Pour aller ensemble à la grand'messe ils durent traverser une partie de la petite ville. On l'y avait un peu oublié, depuis son départ pour Paris. S'il n'avait pas été avec sa mère, on ne l'aurait pas reconnu. Des hommes l'abordaient et lui parlaient comme à un héros. Ce ne furent pas les invitations à « boire un verre » qui manquèrent. Il les refusa toutes, parce que, le troisième coup de la messe ayant sonné, sa mère ne voulait pas arriver en retard.

— Ce sera pour après, disait-elle.

En montant ils rencontrèrent les Borne, Madeleine, les Granger et la mère Roy. (Seuls de la Tampole les Gillotte, à cause de leur incrédulité, et le vieux Roy, retenu par son « asme », n'avaient pas pris ce matin le chemin de l'église.) Ils furent bien obligés de serrer la main du Jean et de lui demander de ses nouvelles, tandis que la vieille les dévisageait, fière de leur montrer son garçon amputé alors que Camuzat — elle l'eût juré ! — n'avait rien du tout. Mais ils ne s'apitoyèrent pas sur le sort du Jean. Borne alla jusqu'à dire :

— A présent, te voilà tranquille. Tu vas vivre de tes rentes.

La vieille tout de suite riposta :

— Oui ! un joli rentier, avec une jambe en moins ! Il y en a qui ne peuvent pas en dire autant.

Ce trait était à l'adresse de tout le nouveau clan des Camuzat. Après quoi ils se séparèrent, bien qu'ils allassent les uns et les autres à l'église. Ce qui fut le plus sensible au Jean, ce fut que Madeleine ne lui eût rien demandé.

Beaucoup de femmes se retournèrent lorsqu'elles entendirent la jambe de bois sonner sur les dalles. La mère Catherine donnait le bras à son garçon.

Ensuite ce fut la fête. Le Jean n'était pas un buveur. Il dut pourtant accepter des verres et raconter dix fois de suite son séjour dans les tranchées. Elle écoutait, disant de temps à autre :

— Ainsi ! voyez-vous !...

Ils déjeunèrent à l'auberge et vers trois heures de l'après-midi prirent, dans la voiture à âne, le chemin de la Tampole. Le soleil était clair sur les bois profonds. L'épine des haies sentait éclater ses bourgeons. Au creux des sillons le blé verdissait. Et le Jean songeait que d'autres bois, d'autres haies, d'autres sillons étaient ravagés, coupés, bouleversés par des milliers de balles et des centaines d'obus.

Le lendemain il fit visite à tous ceux de la Tampole ; quand on a vécu à Paris on connaît les règles de la politesse. Madeleine le reçut froidement, bien qu'il fût

seul à pouvoir lui donner des nouvelles de Camuzat. Il n'eut pas le courage de lui dire qu'il avait la certitude que son mari eût été tué. Madeleine ne comprenait pas que, puisque l'un avait disparu, l'autre n'eût pas subi le même sort. Elle en souffrait. Elle en était jalouse, Chaque matin elle attendait une lettre de Camuzat. une de ces lettres qui vous arrivent d'Allemagne quatre ou cinq mois après avoir été écrites; le facteur ne passait même pas. Il avait cessé d'apporter le journal, Madeleine ayant cessé de s'intéresser aux événements de la guerre depuis que Camuzat n'y était plus mêlé.

Dans les autres maisons le Jean reçut à peu près le même accueil. Il était desservi par Camuzat. Il ne pouvait que perdre à la comparaison. Seul, la Tampole l'eût plaint. Camuzat porté disparu, donc, malgré tout, présumé mort, le Jean avait encore de la chance; on ne pouvait les en faire démordre. Ils ne redéclarèrent pas la guerre, mais, comme sans doute il fallait que toujours il y eût deux partis à la Tampole, il n'y eut plus, dans un des camps, que le Jean avec sa mère, la Grangère n'ayant plus de lettres à écrire pour le compte de la vieille.

Il souffrit d'abord de son isolement, puis s'y habitua. Le travail des champs lui fut une distraction, mais il ne parlait plus de transformer la maison, ni de se marier. Quand la vieille lui rappelait ses projets :

— Qui est-ce qui voudrait d'un vieux garçon et d'un « gambi » comme moi? disait-il.

En juillet, Madeleine attendait encore des nouvelles

de Camuzat. Sa disparition remontait à Novembre. Et justement, lorsqu'elle eut la certitude qu'il était bien perdu et enterré dans quelque bois où nulle croix n'indiquait le lieu de sa sépulture, son chagrin avait bien diminué d'intensité. Le Jean remarqua qu'elle ne cherchait plus à l'éviter. Il put l'aborder et lui avouer — il le faisait maintenant qu'elle-même ne doutait plus — que depuis longtemps il était certain que Camuzat fût mort.

Il y aurait bientôt un an que la guerre avait été déclarée. Onze mois avaient passé heure par heure, jour par jour. Et l'on ne pensait même plus qu'un jour pût venir ni sonner une heure où le monde apprendrait que le canon allait se taire. Et Madeleine songeait qu'elle ne pouvait pas rester indéfiniment seule. Le Jean avait une jambe de moins, mais il aurait, en plus, sa pension de réformé nº 1, et dès maintenant il touchait son indemnité journalière. Le 27, à dix heures du matin, elle entendit le facteur gratter sur le seuil ses gros souliers. Elle pâlit.

— Je crois, dit-il, que vous l'avez attendue assez longtemps, celle-là !

Il lui tendait une carte salie, maculée de cachets et datée du 2 juin. Camuzat annonçait que, blessé légèrement au pied, il avait été fait prisonnier, qu'il n'avait pu écrire plus tôt et qu'il était guéri. La nouvelle s'en répandit vite. La mère Catherine triompha.

— Quand je le disais, s'écriait-elle sur le pas de sa

porte, qu'il était prisonnier ! Tandis que toi, te voilà estropié pour le restant de tes jours !

Pensait-elle que la Tampole viendrait lui faire amende honorable ? On fut d'accord pour estimer que Camuzat devait fameusement souffrir là-bas, en captivité, tandis que le Jean était ici son propre maître. Peu de temps après, d'ailleurs, il retourna à Paris, ayant abandonné ses idées de mariage ; son magasin l'emploierait à une autre besogne que celle de garçon livreur, tout simplement. La vieille eut beau le supplier : il ne céda point. Elle se retrouva toute seule dans sa maison qui lui parut bien grande. Un soir qu'elle s'ennuyait par trop, elle alla voir Madeleine, mettant de côté toute fierté !

— C'est bien malheureux, ce qui t'arrive ! dit-elle.

— Quoi donc ? demanda Madeleine qui ne comprenait pas.

— Mais que Camuzat soit prisonnier !

— Oh pour sûr ! dit Madeleine sur un certain ton qu'à son tour la vieille ne comprit pas.

LES DEUX AMIS

Tous les compartiments étant bondés, le hasard les réunit au fond du couloir, entre les deux portes.

— Alors, où est-ce que tu vas, vieux? dit Hautecœur.

— A Montargis, répondit Péricouche.

— A Montargis! s'exclama l'autre. Ça, par exemple!... Moi aussi, j'y vais!

Le train n'avait pas quitté Perrache qu'ils étaient devenus les meilleurs amis du monde. Quand démarra la locomotive :

— Adieu, Lyon! cria Péricouche, tandis que d'un bout à l'autre du wagon des soldats de toutes armes poussaient des cris dont l'ensemble formait une rumeur confuse.

Le visage de Péricouche était resplendissant de joie.

— Adieu, Lyon! cria Péricouche.

Dans la poche de sa capote, il prit blague et pipe et offrit du tabac à Hautecœur.

— Quel dommage, dit celui-ci, qu'on ne se soit pas connus à Lyon !

Ils avaient été soignés dans des hôpitaux différents. Péricouche allait passer à Montargis, son pays, un mois de convalescence; Hautecœur y rejoignait le dépôt de son régiment qui y avait été transféré lors de l'invasion. Originaire des Ardennes, il ignorait ce qu'étaient devenus et ses parents et leur maison.

— Ainsi, disait-il, tu penses bien que c'était midi sonné pour que j'aille en permission chez nous. Je pouvais aller dans un dépôt de convalescents; j'ai demandé à rejoindre mon régiment.

Soldat de l'active, c'était un petit gars blond, alerte et trapu.

Tous les deux se tenaient debout devant la grande vitre, indifférents au paysage que d'ailleurs cachait la nuit noire. Il y avait dans la campagne quelques lueurs, mais si lointaines qu'on n'aurait su dire si c'étaient des étoiles à l'horizon ou des chandelles dans les fermes.

— Et quand est-ce qu'on arrivera ? demanda Hautecœur. Pas avant demain soir, je pense ?

— Pas avant demain soir ! s'exclama Péricouche, stupéfait.

Hautecœur avoua qu'avant la guerre il n'était jamais sorti de son département.

— On y sera demain matin sur les quatre heures, et pas plus tard ! affirma Péricouche.

Et il lui détailla les beautés de sa ville natale, depuis

le château jusqu'aux vieilles maisons en bois, construites sur le Puiseaux, sans oublier la rue Dorée.

— Et c'est une ville de 14,000 habitants, tu sais, et qui n'est qu'à 20 kilomètres de Paris !

Pour Péricouche, c'était un peu comme s'il eût été Parisien.

— Moi, dit tranquillement Hautecœur, je suis de Noirval.

— Noirval? Où c'est-il que ça se trouve?

— Dans le canton du Chesne, arrondissement de Vouziers.

Mais Vouziers même n'influença point Péricouche. Il avait nettement pris la supériorité sur Hautecœur. Ils continuèrent de causer en fumant. Quand ils eurent dépassé Tarare, Hautecœur remarqua :

— Tiens ! On dirait que tout est blanc.

A gauche les montagnes étaient, en effet, couvertes de neige. Pour mieux voir, ils baissèrent la glace. La nouvelle circula. Tout le wagon sut qu'il y avait de la neige à voir là-haut, et toutes les glaces furent baissées. La fumée des cigarettes et des pipes qui, par les portes restées ouvertes des compartiments, s'était répandue dans le couloir, où elle formait nuage, s'en fut rejoindre celle des deux locomotives qui, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière, tiraient et poussaient le train à la rude montée. Seuls, sur les hauteurs, des bois de sapins faisaient tache sombre. Dans les vallées, à des lignes noires qui serpentaient, on devinait des cours de ruisseaux. Tout le reste était blanc.

— Tu parles, dit Péricouche, de ce qu'on prendrait si l'on était dehors par un temps pareil !

Il s'en fallait de peu qu'ils n'y fussent. Quelqu'un cria :

— Est-ce que vous voulez qu'on attrape la crève, là dedans ?

Les glaces furent remontées. Péricouche eut un frisson de bien-être.

— Si on cassait la croûte ? proposa-t-il.

— C'est que je n'ai rien, dit Hautecœur, qui n'osa point avouer qu'il fût démuni d'argent.

— Ne te fais donc pas de bile ! Soupèse-moi seulement ma musette, fit Péricouche, qui ne se sentait pas de joie d'aller en convalescence.

Ils s'assirent à même le plancher du couloir. Péricouche s'était muni d'un saucisson qui ne pouvait être que de Lyon, de fromage et d'un litre de blanc.

Entre deux bouchées et deux lampées au goulot de la bouteille, l'heure était venue des confidences que se font ceux qui, brusquement, se jurent ainsi amitié éternelle. Péricouche apprit que Hautecœur hériterait de ses parents, à leur mort, toute une petite ferme, et qu'il avait dansé plusieurs fois avec la Louise Boblique dont il ferait sa femme. Il sut, en revanche, que Péricouche, réserviste, travaillait avant la guerre « sur le canal » de Briare, qu'il était marié et père de deux enfants, que sa femme tenait une boutique de mercerie, rue du Loing.

— Quand je pense que je vais revoir mon vieux

Montargis ! disait Péricouche. C'est une fameuse ville, tu verras !

Hautecœur ne demandait pas mieux que de l'en croire sur parole. Et il se voyait déjà, tout le temps qu'il resterait à son dépôt, ayant chez Péricouche entrée libre et peut-être invité à dîner chez eux le dimanche.

Quand ils n'eurent plus de secrets l'un pour l'autre, ils égrenèrent ces souvenirs qu'ont en commun tous ceux qui ont vécu dans les tranchées.

A Saint-Germain-des-Fossés, Péricouche descendit et revint de la buvette avec un autre litre de blanc.

A peine s'aperçurent-ils, à des arrêts un peu plus longs, qu'ils dépassaient Moulins, puis Nevers, puis Cosne, puis Gien. Ils buvaient et fumaient. La vie leur apparaissait facile. Et ils se dévoilaient tels coins de leur existence qui étaient restés dans l'ombre.

— Un soir que je dansais avec la Louise Boblique, disait Hautecœur, voilà-t-il pas que trois gars du Chesne ont voulu m'en empêcher?

Or, en un tournemain, Hautecœur s'était débarrassé d'eux.

Et Péricouche de raconter que vers minuit, un vendredi, — ma foi, c'était l'année dernière à cette époque-ci, — il avait été attaqué sur les bords du canal par des maraudeurs. En deux coups de savate et trois coups de poing il avait eu raison d'eux.

Hautecœur finit par confesser qu'il manquait d'argent, mais qu'il allait en gagner au dépôt. Péricouche dit que ses affaires ne marchaient pas trop mal et que,

tant que durerait la guerre, sa femme pourrait lui envoyer une cinquantaine de francs par mois.

— Je me demande, dit-il, si elle viendra m'attendre à la gare. Je lui ai bien écrit de ne pas se déranger, à cause de la gamine, qui n'a que treize mois, mais avec les femmes...

— Quand je serai marié, dit Hautecœur, tu n'auras qu'à m'écrire. Tu te rappelleras bien « de » mon adresse : Noirval (Ardennes). Tu viendras avec ta femme. Et c'est ce jour-là qu'on boira une bonne bouteille !

— Pour sûr, vieux ! fit Péricouche.

Plusieurs fois ils s'étaient levés puis assis. D'autres soldats, permissionnaires comme eux, tantôt les heurtaient, tantôt les enjambaient. Plus le train continuait de rouler, moins les conversations étaient animées, et plus le nuage de fumée diminuait.

Ce fut après Gien, que la nature prenant le dessus, ils se laissèrent aller au sommeil. L'arrêt du train à Montargis les réveilla. Ils descendirent. Il n'y avait pas de neige ici comme au nord de Tarare, mais ils furent saisis par le froid. L'atmosphère de fraternité et d'enthousiasme qu'avaient créée sept heures de séjour côte à côte dans un wagon, s'évanouissait au souffle de la bise sur le quai. Il n'y avait plus là que deux soldats qui, sept heures auparavant, ignoraient tout l'un de l'autre, et dont les routes, un instant confondues, allaient se séparer à la première bifurcation.

En attendant que le train eût démarré, Péricouche trouva un employé de la gare qu'il connaissait. Avec lui il traversa les voies quand elles furent libres. Hautecœur suivait, dépaysé.

Sur l'autre quai, Péricouche vit sa femme : elle était venue ! Elle tenait sur ses bras la gamine emmitouflée ; le gamin était debout près d'elle. Péricouche les embrassa tous. A quelques pas de distance, Hautecœur attendait. Péricouche lui donna une distraite poignée de main, puis disparut avec sa famille.

Alors, découvrant un territorial qui, l'arme sur l'épaule, faisait les cent pas, Hautecœur s'approcha de lui, sa feuille de route à la main, puisqu'il se trouvait à l'entrée d'une ville où il ne connaissait plus personne.

LES CAMARADES

Dans le train, chargé de réservistes, qui roulait à allure modérée vers Auxerre, Desbois remâchait des souvenirs de régiment : arrivé à la caserne, à Toul, et surtout le jour de la libération où tous étaient partis du pied gauche. Il pensait plus particulièrement à Cornilleau qui, trente-quatre mois durant, avait été son voisin de lit. En se quittant — il y avait de cela neuf ans — ils s'étaient promis de se revoir le plus souvent possible, en tout cas de s'écrire. Desbois avait donné son adresse à Vermenton, Cornilleau la sienne à Pont-sur-Yonne. Desbois avait écrit, presque coup sur coup, trois lettres restées sans réponse. Il songeait aujourd'hui que la mobilisation allait sans doute le rapprocher de Cornilleau, à moins que celui-ci ne fût mort. Il n'éprouvait plus pour lui aucun sentiment. Il ne faisait que penser à sa femme, à ses deux enfants et à son café. Qu'allaient-ils devenir, en son absence? Ces camaraderies de régiment, des blagues de jeunesse qui cèdent le pas aux soucis de l'âge mûr, d'une maison à fonder,

et d'une famille à nourrir ! La plupart de ses voisins paraissaient être dans les mêmes dispositions d'esprit. Quelques-uns, cependant, mangeaient, et buvaient, et fumaient.

Ce ne fut pas tout de suite qu'il rencontra Cornilleau. La caserne regorgeait d'hommes qui se répandaient un peu partout, formant malgré eux des groupes qui se dissolvaient rapidement pour se renconstituer un peu plus loin à l'aide d'autres éléments. Desbois erra de bâtiment en bâtiment, stationna devant l'infirmerie. Avec deux copains de hasard, il allait entrer à la cantine quand il tomba sur Cornilleau, qui en sortait, fumant un énorme cigare, coiffé d'un feutre mou qu'il avait dû payer cher et chaussé de bottines vernies.

— Ce vieux Desbois ! s'exclama-t-il. Et comment va ?

Et, lui prenant les deux mains, il les lui secouait avec violence. Desbois se retrancha derrière la dignité offensée de quelqu'un qui a écrit trois lettres laissées sans réponse. Il ne put pourtant faire autrement que de répliquer:

— Ça va, comme tu vois. Je suis avec des copains.

Cornilleau eut le geste large de celui qui n'a point l'habitude de compter :

— Vous êtes mes invités.

Ils s'installèrent à une table déjà encombrée. Cornilleau commanda quatre bouteilles de vin bouché, et du meilleur, et offrit des cigares. Les deux copains

se félicitaient d'avoir rencontré Desbois, duquel ils ignoraient d'ailleurs tout.

— Ce vieux Desbois ! répéta Cornilleau. Dire qu'il y a neuf ans que nous ne nous étions pas revus !

— Pour ça, dit Desbois avec un sourire aigre-doux, il a fallu qu'il y ait la guerre. Car tu ne t'es pas pressé de répondre aux trois lettres que je t'ai écrites à mon retour à Vermenton.

Mais, pour un homme comme Cornilleau, il s'agissait bien de perdre son temps à entretenir une correspondance avec un homme tel que Desbois ! Il avait hâte, aujourd'hui, d'éblouir son ancien camarade de lit, et les deux copains qui, de lui non plus, ne savaient rien, et jusqu'aux voisins qui peut-être allaient faire silence pour l'écouter.

— Mon cher, dit-il, il se peut que tes lettres soient arrivées à Pont-sur-Yonne. Je ne les ai pas reçues, en tout cas. Huit jours après notre libération, j'allais à Paris, où je n'avais que l'embarras du choix entre des positions de premier ordre. J'ai choisi celle de placier en vins. J'ai fait l'Algérie, l'Espagne, coupant aux vingt-trois et aux dix-sept jours. Je suis rentré à Paris l'année dernière ; j'y gagne plus que je ne veux d'argent. Je connais tous les endroits où l'on s'amuse. Je suis ici depuis deux jours. J'y ai déjà fait des affaires, et ce n'est que le commencement. Et toi ?

Desbois dit qu'ayant épousé une jeune fille avec dot il avait pu acheter un des meilleurs cafés de Vermenton. Leurs destinées continuaient donc de se res-

sembler, puisqu'ils étaient tous les deux dans les liquides. Mais Cornilleau eut une moue de dédain : un café à Vermenton, il voyait ça d'ici ! Pas même un garçon pour servir, et beaucoup de mal à payer les traites. Il garda ses réflexions pour lui, versant à boire, et donnant sur sa vie les détails qu'il avait dû taire quand il la résumait dans ses grandes lignes. Desbois l'écoutait, un peu agacé et humilié à la fois. Mais, le bon vin aidant, il commença à trouver Cornilleau, ma foi ! bon vivant et « rigolo ». Les liens d'une camaraderie de trois années se renouaient pour les rattacher l'un à l'autre. Ce fut complet quand, s'étant raconté leurs deux existences depuis le jour de leur séparation, ils en arrivèrent aux souvenirs de leurs trente-quatre mois de vie commune. Alors Desbois, à son tour, s'écria :

— Ce vieux Cornilleau !

Entre le placier en vins qui ramassait l'argent à la pelle — du moins à l'en croire — et le petit cafetier de province qui chaque soir comptait ses gros sous, les distances étaient supprimées, et Desbois ne voulait plus penser à ses trois lettres. Il insista pour payer sa tournée : il eût fait beau voir que Cornilleau n'acceptât point !

Ils se levèrent enfin, laissant les deux copains à leurs occupations.

— Où est-ce que tu loges donc ? demanda Cornilleau.

— Nulle part, je viens d'arriver.

— Je couche en ville, dit-il. Mais j'ai mon lit dans une chambrée.

Le vin les avait énervés. Ils commencèrent dans le couloir à se bousculer pour rire. Aussitôt qu'ils furent arrivés près du lit, ils s'empoignèrent à bras-le-corps, luttant à qui aurait le dessus, comme lorsqu'ils avaient vingt-deux ans, Cornilleau oubliant feutre et bottines vernies, et Desbois ne pensant pas plus à sa femme et à ses enfants que si jamais il n'avait été marié.

AU CINÉMA

— A droite par quatre! En avant, marche! dit Molusson, les deux mains dans ses poches et la cigarette aux lèvres.

C'était jour de sortie pour les blessés de l'hôpital 28. A l'heure réglementaire, ils défilèrent devant le sergent-portier, qui ne leur chercha point chicane sur la tenue. Pour marcher, l'un devait s'aider d'une béquille, à l'autre une canne suffisait; de celui-ci la tête était entourée d'un bandage, et celui-là portait un bras en écharpe. Uniformes et écussons étaient d'une merveilleuse variété, depuis le costume de l'humble fantassin — pour parler comme naguère — jusqu'à la bouffante tenue du zouave légendaire. Il n'y avait plus de rivalités d'armes. On ne s'amusait plus à discuter de mérites respectifs. Tous avaient séjourné dans les tranchées où chacun avait fait son devoir.

Pour preuve de l'amicale entente qui régnait entre eux, il suffisait de voir Molusson, simple fantassin, qui dirigeait à lui seul la petite colonne composée

d'un zouave, de deux chasseurs à pied, d'un tringlot et d'un artilleur. Le voisinage des lits dans la même salle avait fait d'eux six une triple et unique paire d'amis. La mobilisation les avait cueillis sur les points les plus différents de la terre de France, et le hasard des trains d'évacuation les avait réunis dans la même ville.

— Où c'est-il que tu nous mènes comme ça? dit l'artilleur. Au cinéma? Moi, j'y tiens pas. J'aimerais mieux faire un tour en ville.

Il n'était ici que depuis quatre jours, et c'était sa première sortie.

— La ville? répondit Molusson. T'as le temps de la voir. Aujourd'hui, c'est jour de cinéma gratuit.

Il se pouvait que l'argument fût sans réplique.

Ils avançaient sur le trottoir simplement sablé. Sur deux rails, un petit tramway se prélassait le long d'une rue qui prenait, un peu plus loin, des allures de route. Et elle poursuivait sa destinée entre une double haie de platanes dès maintenant défeuillés. Ils débouchèrent sur une vaste place en pente que sabrait un froid vent de l'est. Un horizon restreint apparaissait d'arbres et de maisons de faubourgs grimpant à l'assaut de minces ondulations de terrain, avec leurs toits de tuiles et d'ardoises, comme des soldats avec des képis rouges et des képis bleus. Ensuite, c'étaient des champs et des prés uniformément gris, comme s'il eussent reflété la teinte des nuages.

Continuant de marcher droit devant eux, ils s'engagèrent dans la principale rue de la ville. Etroite et

quelque peu tortueuse, les mouvements de la foule, les après-midi de dimanches, épousaient ses courbes et se maintenaient sur les trottoirs à suffisante distance des tramways, pourtant inoffensifs. Aujourd'hui et à cette heure, elle était moins peuplée : il y avait place pour Molusson et pour le groupe qu'il remorquait. Molusson la connaissait de longue date : ici, il se trouvait presque chez lui. Réserviste de vingt-huit ans, que de jours de marchés et de foires l'y avaient vu promener ses souliers à lacets de cuir, son bâton de paysan, sa blouse bleue et son chapeau de feutre noir ! Avec lui, le groupe n'avait pas à craindre de s'égarer : même aveugle, Molusson eût pu le diriger.

Le cinéma se trouvait tout près d'une place ovale où les paysans des environs se réunissaient le samedi, jour de marché. Des groupes de blessés et de convalescents attendaient, là, l'heure de l'ouverture des portes. Les uns faisaient les cent pas; quelques-uns, immobiles, se balançaient sur leurs jambes; d'autres étaient assis : ceux-ci sur les bancs du marché, ceux-là sur des bords de trottoirs. Ils dialoguaient en fumant. De-ci, de-là, partaient des éclats de rire.

Enfin, ils purent entrer. La séance commença. Il y eut des scènes dramatiques dont la salle tout entière suivit avec angoisse le déroulement : vols, coups de revolver, enlèvement et poursuite en auto; des scènes comiques accueillies de francs rires. Et le tour vint des films de guerre.

Dès le premier tableau, Molusson tomba brusque-

ment en arrêt. Il ne put se retenir de pousser du coude l'artilleur, son voisin, ni de lui dire :

— Je connais ça, vieux ! C'est le Bois Brûlé.

L'artilleur, qui pour sa part en avait vu d'autres, n'en parut pas autrement ému. Mais, où Molusson écarquilla bien plus encore les yeux, ce fut quand il reconnut, non plus seulement le décor, mais les acteurs. Il s'agissait d'une installation de fils de fer barbelés en avant de nos tranchées de première ligne, à trente mètres — sur certains points — des Bavarois. C'était aux premiers mois de la guerre, où l'on sortait des tranchées, encore peu profondes, non pas au moyen d'échelles, mais à la force du poignet, en s'agrippant aux pieux qui maintenaient les fascines et la terre des parapets. De-ci, de-là, on voyait éclater un obus et s'écraser sur le sol des arbres, déracinés ou coupés en deux. Maintenant, Molusson distinguait son escouade, et son émotion ne connut plus de bornes lorsque, parmi elle, il se fut retrouvé lui-même. Et il se revit, à trois mois de distance, sortant de la tranchée, le fusil en bandoulière. Instinctivement, il refit l'effort qu'il lui avait fallu faire pour bondir. Il croyait entendre encore siffler les balles à ses oreilles pendant qu'autour des arbres restés debout, ou des piquets que ses camarades enfonçaient sans trop de peine dans le sol argileux de ce bois de la Woëvre, il déroulait, pour les enrouler, les longs fils de fer barbelés. Un instant vint où il regarda sa main gauche : il venait de s'écorcher. Il y avait encore la cicatrice apparente. Et, à mesure, il

tremblait davantage : il sentait venir l'autre instant où il allait être blessé, et il savait à quel endroit du corps : aujourd'hui — sensation bizarre — il redoutait le coup de fouet de la balle. Quand il se vit tomber, l'épaule gauche traversée de biais, il eut un brusque haut-le-corps et donna de toute sa force contre le dos de son fauteuil.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, la séance s'achevait. Comme il se levait, il dit à l'artilleur :

— Ça ne fait rien ! Celui qui a « tourné » ça n'avait pas la frousse, vieux ! Il n'était pas loin des lignes...

LE LIEUTENANT

Deux jours auparavant l'abbé Romagne avait écrit à Jeannette, sa bonne : « J'arriverai à peu près certainement par le train de 2 h. 10 de l'après-midi ». Ecrire : 14 h. 10 eût été plus expéditif, mais Jeannette était aussi mauvaise calculatrice que bonne cuisinière, et ce n'était pas elle, à coup sûr, toute ronde, tout d'une pièce, qu'il eût fallu envoyer chercher quatorze heures à la suite de midi.

Aujourd'hui, dans le train dont chaque tour de roues le rapprochait de sa paroisse, debout devant la portière dont la glace était baissée, l'abbé Romagne regardait défiler les groupes de saules et les rangées de peupliers qui fraternisaient sur les bords d'une rivière fraîche. Comme il y avait grand soleil, l'ombre des feuilles agitées par un vent léger frissonnait sur les eaux mobiles sans que l'on pût savoir si c'était le fait du courant ou de la brise.

Dans des prés d'où le foin venait d'être enlevé, des bœufs blancs comme neige parachevaient l'œuvre

des faucheurs. Et l'abbé Romagne retrouvait, avec une joie calme, ces paysages peuplés d'arbres et d'animaux qu'il avait été sur le point d'oublier.

Il connaissait la ligne : cinq minutes avant l'arrêt du train, il commença de se préparer, vérifiant la bonne fermeture de son sac et la solidité des courroies qui maintenaient roulée sa couverture de voyage. Le moment venu il n'eut plus qu'à descendre. Mais déjà il avait embrassé d'un coup d'œil le quai de la petite gare où stationnaient un homme d'équipe, un soldat qu'il reconnut tout de suite pour le fils Seurat... et Jeannette. Pourquoi donc était-elle venue jusqu'ici au-devant de lui ?

Aussitôt que l'abbé Romagne eut mis pied à terre, le fils Seurat le salua militairement, tandis que Jeannette, joignant les mains, s'écriait : « C'est-il Dieu possible ! C'est-il Dieu possible ! » Elle n'en revenait pas — et, ma foi, le fils Seurat guère plus qu'elle — de voir l'abbé Romagne qui, l'année précédente, était pour le bourg entier « Monsieur le Curé », revêtu aujourd'hui de l'uniforme agrémenté des galons de lieutenant. Et l'homme d'équipe lui-même, joignant les talons comme Jeannette les mains, portait la main à la visière de sa casquette. Un salut à chacun d'eux, une question au fils Seurat qui était ici, après blessure, en congé de convalescence d'un mois et venait se distraire à regarder passer les trains, et « M. le curé » s'en fut avec Jeannette qui, malgré ses cinquante-cinq ans (âge canonique), voulut se charger de la couver-

ture. Il n'eut pas de question à lui poser : elle s'expliqua bien toute seule, en prenant son temps pour respirer entre chaque morceau de phrase.

— C'est une chance, dit-elle, que M. le curé soit venu par le train de 2 h. 10. Que M. le curé s'imagine que M. Tardivon est tombé, après déjeuner, dans son jardin, d'une attaque d'apoplexie. Mme Tardivon a envoyé sa bonne me prévenir pour les derniers sacrements. Où c'est-il qu'il aurait fallu que j'aille? Jusqu'à Metz-le-Comte ! Alors j'ai dit à la bonne de Mme Tardivon de dire à Mme Tardivon que M. le curé m'avait dit, dans sa lettre, qu'il arriverait du front, en permission de six jours par le train de 2 h. 10, et de dire à Mme Tardivon qu'il valait mieux attendre l'arrivée de M. le curé. Tout est prêt à l'église.

De ses paroissiens le regardaient avec curiosité dans sa nouvelle tenue. A ceux qui le saluaient, il répondait, non plus comme naguère, en soulevant son chapeau aux larges ailes, mais en touchant la visière de son képi.

Il reconnut tout de suite l'atmosphère intérieure de la vieille église : fraîche comme la rivière sous les arbres, elle sentait l'encens et l'anisette du pain bénit. Laissant son képi, il passa sur son uniforme bleu-horizon le surplis blanc et l'étole violette, prit les saintes huiles et suivit l'enfant de chœur.

Dans son lit, M. Tardivon soufflait bruyamment. Quelques personnes, dont sa femme et sa bonne, attendaient en retenant, elles, leur souffle. Le médecin

venait de sortir en disant que le cas n'était pas désespéré. Commandant d'infanterie en retraite depuis quinze ans, M. Tardivon était, à peu près depuis la même époque, président du conseil de fabrique de la paroisse. Jadis, il n'avait connu que le règlement et la discipline. Il ne s'était pas départi de ses habitudes, continuant d'aller chaque dimanche, à l'heure militaire, à la messe, qu'il écoutait du banc d'œuvre. Il ne badinait pas plus, aujourd'hui, avec la religion qu'hier avec l'armée.

Après les prières d'usage, l'abbé Romagne commença les onctions. A la troisième, M. Tardivon poussa un grand soupir, comme s'il eût rendu l'âme. Il n'en était rien : il se raccrochait tout simplement à la vie, comme l'indiquaient ses yeux qui se rouvraient. Il reconnut tout de suite l'abbé Romagne, mais ses regards s'attachaient malgré lui aux deux galons dorés qui luisaient sous le surplis. Des sentiments complexes s'agitaient au fond de son âme. Quand la cérémonie fut terminée, il tendit la main à l'abbé Romagne qu'il n'avait pas vu depuis longtemps et — ce fut plus fort que lui — il lui dit :

— Merci, lieutenant !

LE COLONEL

A La Ferté-sur-Garonne, on n'était pas si éloigné de Paris que toutes les nouvelles n'y parvinssent directement, par l'intermédiaire toutefois du télégraphe. Lorsqu'on y apprit qu'en France la mobilisation générale était décrétée, il y eut à la fois de l'étonnement et de l'enthousiasme.

Les habitués du café des *Mille et une Colonnes* furent parmi les premiers avertis. Ils étaient là une douzaine réunis, les uns en face des autres, autour des trois tables de marbre. Au-dessus de leurs têtes, des vasistas étaient couchés horizontalement pour que les quelques souffles d'air frais disponibles en cette après-midi d'août vinssent caresser leurs têtes chauves; car c'étaient tous, moins un, de vieux fonctionnaires, retraités ou non, de la troisième République, et qui avaient pris l'habitude de se retrouver là, à heures déterminées, selon les loisirs que leur laissaient ou leurs siestes après déjeuner, ou leurs emplois. Lorsqu'ils apprirent la nouvelle, tous, comme d'un commun

accord, laissèrent en suspens les parties de cartes : une autre partie allait commencer à se jouer dont ils n'étaient pas sans soupçonner l'importance et l'enjeu. Ils se levèrent pour crier :

— Vive la France ! A bas l'Allemagne !

Le personnel du café, qui se composait de deux garçons et de la dame du comptoir, s'associa à cette manifestation. Après quoi, tous les regards se fixèrent sur Bernardin Clamagiran, comme si tous eussent attendu de lui la parole et le geste décisifs.

Bernardin Clamagiran, le seul de l'assemblée qui ne fût point fonctionnaire en retraite ou en activité, était un enfant du pays. Parti pour Paris aux environs de sa dix-huitième année, on se racontait à voix basse que « là-bas » il avait fait son trou, qu'il y était devenu quelqu'un : Clamagiran était artiste dramatique. S'il jouait plus souvent dans les tournées en province que sur les scènes parisiennes, assurément ce n'était que la faute des circonstances. Et ces messieurs étaient unanimes à regretter d'être « d'un certain âge » pour penser que jamais ils n'assisteraient à l'inauguration du monument qu'après sa mort la ville de La Ferté-sur-Garonne ne manquerait pas d'élever à la mémoire du plus illustre de ses enfants. Car on l'avait vu jouer maintes fois au théâtre municipal : il était incomparable dans les rôles du père noble et surtout du vieux colonel qui vient, au moment opportun, défendre à la fois la morale publique et l'honneur de l'armée. Clamagiran trouvait des accents et faisait des gestes qui

bouleversaient la salle. On haletait. On attendait avec impatience qu'il achevât de réciter sa tirade et d'achever son geste pour avoir le droit de l'applaudir sans l'interrompre. En tout temps persistait autour de lui un peu du prestige que lui conférait l'uniforme qu'il revêtait occasionnellement. Et l'on attendait aujourd'hui qu'il parlât — comment dire ? — non pas tant en acteur qu'en officier ou, plus simplement, qu'en soldat. Clamagiran, de nouveau, se leva, fit, en habitué, le silence autour de lui, et dit :

— Messieurs, je n'ai jamais fait de service militaire, mais je vais de ce pas au bureau de recrutement : j'ai trente-cinq ans. Je puis encore faire un soldat:

Une triple salve d'applaudissements accueillit sa déclaration.

Il y eut des formalités à remplir ; au dépôt, le séjour dura quelques mois. Il fut un peu étonné — il faut bien l'avouer — que pas un de ses collègues ne connût son nom. Il se trouvait au milieu de paysans et d'ouvriers dont le théâtre était, à coup sûr, le dernier souci.

Il partit enfin pour le front, où il fit preuve des meilleures qualités d'endurance et de courage. Plusieurs fois, lors de reconnaissances à opérer, il se proposa comme volontaire. Il mit, toutefois, plus de temps à gagner ses deux galons de caporal que son galon de sergent. Et il vient d'être nommé sous-lieutenant.

De ses rôles de naguère il a gardé l'habitude du commandement. D'avoir été simple soldat, il n'a point

perdu l'habitude d'être familier avec ses hommes, sans dépasser la mesure. Mais il s'agit maintenant d'un rôle qu'il joue « pour de bon ». Et, lorsqu'il pense à la section dont il est entièrement responsable, il arrive au sous-lieutenant Bernardin Clamagiran de regretter le temps où il était simple colonel.

LE DÉCLIN

Il fallait qu'à échéances fixes Mme Brinard sortît d'un des larges tiroirs de l'armoire où ils étaient soigneusement pliés, le pantalon rouge à bandes noires et la tunique de son mari. Cela sentait la naphtaline et le camphre. Elle les suspendait à l'un des fils de fer qui se succédaient, en profondeur, au beau milieu du jardin : cinq jours après, l'odeur n'en était plus perceptible qu'aux narines les plus averties. Et M. Brinard pouvait partir, avec son grade de lieutenant de territoriale, pour de pacifiques exercices sur un quelconque terrain de manœuvre, ou pour inspecter, le long d'une voie ferrée, des postes improvisés de G. V. C. Au demeurant, c'était le meilleur homme que la terre eût enfanté. Mais qui de nous, je vous le demande, n'a ses travers, petits ou grands? Papetier dans le civil, M. Brinard s'intitulait, non sans outrecuidance, libraire. Peut-être estimait-il qu'il n'y eût que très peu de distance entre un marchand de papier à lettres et un vendeur de papier broché formant volume

à 3 fr. 50? Mais, lieutenant dans le militaire, M. Brinard s'estimait l'égal — pour le moins — d'un colonel. Et il n'eût pas fallu insister beaucoup pour qu'il affirmât, « tout à fait entre nous, n'est-ce pas? » qu'il rendrait des points, le cas échéant, à un général.

Lors de la déclaration de guerre, il avait cinquante-trois ans bien sonnés. Mobilisé sur place, il devait, dans les vingt-quatre heures, revêtir l'uniforme pour rejoindre son poste à la gare, à un quart d'heure de marche de sa boutique. Dès que l'ordre eut été affiché, Mme Brinard, qui jusqu'alors avait nié qu'au début du vingtième siècle une guerre fût possible, se précipita vers l'armoire : ni pantalon, ni tunique, ni képi n'auraient le temps de se débarrasser de leur double parfum de naphtaline et de camphre, mais tant pis! A la guerre comme à la guerre!

Et le lieutenant Brinard, s'il connut des heures d'inquiétude patriotique, ne connut pas un seul jour — en revanche — où il ne fût traité avec tous les honneurs dus à son grade. Les deux premières semaines, il lui fut particulièrement agréable d'être salué par quantité d'inconnus auxquels, avec enthousiasme, il rendait la politesse. Avec sa moustache forte et grisonnante et son impériale, il avait tout du vieux brisquard et dur-à-cuire. Puis, tombée la première fièvre, il se rendit à son bureau comme un employé ponctuel, mais qui n'avait pas moins, sous ses ordres, de trois mille G. V. C. répartis dans toute la contrée : dans des gares, sous des ponts, à des passages à niveau, l'effectif

de deux régiments sur le pied de paix ! Et parfois le lieutenant Brinard se frottait les mains en songeant que son rêve prenait forme : il équivalait maintenant à un général de brigade ! A ses amis d'hier, non mobilisés, et qu'il traitait aujourd'hui avec une nuance de supériorité, il ne pouvait s'empêcher de dire, le soir, entre deux bocks, à la terrasse du Café de l'Agriculture :

— Mon cher, trois mille hommes dont je peux faire ce que je veux !

Peut-être se voyait-il jouant du télégraphe en une minute d'inspiration, les rassemblant et les entraînant à sa suite pour rétablir la situation sur un point menacé. Quand il voulait frapper le coup suprême, lui dont tout le personnel se composait, dans sa boutique, d'un gamin de quatorze ans, apte à faire paquets et courses, il ajoutait, en se rengorgeant :

— Mon cher, j'ai sous mes ordres, à mon bureau, un employé de la Société générale et... — il prenait un temps, roulait des yeux blancs — et un caissier de la Banque de France.

Ce fut la période d'héroïsme et de gloire du lieutenant de territoriale Brinard. Puis les temps changèrent et devinrent durs pour les G. V. C. En supprimant des postes, on réduisit leur nombre. Il commandait — si l'on peut dire — des effectifs sans cesse décroissants : de général de brigade, il passa colonel, puis chef de bataillon. Il perdit son employé de la Société générale, puis — mortelle atteinte ! — son caissier de la Banque

de France. Et ce n'était que le commencement de ses déboires !

Les soucis que lui occasionnaient son haut commandement ne l'empêchaient pas, cependant, de s'occuper, à domicile, de ses affaires personnelles. Un jour vint où, relevé de ses fonctions, il fut envoyé, à vingt-cinq lieues de distance, comme surveillant d'un petit atelier dans un grand établissement militaire. Le lieutenant Brinard n'était même plus capitaine, n'ayant guère sous ses ordres qu'une quarantaine d'ouvriers. De là, il passa dans un hôpital complémentaire, où il ne commanda plus qu'à cinq scribes. Où il reçut le coup de grâce, ce fut quand, en vertu des nouvelles instructions, on le raya des cadres, vu son âge.

Rentré chez lui depuis quelques mois, il remâche et ressasse ses souvenirs de guerre.

— Du temps, dit-il à ses amis, où j'avais trois mille hommes sous mes ordres...

Ceux-ci parfois l'interrompent : pour les éblouir, il n'a plus son uniforme.

— Allons ! répondent-ils. Tu ne leur commandais pas : tu étais là simplement pour les payer. Tu n'étais, en somme, que leur caissier.

Mais, une fois de plus, M. Brinard triomphe et pense avoir le dernier mot en répétant :

— Soit : caissier, si vous voulez. Tout de même vous ne m'empêcherez pas d'avoir eu bel et bien, sous mes ordres, un caissier de la Banque de France !

LE VIEUX

On a connu des temps où la sonnerie de la soupe — comme parfois celle de la « Dame Blanche », lors de l'extinction des feux — faisait, de centaines de poitrines, jaillir d'unanimes exclamations : il n'était même pas nécessaire que l'annonciateur fît un couac. Ce matin-là d'un dimanche de novembre, Ardonceau, le clairon de garde, s'époumonna en vain. Il y avait des permissionnaires de vingt-quatre heures. D'autres s'offraient aujourd'hui un déjeuner en ville. La sonnerie n'intéressait que le petit nombre de ceux qui allaient, comme d'habitude, manger à l'ordinaire. Ils n'en mirent pas moins les bouchées doubles : presque toute une journée de liberté s'étendait devant eux comme une vaste région où ils avaient hâte de pénétrer et dont ils n'apercevaient pas les frontières. Déjà plusieurs d'entre eux, dont Pannetier et Liron, étaient en tenue de sortie. Certes, ce n'était plus le magnifique uniforme d'il y a vingt ans : plus de képi-pompon, ni gants blancs, ni boutons de cuivre, ni même ces beaux

brodequins carrés de partout, qui contribuaient à l'usure du pavé des villes lorsque les troupiers « faisaient » toutes les glaces de toutes les devantures pour y voir se refléter leur inaction et leur mélancolie.

Dès que la table eut été débarrassée, Liron, qui était de chambre, la nettoya avec le balai même dont il s'était servi trois heures plus tôt pour approprier le parquet. Pannetier lui donna un coup de main. Et, dix minutes après, ils passaient devant le poste de police, non sans saluer avec raideur le sergent de garde. Aussitôt qu'ils furent dans la rue, ils reniflèrent comme pour savoir d'où venait le vent.

— C'est pas tout ça, dit Liron. Le vieux n'arrive qu'à 2 h. 34. Qu'est-ce qu'on va faire en attendant ?

L'automne, qui jaunit les bois, engrisaille les villes et les âmes. Ceux qui sont dehors songent à la tiédeur du coin du feu lorsqu'il bruine et qu'il vente. Depuis trois mois qu'ils étaient arrivés ici comme récupérés de la classe 16, Liron et Pannetier avaient pu apprendre à connaître une par une les rues du vieux Bourges, dont la saleté n'était pas pour les effrayer; mais visiter les monuments classés ou non ne disait rien à ces deux vignerons du Sancerrois.

— Entrons chez Carraud ! proposa Pannetier.

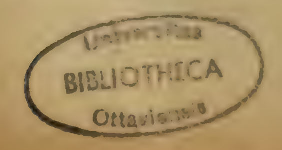
Dans la salle basse de plafond, il faisait chaud et sombre. On était bien placé pour narguer pluie et vent. Ils commandèrent deux cafés, allumèrent chacun leur pipe et se mirent à ressasser les menus incidents de leur vie de jeunes soldats. Maintenant que s'avançait

leur instruction, ils étaient fiers d'eux-mêmes, et ils auraient mal reçu qui les eût, comme on faisait jadis, traités de « bleus ». Puis arrivèrent des officiers qui prenaient leur repas dans la salle voisine; et Liron et Pannetier conçurent quelque orgueil de consommer, non point, certes, à la même table, mais dans la même maison qu'eux. C'est bien vrai qu'avec notre argent nous faisons tout ce que nous voulons et que, quand nous avons un billet de cent sous en poche, le roi n'est pas notre cousin. Ainsi songeaient-ils confusément. Le temps passait. Et ce fut encore Pannetier qui proposa :

— Si on mangeait du fromage en buvant un litre de vin nouveau?

Ils avaient cet appétit que commandent vingt ans d'âge et des exercices renouvelés matin et soir. Ils ne se pressèrent point, occupés qu'ils étaient maintenant à parler du pays et à confronter, pour la millième fois, leurs souvenirs communs. Quand ils partirent, il était près d'une heure. Pour aller à la gare, ils prirent le chemin des soldats oisifs, qui épouse toutes les courbes de celui des écoliers.

Quand son vieux déboucha de la gare, Liron eut peine à le reconnaître. Ils s'embrassèrent. Ses yeux clignotaient sous la visière de son képi de G. V. C. Si, drôle que cela puisse paraître, il n'était jamais sorti de Saint-Bouize, son pays, que pour faire son service, ses vingt-huit et treize jours à Cosne. Pour la première fois de sa vie, à quarante-sept ans, il venait ici : pour lui, c'était un peu comme le bout du monde. Cosne



qui n'avait plus besoin de lui, l'envoyait à Bourges, qui se chargerait d'utiliser ses capacités. Une longue moustache grisonnante lui encadrait la bouche. Il jetait autour de lui des regards étonnés, en balançant sa valise ficelée avec une grosse corde.

— Salut, père Liron ! dit Pannetier. Alors, on va donc être ensemble ici ?

— Faut croire ! fit le vieux en s'efforçant de rire.

Ils remontèrent par l'avenue de la Gare. Le vieux marchait d'un pas mal assuré, étourdi par le tapage des petits tramways, qui font beaucoup plus de bruit que de besogne, et bousculé par les promeneurs : civils, soldats, Annamites, Chinois, Tunisiens et Kabyles, qui refluaient sur les trottoirs et sur la chaussée. Le vieux s'en remettait à son garçon et à Pannetier. Avec son képi, il était, à côté d'eux, un soldat comme eux. Mais c'étaient eux qui parlaient le plus haut et avec le plus d'assurance. Durant leurs trois mois d'instruction, ils s'étaient initiés aux secrets de l'art militaire bien plus que lui pendant toute la durée de son service. Voyons ! Est-ce que, de son temps, on parlait grenades et mitrailleuses ? Avec sa barbe grise et ses quarante-sept ans, d'eux trois, c'était lui, le père de famille, le bleu ! Comme il ne parlait guère, Pannetier lui dit :

— Faut pas vous en faire, allez, père Liron ! Avec nous, ici, vous n'avez rien à craindre.

Ils arrivèrent à la caserne, où il voulait se débarrasser de sa valise.

— Il va coucher avec nous, dit Pannetier. Y a jus-

tement deux lits de libres. Demain matin, on le mènera au bureau du major.

Ainsi disposaient-ils de lui et réglaient l'emploi de son temps.

— Si des fois, dit Liron, ce soir, on réntrait tard, on va lui faire son lit tout de suite. Je vas lui chercher une paire de draps.

Et, pendant que le vieux, désemparé, restait assis sur un banc, Pannetier, avec Liron revenu, lui préparait son lit, comme ferait une mère pour son enfant.

L'EMBUSQUÉ

A midi et quelques minutes, ce samedi, Duaubois débarqua à Paris avec l'idée bien arrêtée d'accomplir une action d'éclat. Pour qu'il eût l'air d'un authentique poilu, il ne lui manquait, à la vérité, que la bourguignotte, et comme il le regrettait ! Pour le reste, son uniforme était d'une si haute et si sobre fantaisie qu'à s'y méprendre il imitait la tenue réglementaire quant à la coupe et quant à la teinte. Et c'était à dessein que, depuis trois jours, dans sa boueuse garnison du Centre, Duaubois portait de gros souliers — faits, au surplus, du meilleur cuir — qu'il avait évité de cirer, voire de simplement brosser.

Sorti de la gare, il aspira l'air de Paris comme pour en revivifier ses poumons déshabitués depuis trois semaines. Du quai d'Orsay, il n'aperçut de la grande ville, par ce midi de brouillard hivernal, que la Seine jaunâtre et les toits des Tuileries, d'un bleu douteux. Alors, pour la cent et unième fois, il reprit son soliloque désenchanté d'auxiliaire malmené par la vie.

« Il n'y a plus moyen! Depuis dix-huit mois, je languis, triste et non solitaire, hélas! dans cette ville provinciale et mal pavée, éclaboussé par les camions militaires et bousculé sur les trottoirs par des soldats revenant du front ou sur le point d'y retourner. Ils n'ont point égard au mauvais état de ma santé dûment reconnu et apostillé, quatre fois au moins, par la même commission de réforme. Quant aux camions, peu leur importe la qualité du drap dont est fait mon uniforme de haute et sobre fantaisie : auxiliaire de deuxième classe, ils me constellent d'étoiles de boue. A Paris, je serais chez moi. Les moindres détours des rues me sont familiers, bien qu'innombrables. Mais innombrables n'y sont-ils pas aussi les civils? Et moi, pourquoi de préférence à eux suis-je militaire? Si je me place devant le tribunal de ma propre conscience, j'affirme que je rendrais à mon pays plus de services, mobilisé à Paris, que me morfondant le long des rues de cette vieille ville provinciale. Tous les civils sont des embusqués! Il faut que je le dise, que je le proclame, que je le crie! Même sur la place de la Concorde! L'endroit peut être mal choisi : peu m'importe! »

Et Duaubois obliqua vers sa gauche, la pipe aux dents, en authentique héros à qui il n'en faut plus conter, et la capote déboutonnée, en soldat des tranchées qui n'en est plus à se préoccuper de futiles détails de tenue. Ceux qui, chaque jour, le rencontraient dans les rues de la vieille ville du Centre, rasé de frais, tiré à quatre épingles et la fine cigarette aux lèvres, ne

l'auraient certainement pas reconnu. Là-bas, Duaubois évitait pourtant de se faire remarquer, toujours le premier à céder le trottoir aux groupes de poilus casqués de bourguignottes. Mais, décidément, l'atmosphère de Paris ne faisait qu'aviver ses rancœurs. Là-bas, elles bouillonnaient sourdement ; ici, sans doute était-ce aujourd'hui qu'elles allaient fuser au grand jour.

Il croisa des Parisiennes à hautes bottines et à jupes évasées comme des calices renversés. Deux ou trois d'entre elles, sur la foi de sa pipe et de la boue qui constellait ses chaussures et ses guêtres, l'enveloppèrent d'un regard sympathique. Il n'en fallut pas plus pour que Duaubois se vit officiellement consacré héros.

Et il n'en fallut pas plus, encore, pour que les regards de Duaubois se posassent avec un méprisant dédain sur les civils, de tout âge et de tout rang social, qu'il rencontra sur les quais. Plusieurs d'entre eux tenaient ouvert leur parapluie. Malingres, podagres, rhumatisants qu'un mois de séjour dans les tranchées guérirait à coup sûr de leurs petits bobos ! Et Duaubois affectait d'avancer d'un pas ferme, les mains dans les poches de sa capote et sa pipe — d'ailleurs éteinte — aux dents : fumer la pipe avant le déjeuner de midi le rendait malade. Il affectait aussi de tenir le haut du trottoir ; et il fallait bien que les civils, bon gré, malgré, fissent place nette. Les deux coudes écartés, Duaubois désagrégeait les groupes : il « rentrait dedans » comme

un obus dans un pan de mur. De seconde en seconde, il entrait davantage dans la peau d'un poilu qui, des mois durant, a entendu les balles zézayer à ses oreilles et les obus passer comme de gros oiseaux hébétés qui se demandent, anxieux, où se poser : parfois l'un d'eux coupe l'arbre qui lui tendait toutes ses branches comme autant de perchoirs.

Lorsqu'il fut devenu totalement le héros qu'il aurait pu être, Duaubois ne pensa plus à aucune des complications qui peuvent surgir d'une attaque brusquée. Il ne pensa même point qu'il pouvait — pour employer une expression vulgaire, encore qu'usitée — « tomber sur le manche ». Il fallait, aujourd'hui, qu'il fît un exemple et qu'à tous les civils, dans la personne de l'un d'entre eux, il dît leur fait. Comme il arrivait sur la place de la Concorde, il se trouva, à quelques pas de distance, face à face avec le sujet rêvé, d'une authentique jeunesse de mobilisable et qui avait, lui, les deux mains dans les poches d'un pardessus d'excellente coupe. Ce civil, Duaubois le reconnut en son for intérieur avec impartialité, n'avait point de parapluie; ce n'était donc pas un douillet. Mais son teint fleuri, sa haute stature et ses larges épaules le désignaient nettement pour les tranchées. De son côté, le civil dévisageait Duaubois : le devina-t-il? Toujours est-il qu'il ne lui céda pas un pouce de terrain ni du trottoir assez large pourtant pour qu'ils pussent l'un et l'autre passer sans même se frôler. Le choc était inévitable : il se produisit. Du bras droit, Duaubois heurta

violemment le côté gauche du civil. Le dialogue fut bref.

— Espèce de malappris ! dit le civil.

— Espèce d'embusqué ! clama Duaubois.

— Embusqué, moi !

Et, d'un seul coup de son bras droit artificiel agrémenté d'une solide main de bois, le civil, réformé pour blessures de guerre, endommagea la mâchoire de Duaubois qui en resta — c'est bien le cas de le dire, — bouche bée. Duaubois était tombé sur le manche !

Déjà compromise, sa santé n'a fait depuis que s'altérer encore. Il vient d'être réformé n° 2. Il vit maintenant à Paris où il regarde avec indifférence, parfois avec dédain, les soldats qu'il rencontre la capote déboutonnée, de la boue sur les souliers et la pipe aux dents. Et la bourguignotte même ne le convainc qu'à demi.

LA CAVE

Lorsque la guerre fut terminée et la paix conclue, Marcheloir profita d'un joli matin de printemps pour boucler son sac. A la vérité, ce n'était pas celui qui, des mois durant, lui avait servi d'armoire, de garde-manger, d'oreiller et, le reste du temps, de protection contre les éclats d'obus. Ce n'était qu'un sac de touriste, et Marcheloir le trouvait léger à ses épaules. Il tâta la poche de son veston pour y constater la présence du portefeuille, prit son bâton ferré et donna double tour de clef à la porte de son appartement de garçon. A cet instant, il eut de nouveau l'illusion de partir pour la guerre. Seulement, il ne se préoccupa ni de son livret ni de son fascicule de mobilisation. Il irait aujourd'hui où bon lui semblait, devant lui, au hasard.

Au hasard? Non pas. La gare de l'Est l'attirait comme un aimant. Il y prit un billet pour Commercy Il lui tardait de revoir cette portion du territoire qu'i. avait défendue au péril de sa vie. Quand il pénétral

dans l'ancienne zone des armées, il fut émerveillé par le fourmillement d'hommes — il en restait encore ! — qui travaillaient à démolir et à combler les œuvres de la récente guerre : baraquements et tranchées. Il descendit à Commercy, n'ayant oublié ni un repas pris à la hâte dans une auberge de fortune, ni les fréquents séjours qu'il y avait faits au gré des repos réglementaires, entre deux longues stations dans les tranchées. A une heure un peu tardive de l'après-midi, il s'y offrit un déjeuner au meilleur hôtel, puis il voulut refaire à pied la route que tant de fois il avait suivie sac au dos et l'arme à la bretelle. La vie reprenait partout. Les trous creusés par les obus étaient comblés. La moisson prochaine verdissait au sein des sillons.

Vers six heures du soir, il arriva dans une petite commune éparpillée au fond d'une vallée, parmi des bois, et qui naguère jouxtait les tranchées de seconde ligne. Il en retrouva à peu près toutes les maisons restaurées. Et il avançait comme dans un rêve. Il lui semblait prodigieux de n'y plus marcher tantôt plié en deux comme un vieillard, tantôt le long de cette route qu'il pouvait suivre sans se demander si, la seconde d'après, il ne serait point réduit à néant par l'éclatement d'un 210 ou rayé de la liste des vivants par ce trait horizontal que trace une balle échappée du canon d'un fusil. Il n'eut pas de peine à reconnaître l'auberge dans la cave de laquelle il avait longtemps vécu. Devant sa façade restaurée et agrémentée d'une branche de genévrier, des tables en bois blanc étaient

installées pour le repas des touristes que pouvaient tenter les émotions rétrospectives de la grande lutte terminée. Marcheloir pouvait figurer un de ces touristes amateurs, encore qu'il eût pris part à la guerre de tout autre façon.

Il entra comme chez lui. Des yeux il chercha instinctivement, au fond et à droite, le haut de l'escalier qui descendait à la cave. Celle-ci — d'ailleurs vide — n'avait été pour lui, durant de longs jours, que la raison d'être de l'auberge : on y était à l'abri, sinon des violents bombardements, du moins des balles. Et il demeurait étonné aujourd'hui de voir qu'il y eût, au rez-de-chaussée, une salle où dîner en toute sécurité.

L'aubergiste et lui s'ignoraient, la commune ayant dû être évacuée dès le deuxième mois de la guerre.

— Je voudrais dîner et coucher ici, dit Marcheloir. Mais je voudrais (excusez-moi) coucher dans votre cave.

L'aubergiste, un homme d'à peu près cinquante-cinq ans, ouvrit de grands yeux, à son tour étonné.

— C'est que, continua Marcheloir, je vais vous dire...

Et d'expliquer qu'il s'agissait pour lui, non pas d'une fantaisie, mais d'un besoin subit et d'un violent désir qui venaient de le prendre de dormir en paix là même où tant de fois durant la guerre il s'était couché. Qu'on lui installât un lit sommaire : il paierait tout ce que lui demandait l'aubergiste. Celui-ci finit par acquiescer, bien qu'il trouvât le cas bizarre. Il constata pourtant, au cours du dîner où il le servit, que Marcheloir n'avait aucunement le cerveau dérangé. Ils parlèrent des assauts qu'avait subis la région et que

lui, l'aubergiste, avait suivis du fond du département du Centre où il s'était réfugié.

— C'est un peu à vous, dit-il à Marcheloir, que je dois d'avoir retrouvé mon auberge. Pas intacte ! Mais l'essentiel y était encore.

Évidemment ! L'essentiel — pour lui comme pour Marcheloir — c'était la cave où l'aubergiste s'en fut chercher deux bonnes bouteilles.

A son tour, Marcheloir y descendit vers minuit. Il s'étendit, tout habillé, sur le lit de fortune, en trouvant qu'il faisait diablement frais, voire humide. Il cherchait à se rappeler, à revivre certaines sensations de naguère, quand les obus miaulaient sur les toits comme des chats pris de folie. Il s'efforçait de frissonner de bien-être quand, sa bougie soufflée, des bruits étranges le firent frissonner de crainte. Les tonneaux craquaient. Suintant de la voûte, des gouttes d'eau s'écrasaient sur des bouteilles couchées. Des bêtes rampaient et couraient qu'il devinait : crapauds, souris et rats. D'une seconde à l'autre, il s'attendait à sentir sur son visage quelque araignée velue. Et lui qui n'avait pas eu peur, dans cette cave, des obus, il y eut peur de quantité de dangers imaginaires. Tremblant, il ralluma sa bougie, regrimpa l'escalier, s'en fut réveiller l'aubergiste et lui dit :

— Je ne sais pas ce que j'ai : je ne peux pas fermer l'œil... Vous avez bien une chambre ?... Ça doit être cette bouteille de bon vin... Mais je crois que dans un vrai lit je dormirai mieux.

UN BON REPAS

Dès le premier matin je le remarquai pour la façon qu'il avait de s'asseoir au pied de son lit, les jambes un peu écartées et pendantes, le couteau ouvert et reposant, la pointe en l'air, sur sa cuisse droite. En attendant la soupe que les infirmiers distribuaient dans chaque salle, il avait coupé son pain en petits morceaux carrés et prenait un léger acompte. Une heure après, nous avions lié connaissance. Nous étions de la même province et du même régiment. Évacués ensemble pour blessures, le hasard nous avait réunis dans le même hôpital et dans la même salle. Il s'appelait Sainjoire. Cultivateur, il avait un appétit magnifique, et déplorait de ne pouvoir s'offrir quelques suppléments à la ration que lui allouait l'État.

— C'est bien la peine, répétait-il avec amertume, d'être à Lyon !

De nos fenêtres, qui donnaient sur l'avenue de Saxe, nous devinions la ville, plutôt que nous ne la voyions. Mais les tramways qui passaient là emportaient, à dé-

faut de nous-mêmes, nos rêves jusque vers des quartiers que nous nous imaginions très éloignés, le long de rues que mes désirs voulaient splendides et que Sainjoire devinait bordées de restaurants, ou peut-être simplement d'auberges, où il pourrait se payer un de ces repas dont un séjour dans les tranchées et la claustration à l'hôpital ne faisaient qu'exciter en lui le besoin maladif.

— Vieux, me disait-il, quand ça sera qu'on pourra sortir, on ira, hein?

J'avoue que cette perspective ne me déplaisait pas. Et Sainjoire, qui chez lui se contentait souvent de soupe et de légumes, rêvait de menus pantagruéliques. Il avouait posséder une dizaine de francs. J'avais l'intention de lui offrir ce repas, mais voulais lui en laisser la surprise. Et puis, je n'avais pas été sans remarquer qu'il eût sa dignité. Elle consistait à ne rien demander aux uns ni aux autres et à n'accepter d'eux quoi que ce soit. Sainjoire tenait à vivre exclusivement sur son propre fonds. Mais, par exemple, il n'aurait pas fallu que quelqu'un s'avisât de vouloir lui « emprunter » une cigarette! Et même il était visiblement gêné quand on s'asseyait sur son lit qu'il considérait comme son bien. Sainjoire avait un sentiment profond de la propriété. Chacun pour soi, chacun chez soi.

Dix jours après notre arrivée, nous eûmes l'autorisation de sortir de midi à quatre heures. Je m'attendais à ce que, dès que nous serions dehors, Sainjoire, exultant, se précipitât dans le premier restaurant que nous

découvririons. Il devint, au contraire, subitement réservé et mélancolique. Était-ce cette atmosphère de Lyon-des-Brumes, un jour de décembre dont le brouillard vous pénètre jusqu'à l'âme? Toujours est-il que nous marchâmes assez longtemps sans qu'il se décidât. A la fin, entre Rhône et Saône, ce fut moi qui dis :

— Entrons-nous là?

— Ma foi, répondit-il sur un ton indifférent, là ou ailleurs !...

Je me mis à rire sous cape. Sainjoire, de toute évidence, tenait à ce que je me rendisse bien compte que, si nous allions déjeuner ensemble, ce serait chacun à nos frais. Jusqu'à cet instant, il avait attendu ou que je propose cet arrangement ou que je l'invite. Une fausse honte l'empêchait de me dire avec netteté : « C'est bien entendu : chacun paiera son écot? » et, en même temps, j'avais la certitude qu'il regrettait d'avoir trop parlé devant moi, les jours précédents, et qu'il se disait, songeant à moi : « C'est qu'il est bien capable de croire que je vais casquer pour deux ! » Pour un autre motif, maintenant, que de simple délicatesse, pour voir ce qui allait se passer, je tenais à ne lui point dire : « Tu sais que tu es mon invité? » Seul il eût été infiniment plus à son aise. Je le gênais. Mais, n'ayant l'habitude ni des grandes villes ni des restaurants, sortant pour la première fois, il avait craint de se perdre et n'était pas fâché, malgré tout, de s'asseoir en face de quelqu'un d'averti.

J'accrochai mon képi. Il garda le sien. C'était un

restaurant de troisième ordre; mais il y faisait chaud, et les nourritures y devaient être aussi abondantes et solides que dans les établissements fréquentés, à Paris, par les cochers. L'unique garçon vint à nous. Parce que je demandai du vin blanc, Sainjoire réclama du rouge. Du coin de l'œil, il regardait la carte qui traînait. Je la pris.

— Qu'est-ce que tu choisis? lui dis-je. Potage? Hors-d'œuvre? Poisson?

— Je ne sais pas. Je verrai. Après toi, me répondit-il un peu brutalement. C'était me dire : « Arrange-toi tout seul comme tu voudras, et laisse-moi faire comme je voudrai. » Je pris des hors-d'œuvre, lui un potage. Tout le long du repas, ce fut ainsi, sauf pour le mouton aux haricots qu'il choisit le premier; n'ayant pas les mêmes raisons que lui, j'en demandai moi-même. Il fronça les sourcils et, de nouveau, je ris sous cape. Certes, j'avais tort de lui gâter sa joie; mais je m'en consolais un peu en le voyant nettoyer merveilleusement ses assiettes avec d'énormes bouchées de pain qu'il ne songeait guère à couper en petits morceaux carrés. Allons! il en aurait tout de même pour... mon argent.

Quand ce fut terminé, il commanda, le premier, un café.

— Deux! dis-je. « Ah ça! dut-il penser, est-ce que ça va continuer longtemps? » Il bourra sa pipe avec son tabac, moi la mienne avec le mien. Alors, je le laissai venir. Une demi-heure passa. Sainjoire, je le

voyais, après s'être ennuyé, commençait à s'inquiéter. « Si je sors le premier mon porte-monnaie, songeait-il, il va croire que je veux payer pour nous deux, et me laissera faire. Au lieu que, s'il se décidait, je sortirais le mien en même temps que lui le sien. » Petits calculs, sans doute, mais si naturels de la part de quelqu'un pour qui la vie fut et reste dure ! Et, comme sans le faire exprès, il avait mis la main dans la poche de son pantalon, prêt à faire le même geste que moi aussitôt que je l'esquisserais. Quand j'eus estimé que la situation s'était assez prolongée, j'appelai le garçon.

— La note pour nous deux, dis-je.

— Moi, dit Sainjoire hargneux, qui ne comprenait pas, je paie à part. Je paie pour moi.

Le naturel, à la fin des fins, avait pris le dessus, et cette fois, pour de bon, Sainjoire mettait les points sur les I... et les pieds dans le plat.

— Mais non, lui répondis-je. C'est moi qui vais régler. Saisis-tu?

Alors, il eut ce cri du cœur et de l'estomac :

— Fallait me le dire, avant, au moins ! J'aurais encore mangé bien davantage !

Et il me regardait avec des yeux hostiles, comme si, par ma faute, il eût en partie raté un bon repas.

———

UN BILEUX

I

L'ODYSSÉE

En temps ordinaire, les rues auraient été arrosées. Des pavés serait montée cette fraîcheur qu'il faut saisir comme une occasion qui, de la journée, ne se présentera plus. Mais c'était le matin du 13 août 1914, et Paris n'avait pas fait sa toilette. Toute la poussière de la veille poudrait à gris ses boulevards et ses rues. Et cela suffisait à constituer comme une lourde atmosphère de guerre, à deux cent cinquante kilomètres du front mouvant. Paris se réveillait comme un soldat qui a passé la nuit couché sur quelque route poudreuse. En gare de Bercy, l'impression s'en accentuait. Pour y entrer, il fallait montrer patte blanche, c'est-à-dire le rouge fascicule de mobilisation. Sur les quais, sous les hangars, entre les wagons de marchandises,

parmi les caisses et les ballots empilés, des groupes s'étaient formés au hasard des rencontres ou selon les sympathies d'anciens camarades de régiment qui jamais n'auraient pensé se retrouver là. Ils étaient venus dans toutes les tenues, parce qu'appartenant à toutes catégories sociales. A dater de ce jour, la guerre nous nivelait. Quand le train eut été formé, on nous fit monter trente-deux dans chaque wagon.

Je me trouvai assis à côté de lui. Tout en faisant les cent pas, je l'avais déjà remarqué avec sa valise en carton dont le fermoir depuis longtemps avait disparu : seule une grosse ficelle maintenait en contact les deux compartiments. Vêtu d'un complet qui n'était plus dans la fleur de sa nouveauté, il portait une chemise sans col et, en guise de cravate, une cordelette à pompons rouges. De courte taille, il marchait sur la pointe des pieds, le corps penché en avant. Laissant l'impression d'un sanglier qui fonce, il en avait, quoique rasé, le poil dur, témoin cette moustache dont il ronge ce qui en dépasse. Ses dents, qui ne se touchaient pas, étaient noires. Il sentait la poix.

Le train s'ébranlait à peine qu'il avait déjà ouvert, ou plutôt déficelé, sa valise. Il y prit de la charcuterie, un litre de vin blanc, et un pain de deux livres. Il y prit aussi un quart bosselé et irrémédiablement culotté : quelles boissons diverses avaient pu l'encrasser à ce point? Il n'était pas

fier. Je m'en aperçus bien lorsque dans son quart, après avoir bu lui-même, il m'offrit de son vin. Je ne refusai pas. Moi non plus je n'étais pas fier.

Je ne fus, d'ailleurs, pas seul à profiter de la tournée. Tous ceux du banc, et ceux d'en face, en eurent leur part. Et ce fut pour nous tous qu'il fit sa déclaration de principes, du moins pour ses plus proches voisins, car le bruit du train couvrait sa voix.

— Moi, tu sais (il affectait de prononcer : t'sais, à la parisienne), je ne suis pas un bileux. Ah ! Pour ça, non ! On est de Charonne, ou on n'en est pas. (De toute évidence, il n'en était pas ; on s'en apercevait à l'accent de son pays d'origine qui subsistait sous le vernis superficiel de l'accent de Paris qu'il se flattait d'avoir attrapé). Du moment que faut marcher, n'est-ce pas? on y va. Les Pruscos (on ne disait pas encore : les boches) viennent renifler ce qui bout dans nos marmites : on va prendre les couvercles pour leur cogner sur le crâne. Mais, par exemple, ce qui me dégoûte, c'est d'aller dans la cambrousse, chez les croquants. Vois-tu ça d'ici, toi? Un trou de huit mille habitants, trente fois moins peut-être que rien qu'à Charonne ! Où c'est-il qu'on pourra prendre la bleue là-dedans? Ça va me changer mes heures. A Charonne, j'étais mon maître. Si par hasard un client rouspétait parce que ses ribouis n'étaient pas prêts, fallait voir comme je l'envoyais bourlinguer ! Non, mais

des fois !... Depuis quand c'est-il que l'ouvrier serait l'esclave? Aussi vrai que je m'appelle Vernais...

Et il continua de nous dévider l'écheveau de ses souvenirs et de ses espoirs. Il avait la langue bien pendue. Il s'humectait fréquemment le gosier. Ainsi appris-je qu'il ne fallait pas que «la patronne» lui fît une observation quand il rentrait tard, Pourtant, ils allaient ensemble, les dimanches d'été, manger sur l'herbe au bois de Vincennes. Je sus aussi qu'il était né sur les bords de la Loire, à La Charité.

— Ça ne vaut pas Charonne, tu sais. Mais les gars de La Charité, faut pas essayer non plus de leur monter le job !

Charitois de naissance, et d'adoption Parisien de Charonne, Vernais ne pouvait qu'être terrible !

Plus la journée s'avançait, et plus il devenait loquace. De temps en temps il se levait, montait sur le banc et mettait la tête à l'ouverture rectangulaire qui aux chevaux sert de fenêtre. En agitant sa casquette il interpellait gardes-barrières et gardes-voies et poussait des cris de « Vive la France » ! A Montargis il descendit pour renouveler au buffet de la gare ses provisions épuisées. Il me sembla qu'il ne marchait plus d'aplomb, mais le moyen de conserver son équilibre en traversant les voies sur des rails ! Nous croisâmes

ensuite plusieurs trains de tirailleurs algériens. Vernais ne manqua point de les acclamer.

— Hé ! Les Bicots ! Tâchez de leur rentrer dans le bide, et proprement, hein !

Ils riaient en montrant leurs dents blanches. Plusieurs étaient dépoitraillés à cause de la chaleur. D'autres étaient assis, jambes pendantes, à la porte des wagons. Et les gares, petites et grandes, se succédaient. Et Vernais ne s'interrompait de crier que pour boire, et de boire que pour nous tenir au courant de ses idées successives, et de parler que pour boire.

A quatre heures de l'après-midi, nous arrivâmes. Il y avait foule dans la rue du Quatorze-Juillet qui est ici l'avenue de la Gare. Le bataillon de dépôt de notre régiment territorial était cantonné en ville. A cinquante mètres de la gare le bureau de notre compagnie, celle de Vernais et la mienne, était installé dans une école.

— Penses-tu, dit-il, que je vais rentrer tout de suite ! Faut pas me prendre pour un bileux, moi ! La foire n'est pas sur le pont. On est de Charonne ou on n'en est pas. Non, mais regarde-moi ces bicoques ! Tu parles d'une cambrouse !... Depuis près de vingt ans que je n'avais pas vu ça !

Et il s'en fut, très fier d'arriver de Paris, un bout de cigarette éteinte collée à la lèvre inférieure, se dandinant avec sa valise reficelée et interpellant tous ceux qu'il rencontrait.

— On arrive de Pantruche vieux ! Dis donc, tu t'amuses là-dedans, toi? Vivement la classe ou la guerre ! Je paie la bleue.

Les uns se retournaient pour le suivre d'un regard admiratif, saluant en lui le type du « bileux » qu'ils avaient perdu de vue depuis leur service actif. Les autres le laissaient dire. Et il passait, la blague et son bout de cigarette aux lèvres. Mais il était aussi de La Charité, et il se retrouvait, ici, presque dans son pays d'origine. Il poussa des reconnaissances un peu dans toutes les directions, cherchant des figures sur lesquelles il pût mettre un nom : il n'en découvrit pas. En revanche, il but, un peu dans toutes les auberges, une certaine quantité de demi-setiers de blanc : il faisait chaud. Puis il jugea qu'il devait être l'heure de la bleue. Il s'en fut s'installer dans une auberge sur les bords de la Loire. Le spectacle de l'eau, des hauts peupliers, des saules échevelés et des îles ne le rendit point rêveur.

— C'est rien moche, ici ! dit-il à l'aubergiste qui le servait. Ça ne vaut pas Charonne ni le bois de Vincennes.

L'homme ne répondant rien, il se mit en devoir de rouler une cigarette, mais il lui en coûtait de garder le silence.

— C'est pas tout ça, dit-il. J'aurais comme une envie de me taper la tête, ce soir. Passez-moi voir le menu, que je choisisse.

Il n'y avait pas de carte. Mais il aurait à sa disposition de la friture, du gigot froid, de la salade, du fromage... La friture le ravit.

A neuf heures du soir il était encore là, fumant sa pipe devant un petit verre de cognac. De tous les clients qui s'étaient succédé là, aucun n'était parti sans savoir qu'il venait de débarquer, arrivant de Pantruche : à preuve sa valise et son accent. Mais ce fut justement à cette heure-là que les choses se gâtèrent. Trois gars entrèrent, trois ouvriers des forges d'environ dix-huit ans. Ils étaient à peine assis que déjà Vernais leur demandait :

— Dites donc, vous vous amusez, vous, dans ce trou-là ? Moi, j'arrive de Pantruche ! On est de Charonne.

Une fois lancé il ne s'arrêta point. L'un d'eux lui dit :

— Ta gueule ! On sait ce que c'est.

Vernais se redressa, outragé dans sa dignité de citoyen de la capitale.

— Non, mais des fois !... dit-il. Faudrait voir à être poli !

L'autre riposta :

— Mouche ton nez ! Il est sale. Est-ce qu'on te demande l'heure qu'il est ?

— Pas de disputes ici, hein ? intervint l'aubergiste. Il y a de la place dehors. Voilà trois heures que vous nous rasez.

Que dut-il se passer ensuite? Toujours est-il que le lendemain matin Vernais arriva avec un œil au beurre noir, et sans sa valise. Ce furent et sa première blessure, et les premiers dommages qu'il subit du fait de la guerre. Mais il était fier de son œil poché : les gars de Charonne n'ont peur de rien ni de personne. Quant à sa valise, elle ne valait pas la corde pour l'attacher.

II

L'INTERMEZZO

Les premiers jours, on ne le vit pas à l'exercice. Il arguait de la nécessité où il se trouvait de soigner son œil. Et il se promenait en effet avec un pansement maintenu par un bandeau. Mais il y voyait encore assez clair pour avoir reconnu, dès son arrivée dans la cour de l'école, deux de ses anciens camarades d'enfance qui n'avaient pas, eux, abandonné leur pays d'origine : Babiot et Moulinneuf. Eux non plus n'avaient pas eu de peine à le reconnaître : c'était comme si la voix du sang eût parlé.

Tout de suite, ils constituèrent le plus réjouissant trio qu'il fût possible dimaginer. Certes, Vernais seul avait été promu par sa destinée à l'éminente dignité de « Pantruchard », mais il me l'avait dit lui-même :

— Les gars de La Charité, faut pas essayer de leur monter le job.

De leur métier, Babiot et Moulinneuf... n'en avaient aucun. C'est une spécialité comme une autre, mais plus rare qu'on ne croit généralement. Ils vivaient d'expédients et de ruses, braconnant sur terre et dans l'eau, habiles à prendre à la main les poissons dans les trous où ils se réfugient entre les racines des saules. La mobilisation venait de les arracher à ces captivants loisirs qui n'avaient pas dû les enrichir beaucoup, si j'en jugeais par leur tenue de civils, le matin de ce vendredi 14 août, avant que l'uniforme eût fait de chacun de nous un soldat de deuxième classe, sans plus. A partir de ce moment, Vernais, Babiot et Moulinneuf furent, comme nous tous, des soldats. Mais ils gardaient, eux, quelque chose de leurs origines et de leur profession. Le képi ne les décoiffa point de leur auréole. On avait pour eux de la considération, voire un certain respect. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir le talent du braconnage, d'ailleurs inoffensif. Et, parmi nous, Vernais restait le premier, et le seul, qui eût été blessé. Cela lui valut d'être, de droit, le chef du joyeux et pittoresque trio. Ses deux subordonnés ne lui contestaient point, d'autre part, la supériorité qu'il pouvait avoir sur eux de l'expérience de la vie, puisqu'il venait de Charonne; il en résulta entre eux un touchant accord basé sur le senti-

ment de la valeur du chef et de la bonne volonté des camarades inférieurs.

On les rencontrait rasant les murs, marchant à pas feutrés, comme guettant toujours une proie tantôt attendue, tantôt inespérée. Même lorsqu'ils étaient inactifs, ils avaient l'air de prêter l'oreille et d'ouvrir l'œil. Vernais, bientôt, put ouvrir les deux yeux. Son pansement disparut. Mais on ne le vit pas davantage à l'exercice, pas plus d'ailleurs que ses deux complices : ils se proposaient toujours pour les corvées d'ordinaire ou autres, dont ils s'acquittaient d'ailleurs à la satisfaction générale

Le reste du temps ils étaient à l'affût — à défaut de gibier — d'un verre ou d'une cigarette, Vernais aussi bien que ses deux inférieurs. Il était évident que son métier de cordonnier à Charonne n'avait pas dû l'enrichir beaucoup plus que le braconnage n'avait fait de Babiot et de Moulinneuf. Ce devait être la faute des clients qui venaient trop tôt réclamer leurs ribouis. Et puis n'oublions pas le jour de l'arrivée où, des deux façons, il s'était « tapé la tête ». En tout cas ils avaient une telle manière de vous demander :

— Est-ce que tu n'aurais pas une feuille de papier à cigarettes? qu'on ne pouvait s'empêcher de leur faire en même temps cadeau de l'accessoire qu'était pour eux le tabac.

Il faut dire aussi qu'ils s'étaient créé des rela-

tions parmi « l'élément civil ». Sans doute ce n'était pas avec de hauts fonctionnaires en redingote qu'on les rencontrait, mais plutôt avec des galopins ou des hommes de leur âge chaussés d'espadrilles et dont le costume était réduit à sa plus simple expression Mais enfin ils sortaient « avec des civils » (avantage que nous n'avions pas tous), qui savaient, en temps opportun et si leurs fonds le permettaient, leur offrir un litre... et du papier à cigarettes. Dans ces occasions, jamais Vernais n'oubliait de rappeler et de spécifier qu'il arrivait de Pantruche, en s'efforçant d'attraper le plus pur accent de Charonne.

Et ce fut bien autre chose le dimanche où, avant l'heure du réveil, ils partirent tous les trois pour La Charité. Vingt-huit kilomètres à l'aller et autant au retour n'étaient pas pour les effrayer. Ils avaient en poche quelque argent, car ils savaient de temps en temps tirer parti de leurs loisirs : toutes les auberges qui se trouvèrent sur leur chemin furent les bienvenues. Jamais moins que ce jour-là Vernais n'eut l'accent de son pays natal : il était aujourd'hui de Charonne, et non d'ailleurs. Il fallait que l'on s'en aperçût. Ce fut une belle journée où ils furent fêtés, non point par la haute société de la ville, mais par leurs pairs. Et il serait peut-être exagéré de dire qu'au retour ils ne firent que vingt-huit kilomètres. Mais enfin ils échouèrent à bon port, sur la paille du canton-

nement. Ce fut tout juste s'ils nous réveillèrent, étant eux-mêmes aux trois quarts endormis. Seul Vernais murmurait des phrases confuses :

— Le jour de gloire est arrivé... On est de Charonne... Pas me prendre pour un bileux... Se taper la tête...

Le lendemain matin, ils burent beaucoup d'eau.

Et la vie reprit son cours. Vernais s'intéressait aux opérations militaires du front. A Pantruche il avait pris l'habitude de lire un journal par jour. Et il avait, sur ses deux camarades, pour ne parler que de ceux-ci, cette autre supériorité de connaître l'emplacement des hôtels de la plupart de nos grands quotidiens. Il en parlait avec une telle assurance que parfois je me demandais si je les connaissais aussi bien que lui. Car nous tenions parfois des conciliabules aux heures chaudes de l'après-midi, avant l'exercice. Assis dans la poussière sur les trottoirs étroits à l'ombre des petits arbres, ou sur l'herbe du jardin qui faisait partie de notre cantonnement, de quoi aurions-nous parlé, sinon de la guerre? Babiot et Moulinneuf écoutaient en clignant des yeux. Vernais n'écoutait pas : il parlait d'abondance. Souvent l'un de nous lui disait, histoire de l'interrompre :

— Tout ça ne t'empêche pas d'avoir eu l'œil poché.

Il répondait :

— Cause toujours : tu m'intéresses.

Et il reprenait la suite de son discours. Sur tous les points son siège depuis longtemps était fait. Par exemple, il disait :

— Les boches (on commençait à employer ce qualificatif), c'est canaille, choucroute et compagnie. Mais laisse-les seulement arriver sous Pantruche (nous n'en étions pas encore à la victoire de la Marne), et tu verras la torchée qu'ils vont recevoir.

Or, ce qui l'exaspérait le plus, c'était qu'on lui objectât :

— Tu parles de Paris comme si tu en étais : tu n'es jamais que de La Charité.

Alors il faisait nettement figure de sanglier qui fonce. Mais il se contentait de secouer les épaules en grognant. Ses deux acolytes l'observaient, prêts à le défendre.

Mais les plus belles choses ont le pire destin. Et il ne fallut pas plus d'une journée pour que le trio fût désorganisé. Babiot partit comme volontaire. Il avait trente-neuf ans : on lui en eût donné soixante-dix, tant ses cheveux étaient naturellement blancs. Aucun lien de famille ne le retenait, de près ni de loin, à son pays, sauf, je crois, un ou deux enfants mais qui avaient été à bonne école pour vite apprendre à se passer de lui. La guerre l'attirait, avec ses hasards, ses ruses et ses embuscades. Il n'y aurait peut-être pas de poisson à prendre à la main, mais il y aurait du gibier à tirer.

Quant à Vernais, depuis plusieurs semaines les doigts lui démangeaient de ne plus manier l'alène ni le tranchet. L'atelier régimentaire demandant des cordonniers, il offrit ses services qui furent acceptés. Il quitta le cantonnement sans tambour ni trompette, mais non sans nous avoir fait sa déclaration :

— A présent, je vais travailler de mon métier, au moins ! Ça sera toujours plus intéressant que d'aller faire le jacques comme vous autres, des à droite et des à gauche par quatre et du maniement d'armes. Après ça, s'il faut y aller pour le coup de fourchette, on ira tout comme les copains.

Il s'installa à la caserne, et on le vit de moins en moins en ville. Sans doute s'était-il créé d'autres relations. Du trio de naguère, Moulinneuf restait seul avec nous. Quand on lui demandait :

— Eh bien, l'œil au beurre noir, qu'est-ce qu'il devient donc ?

Moulinneuf répondait sèchement :

— Je n'en sais rien. Qu'il fasse donc ce qu'il voudra.

Une fois il se laissa aller à dire :

— Tu sais : des copains comme ça !

Il semblait qu'il eût perdu tout ressort. Il restait des heures de suite étendu sur la paille, sans doute remâchant des souvenirs. Il lui arrivait même de mâcher des brins de paille.

III

L'ILIADE

Je me retrouvai assis, non plus à côté, mais en face de Vernais, peut-être dans le wagon même où nous étions montés en gare de Bercy.

— Si tu avais pris son matricule, dit-il, on saurait à quoi s'en tenir.

Si ce n'était pas le même, il lui ressemblait comme un frère en matière de confortable : bancs « rembourrés en bois », comme disait encore Vernais, et plancher ajouré tout exprès pour que les coquilles d'œufs durs, et les épluchures de pommes, et les miettes de pain pussent tomber directement sur les cailloux de la voie. Nous aurions pu nous croire rajeunis de deux mois si nos sacs et nos fusils entassés dans les coins, si nos équipements accrochés au plafond et qui se balançaient au gré de la marche du train, ne nous eussent rappelé par leur présence que « nous y allions pour le coup de fourchette ».

Vernais ne s'embarquait pas « sans biscuit ». Outre les six réglementaires dont l'avait gratifié la prévoyante Intendance, il avait d'autres provisions dans ses deux musettes et dans son sac : conserves, jambon, saucisson, sardines, chocolat, que sais-je encore? Dès qu'il s'était su désigné, il avait envoyé un mot à « la patronne » qui, par

retour du courrier, lui avait fait tenir un mandat de cinquante francs. Et il emportait aussi « du blanc » en quantité suffisante pour pouvoir atteindre, sans trop souffrir de là pépie, la prochaine gare où il lui serait loisible de se ravitailler à nouveau.

Le temps de traverser, par des voies indirectes, quatre ou cinq départements, de passer deux nuits sur nos bancs rembourrés en bois et une troisième sur de la paille et du foin dans un immense hangar à fourrage, de nous reposer une après-midi dans un bois d'où nous entendions très distinctement le canon et voyions évoluer des aéros qui lançaient de blanches fusées de repère, d'en partir au crépuscule et de marcher jusqu'à onze heures du soir : et nous arrivions aux tranchées.

Vernais, on le pense bien, ne s'était pas tu tout ce temps-là. On n'avait même à peu près entendu que lui. Il prétendait que ce n'était pas le sac qui pesait le plus, mais les deux courroies qui s'obstinaient à le lui maintenir sur les épaules.

Déjà il avait retrouvé l'allure du pousse-cailloux qui, lors d'inoffensives grandes manœuvres, avale les lieues mètre par mètre, dos voûté et bras ballants, le fusil une fois pour toutes retenu par la patte d'épaule.

— Ça me rappelle, disait-il, les manœuvres de l'Est en 98, mais en mieux.

Il interpellait les quelques paysans qui, debout sur leurs seuils, nous regardaient défiler, et les soldats du train qui, assis dans leurs voitures, nous dépassaient sans trop de peine. A ceux-ci il proposait d'échanger son sac contre leur « carriole »; il invitait ceux-là à prendre place à côté de lui pour la prochaine représentation. Sans doute il y avait quelques kilomètres à faire avant d'arriver au poulailler, mais la pièce valait le dérangement.

Dans ses plus beaux moments d'enthousiasme il allait jusqu'à parler de « rempiler pour cinq ».

En attendant d'apposer sa signature au bas de l'acte, il avançait de l'allure que je lui connaissais : sur la pointe des pieds et penché en avant.

Au régiment que l'on nous envoyait renforcer, nous fûmes affectés à la même escouade, mais les trois premiers jours je fus, par les circonstances. séparé de lui. Je le revis dans les tranchées de première ligne.

Il les trouvait trop confortablement aménagées. On pouvait s'y asseoir, et même s'y coucher. On y pouvait manger, boire, fumer, et même rédiger sa correspondance. Tous les agréments réunis au même endroit, sans que l'on eût besoin de se déranger.

— Tu comprends ça, toi? disait-il. Tu admets ça? Pour moi, d'après ce que je m'imaginais, une tranchée c'était fait pour tirer des coups de fusil.

On l'écoutait sans déplaisir. Presque tous riaient

de son bagout. Et toujours son refrain qui revenait à intervalles déterminés :

— On est de Charonne ou on n'en est pas.

Parfois, l'homme du métier montrait le bout de l'oreille. Il déplorait que nous restions immobiles.

— Ce n'est pas ça, disait-il, qui fera gagner de l'argent aux bouifs.

Il en tenait, lui, pour la marche en avant, surtout pour les marches, quelles qu'elles fussent.

Quand un taube évoluait au-dessus de nos lignes :

— Ah ! le sale oiseau ! s'écriait-il. Passe-moi mon fusil que je lui mette du plomb dans l'aile et que je le descende. Non. J'aime mieux que tu me retiennes : je ferais un malheur.

Quelque abondantes qu'elles fussent, ses provisions avaient été vite épuisées. Il était de toute urgence qu'il fût en bons termes avec le cuisinier de l'escouade qui jouait le rôle très important d'unique intermédiaire, par l'entremise toutefois du train des équipages, entre l'armée et l'élément civil représenté par les commerçants de la sous-préfecture voisine. Il lui fit donc savoir, une bonne fois, qu'il était de Charonne. Il n'ajouta point qu'il fût né à La Charité, et que les gens de cette petite ville ne se laissaient pas monter le job. Mais, de cette spécialité, il sut habilement faire bénéficier « les gars de Charonne ».

— Et Charonne, tu sais, ce n'est pas ailleurs qu'à Pantruche.

A dater de cette minute, non seulement il obtint tout ce qu'il voulait pour lui-même, mais il devint l'intermédiaire entre le redoutable personnage qu'était le cuisinier et nous autres, qui n'avions point l'avantage d'être des gars de Charonne, ni même de La Charité. C'eût été à croire que, chaque jour, Vernais mangeât cinq boîtes de sardines, suçât deux livres de chocolat et fumât trois ou quatre paquets de cinquante. Le cuisinier ne protestait pas : il devait avoir vaguement entendu parler, naguère, des gars de Charonne.

Vernais ne se gênait pas pour regarder pardessus le parapet de la tranchée. Les balles sifflaient autour de lui. Il affectait d'annoncer les résultats comme au champ de tir. Mais, en ce qui concernait sa qualité de cible, ce ne fut jamais « une balle, deux points ». Il disait :

— Ils ne me le mettront jamais dans le mille.

Quand un obus éclatait à quelque distance ou tout près de nous :

— Tu ne trouves pas que ça sent la poudre? disait-il. On en prend plus avec son nez qu'avec une pelle.

Ce ne fut pas, en effet, dans le mille qu' « ils » le lui mirent. Ce ne fut même pas une balle, mais un petit éclat d'obus qu'il reçut un matin où nous nous garions dans une nouvelle tranchée en demi-lune. Il reçut cela au talon. Sa chaussure en souffrit, et un peu aussi son pied, il faut bien le dire.

Il ne poussa point de cris. Il ne sourcilla même pas.

— Un talon à remettre à mon soulier, dit-il. Justement il en avait besoin. Ça sera vite fait.

Et il partit pour le poste de secours, en marchant plus que jamais sur la pointe des pieds.

LA PIPE

— Je crois que nous serons tranquilles encore cette nuit, dis-je à Février.

Il ne me répondit pas. J'étais habitué à ce que, paysan calme et grave, il gardât le silence des heures durant. Pour moi, il me suffisait de contempler le ciel pur d'un soir d'octobre, la forêt qui perdait ses dernières feuilles, et de n'entendre siffler que des balles égarées : à cinquante mètres de nous les Bavarois, dans leurs tranchées, se préparaient sans doute à passer une bonne nuit. De rares oiseaux pépiaient sur les branches; les autres avaient été chassés, peut-être même tués par la fusillade.

Nous venions de manger la soupe. J'allumai ma pipe. Février prit la sienne. Elle était neuve. Il l'avait trouvée le matin même dans un colis que sa femme s'était ingéniée à garnir de linge et de denrées alimentaires les plus diverses. C'était une pipe en racine de bruyère, longue, avec un petit

bout de tuyau d'ambre. Il en tira les premières bouffées. De notre tranchée montèrent, pour se dissiper aussitôt, de légers flocons de fumée gris-bleu. Puis à cinq heures, bouclant nos sacs, nous allâmes relever la sentinelle double placée à vingt mètres en avant de nos lignes, au pied d'un gros hêtre.

— J'aurais pourtant bien voulu finir ma pipe ! grommela Février.

Il la secoua pour en faire tomber la cendre chaude et la remit dans la poche de sa capote. Nos cartouchières, jadis habituel refuge de notre matériel de fumeurs, étaient occupées aujourd'hui par des balles dont luisaient les culots jaunes.

En rampant, nous franchîmes l'espace qui nous séparait de notre poste d'observation ; puis, restant couchés et nous abritant derrière nos sacs, nous nous installâmes dans l'attente d'événements qui, sans doute, ne se produiraient pas : car c'était toujours la même paix mélancolique d'un soir d'automne. Seulement, à mesure que se taisaient les oiseaux, les balles sifflaient de plus en plus nombreuses avec des « zzz » de plus en plus irritants, et d'autres s'enfonçaient dans les troncs des arbres avec des « flac » secs. De nouveau, Février sortit de son mutisme.

— Je crois, dit-il, que ça pourrait bien chauffer, cette nuit.

Ce fut à mon tour de ne lui point répondre.

Cependant il reprenait sa pipe. Certes, il ne songeait pas à fumer, mais je devinai qu'il voulait la regarder. En effet, il la déposa devant lui, sur l'herbe. Elle lui rappelait et sa femme, et le lointain village qui, à cette même heure, dans nos pays du centre, s'endormait à l'écart des bruits de la guerre.

Les minutes s'écoulaient. Soudain, je tressaillis. Un grondement sourd que je connaissais bien venait de frapper mes oreilles. Quelques secondes après un obus tombait assez près de nous pour que je fusse abasourdi par son éclatement. A vingt mètres en avant un arbre avait été coupé en deux. La brisure n'était pas aussi nette que si elle eût été le fait d'une scie : du fût resté debout montaient comme des échardes aiguës et d'inégale longueur. De la terre et des cailloux furent projetés en tous sens. En même temps la fusillade partit des tranchées bavaroises. Les nôtres ripostèrent, et deux minutes après notre 75 donnait de la voix, grondant comme un lion irrité. Nous étions en plein dans la bataille. Février avait deviné juste.

De tout son long couché, les épaules rentrées, il regardait sa pipe. On n'en apercevait plus, dans la nuit tombante, que le petit tuyau d'ambre qui brillait d'un faible éclat. De temps à autre nous levions la tête, risquant un regard du côté de l'ennemi : il restait terré, tirant au jugé sur les nôtres. Ses coups de feu éclataient secs et clairs

comme des arguments que l'on croit sans réplique; mais nos lebels étaient ardents à la riposte, et, venant de devant et de derrière nous, les projectiles se croisaient au-dessus de nous deux qui ne tremblions pas, insoucieux du péril, d'une blessure et peut-être de la mort. Un deuxième, puis un troisième obus éclatèrent, l'un un peu plus près, l'autre un peu plus loin de nous. D'autres tombèrent ailleurs. Nous les entendions tous. Nous entendions aussi notre artillerie.

La nuit était tout à fait venue. On ne voyait plus rien que la masse sombre de la forêt éclairée par les brèves lueurs qui jaillissaient des fusils. Nous entendîmes remuer derrière nous : c'était l'heure de la relève.

Nous nous apprêtions à céder notre place et Février étendait le bras pour ramasser sa pipe, quand nous fûmes pris dans un brusque remous de vent, de terre, de branches brisées et de pierres : un obus venait de tomber si près de nous que ce fut miracle que nous n'ayons pas été à l'instant même rayés de la liste des vivants. Mi-asphyxiés par la poudre, roulant et culbutant presque sur nous-mêmes, nous ébrouant comme au sortir d'un bain forcé, nous nous retrouvâmes, sans trop savoir comment nous y étions arrivés, à l'abri dans notre tranchée. Nous nous en tirions avec quelques égratignures de ronces au visage et aux mains. Quand je dis : nous, j'exagère. Février

était d'exécrable humeur : dans la bagarre il avait perdu sa pipe! Était-elle enfouie, intacte, à deux mètres de profondeur, ou réduite en miettes? Il semblait qu'en ce moment il eût fait bon marché de sa vie pour revoir sa pipe.

Et l'intensité de la lutte ne diminuait pas : bien au contraire! Tous ceux de notre section étaient chacun à leur poste, les fusils glissés dans les créneaux, les cartouches piquées par la pointe dans la terre molle, à la portée de la main droite, tantôt tirant isolément, tantôt exécutant des feux de salve. C'était, de part et d'autre, un crépitement ininterrompu qu'à chaque instant les canons couvraient de leurs grosses voix. Décidément, « ça chauffait »; et Février, le placide Février, trépignait à mes côtés d'impatience et de colère, ne cessant de regarder vers le hêtre et ne cessant pas davantage de tirer, comme s'il eût voulu venger la mort d'une personne chère.

Et puis, comment cela se produisit-il? Je ne le remarquai pas sur le moment. Quelqu'un cria-t-il que les bavarois se préparaient à sortir pour une attaque? Un ordre fut-il donné de charger à la baïonnette? J'ai plutôt lieu de croire, aujourd'hui, que ce fut Février qui bondit spontanément et dont l'exemple nous entraîna tous; toujours est-il qu'une minute vint où nous nous précipitâmes baïonnette au canon, devancés par Février qui s'arrêta un instant au pied du hêtre, où il eut un

bref colloque avec une des sentinelles, mais il nous eut vite rattrapés pour nous devancer encore. Il y eut une lutte d'un quart d'heure. L'avantage finalement nous resta. Et, vers huit heures du soir, nous pûmes commencer de nous reposer un peu sur nos lauriers.

Quant à Février, dans la bousculade et dans l'ardeur de la lutte je l'avais perdu de vue. Qu'était-il devenu? Blessé, tué peut-être? Ou bien avait-il retrouvé sa pipe? Tout à coup, dans l'ombre, à peu de distance, je reconnus sa voix assourdie. Il disait :

— Imagine-toi, mon vieux, qu'ils m'ont cassé ma pipe en deux, les chameaux! Une pipe toute neuve, que j'avais reçue ce matin! Mais je n'en ai pas raté un seul de ceux qui se sont trouvés devant moi.

La ligne avait payé pour l'artillerie.

Il ajouta, avec un bon rire que je devinai, le rire de ceux qui, n'ayant pas l'habitude de plaisanter, sont fiers de trouver par hasard un « à peu près » :

— Et il y en a plus d'un, mon vieux, à qui j'ai fait casser sa pipe!

Le brave Février! Ceci le consolait de cela.

Et ce fut ainsi que, contre la perte d'une pipe, il y eut gain d'une tranchée.

LA FEMME DU CAPITAINE

A présent, gros malin, que ça fait trois fois que j'ai traversé Paris de la gare du Nord à la gare d'Orléans, faut pas essayer de m'en remontrer : Paris, je peux dire que je le connais comme si j'en étais natif. Ainsi, pour aller d'une gare à l'autre, t'as que l'embarras du choix : des métros, des tramways, ou tes jambes. C'est ce que j'ai fait voilà quatre jours en rentrant, ma permission finie : j'ai arrivé à Austerlitz sur les sept heures du soir, et mon train ne partait de la gare du Nord qu'à huit heures, le lendemain matin. J'avais mes deux musettes pleines. J'aurais pu entrer dans un bistrot demander un litre et manger de mes provisions. J'ai préféré les garder pour quand c'était que je vous aurais retrouvés, et t'as pas craché dessus, gros malin ! J'avais donc comme des idées de me taper la tête dans un vrai restaurant. Comme ça n'était guère éclairé, j'ai demandé mon chemin quelques fois, une fois ou deux, pas plus.

Je te dis qu'à présent je connais Paris. Comme j'arrivais sur une grande place ronde, que je ne me rappelle plus son nom, avec une espèce de colonne dans le milieu, et que je regardais de tous les côtés voir s'il n'y avait pas un restaurant où que je puisse entrer sans faire trop de frais, voilà-t-il pas qu'une dame, et une vraie, et une jolie, tu m'entends, gros malin ! une Parisienne, quoi; voilà-t-il pas qu'elle m'arrête et qu'elle m'appelle « Monsieur » !

— Monsieur, qu'elle me dit comme ça, je vois que vous êtes du 295e.

Moi, un peu ébarluté :

— Parfaitement, madame ! que je lui réponds. A votre service.

Hein ! gros malin, on sait encore causer avec les gens de la haute, quand on veut.

— Peut-être connaissez-vous mon mari, qu'elle me dit, et pourriez-vous me donner de ses nouvelles. (Dame, elle sait tourner les phrases, celle-là !) Il est capitaine dans votre régiment, à la 20e compagnie.

A la 20e ! Tu penses ! Je lui dis tout de suite :

— La 20e ! Mais j'en suis ! C'est le capitaine Vassel.

— C'est bien cela, qu'elle me dit. Y a-t-il longtemps que vous l'avez quitté ?

— Y a neuf jours, madame. Et je prends le train demain matin pour rejoindre...

— Eh bien ! monsieur, qu'elle me dit comme ça, voulez-vous me faire le plaisir de dîner à la maison? J'habite tout près d'ici. Nous parlerons de lui et de la vie que vous menez dans les tranchées.

Tu penses bien que je me le suis pas fait dire deux fois. Alors, elle m'a mené dans une rue, que je ne me rappelle plus le nom. Tu parles si j'étais fier de marcher à côté d'elle, et si elle sentait bon ! Puis elle a entré dans sa maison. Puis on a monté jusqu'au troisième : un escalier avec des tapis, je ne te dis que ça ! La bonne est venue ouvrir tout de suite.

— Marie, qu'elle lui a dit comme ça, vous mettrez un couvert de plus, pour monsieur qui est du même régiment que mon mari.

Après, elle m'a fait voir ses enfants, monsieur Paul, qu'elle disait, un gamin de douze ans, et une jolie demoiselle de dix-huit, qu'elle appelait Marguerite. Je leur ai serré la main en disant : « Enchanté. » C'est pas parce que je suis Berrichon qu'il faut me prendre pour un ahuri de Charost. On sait se tenir.

Pour un repas, je peux dire que ça a été un repas, et que je me suis tapé la tête à l'œil. J'ai bu une bouteille de vin à moi tout seul. J'ai mangé trois pleines assiettées de soupe, et j'ai tapé dans tous les plats qui défilaient, que c'en était une bénédiction. Et tu parles d'une bonne qui nous servait ! Une qui n'avait pas froid aux yeux et qui riait tout

le temps quand elle me mettait les plats sous le nez. Et ce que j'ai causé ! Tu penses bien, quand la dame me demandait si l'on n'était pas malheureux dans les tranchées, que je ne lui ai pas dit la vérité. Les femmes, ça se frappe trop facilement. Et puis, à quoi ça servirait de tout leur raconter? Les nôtres, passe encore : elles sont habituées à la misère. Quand je lui ai dit que le capitaine était un brave type, elle s'est mise à rire comme la bonne : j'ai bien vu qu'elle était contente. Elle m'a dit aussi comme ça :

— Dès que vous serez rentré, il faudra demander à lui parler pour lui dire que vous nous avez tous vus en bonne santé.

— Je n'y manquerai pas, que je lui ai répondu.

Plus ça avançait, plus elle riait. J'étais assis à côté d'elle et je pensais : « Eh bien ! le capitaine ne doit pas s'embêter avec une petite femme pareille. » Mais, le plus beau de l'affaire, ça a été quand elle m'a dit :

— A propos, où allez-vous coucher?

Mon sang n'a fait qu'un tour.

— Ma foi, madame, que je lui ai répondu, je n'en sais rien.

— Eh bien ! Marie va vous préparer une chambre.

Alors, quoi? Qu'est-ce que t'aurais fait à ma place? T'aurais accepté, gros malin !

Elle m'a dit au revoir parce qu'elle ne serait pas

levée à l'heure que je partirais. Et elle m'a bien recommandé d'aller voir le capitaine.

Tu parles d'une chambre, et d'un lit qui sentait bon, avec des draps fins ! J'ai mal dormi. J'étais trop bien. Et puis j'entendais remuer dans les chambres à côté de la mienne.

Et tu penses peut-être que je suis allé voir le capitaine? C'était midi sonné, gros malin ! Est-ce que j'allais m'amuser à lui dire que j'avais rencontré sa femme, qu'elle m'avait emmené manger la soupe et coucher chez elle? Pas si bête ! Ça aurait pu me coûter cher. Des fois que le capitaine se soit imaginé des choses...

LA PERMUTANTE

Tantôt il rêvait qu'il dormait dans un vrai lit, tantôt qu'il était étendu sur la paille de sa cabane faite de poutres, de planches et de sacs de terre. Si, dans un demi-sommeil où persistait la fièvre, il entr'ouvrait les yeux une seconde, il lui semblait apercevoir tantôt le plafond gris, infiniment reculé, d'une chambre, tantôt, infiniment rapproché par les nuages, le ciel gris des nuits d'hiver. S'il s'imaginait être dans un lit, il rejetait drap et couvertures sous lesquels il étouffait, pour les ramener aussitôt qu'il était persuadé, dormant en plein air, de sentir le froid.

Il ne commença à reprendre conscience nette de la vie qu'au moment où le jour vint coller contre les vitres son visage pâle. Une cloche tinta, trois par trois, les neuf coups de l'Angelus du matin. Malvières se souvint alors d'être descendu, la veille, à onze heures du soir, d'un train d'évacuation. Il neigeait à plein ciel. Sous-lieutenant d'in-

fanterie, un auto l'avait emmené à bonne allure jusqu'à cet hôpital auxiliaire. Tout de suite, ayant été pansé au poste de secours, puis à la gare de triage, il s'était fait conduire dans sa chambre et s'était endormi.

D'un mouvement brusque, il se mit sur son séant : mais une douleur subite lui rappela qu'un éclat d'obus l'avait blessé à la hanche. Il manœuvra avec plus de précautions pour se lever, passa son pantalon et tira le rideau de la fenêtre. Il lui tardait de revoir en face de lui des maisons intactes. La rue était ouatée de neige. Il eut un frisson et se recoucha. Des minutes passèrent. Il allait se rendormir quand il entendit s'animer l'intérieur de cet hôpital qu'il ne connaissait pas. Des portes s'ouvrirent. On marchait dans le couloir avec des sandales de cuir. Un quart d'heure après, quelqu'un frappa. Il cria : « Ouvrez ! » en se retournant pour voir qui entrait. D'abord, il n'en put croire ses yeux. Pourtant il ne rêvait pas : c'était Mme Vandeuil ! Elle aussi dut croire à quelque ressemblance extraordinaire, car elle resta immobile sur le seuil, tentée de joindre les mains si elle n'avait eu en horreur les vains gestes de théâtre. Elle ne se précipita point ensuite vers Malvières. Elle dit seulement :

— Vous ici, René !

Et Malvières, pâlissant soudain :

— Vous ici, Juliette !

Elle portait le costume d'infirmière de la Croix-Rouge.

— Vous êtes blessé ? demanda-t-elle. Grièvement ?

— Un éclat d'obus à la hanche, répondit-il. Il n'y est pas resté. Une blessure de tout repos, d'un repos dont j'avais d'ailleurs grand besoin, depuis quinze mois de guerre. Avant peu, je pourrai reprendre ma place au front.

— Et Gaston ? dit-elle anxieuse.

Elle parlait de son mari. Malvières et lui étaient deux amis d'enfance. Parisiens, après avoir fait leurs études au même lycée et leur service au même régiment, la guerre les avait envoyés dans la même formation de réserve. A vingt-cinq ans, Vandeuil, qui avait succédé à son père, banquier, s'était marié, tandis que Malvières, auteur dramatique et, par surcroît, romancier, restait garçon. Tout le long de leur adolescence, Juliette avait été leur amie commune. Longtemps, Malvières avait rêvé d'elle sans le lui dire, non sans qu'elle le devinât. Puis elle avait épousé Vandeuil, sans doute, pensait alors Malvières, parce que sa situation est plus assurée que la mienne. Ce mariage n'avait nullement modifié leurs habitudes. Et, dans cette chambre d'hôpital à peine éclairée par un matin d'hiver, il revivait toutes les randonnées qu'ils avaient faites ensemble, l'été, dans tous les coins de la France, Vandeuil au volant de son auto, Juliette taciturne et lui silencieux. Lui aussi, bien

qu'homme de théâtre, détestait gestes et déclarations à effet.

— Gaston? répondit-il. Eh bien! il est toujours là-bas, en bonne santé, du moins, je le suppose. Car je ne le voyais pas tous les jours.

Elle parut respirer plus à son aise.

— La dernière lettre que j'aie reçue de lui, dit-elle, est datée de dimanche. C'est aujourd'hui samedi.

— Mais comment se fait-il, dit Malvières, que vous soyez ici? Je vous croyais à Dijon.

— Gaston ne vous a donc pas informé? J'ai permuté récemment, dit-elle, avec un imperceptible sourire ironique, avec une jeune femme qui, pour raisons personnelles, préférait Dijon à Autun.

— Non seulement, dit Malvières, je ne voyais pas Gaston tous les jours, mais même pas toutes les semaines. Son bataillon relevait le mien, et *vice versa*. Pour nous retrouver, il fallait que nous fussions dans une période de calme absolu, ce qui est beaucoup plus rare qu'on ne croit, dans les tranchées de première et de deuxième lignes.

Elle était entrée dans la chambre sans en tirer la porte. Non qu'elle redoutât que Malvières se jetât à ses genoux : elle avait su apprécier sa discrétion. Aujourd'hui encore, il se contentait de la regarder. Tout à l'heure, elle avait eu quelque inquiétude. Maintenant, elle était rassurée : il était resté le même.

— Ainsi, dit-elle, vous êtes dans mon service. Nous vous soignerons de notre mieux, René. Ma permutante — je ne vous l'ai pas dit d'abord — devant rentrer après-demain, son mari, originaire de Dijon, y étant venu pour une convalescence d'un mois qui prend fin aujourd'hui. On ne manque pas, à Dijon, d'infirmières de bonne volonté. Mon absence ne s'y fera pas sentir. Je vais, de ce pas, lui écrire de prendre quelque repos.

— Pourquoi? fit Malvières.

— Comment! dit-elle, étonnée. Ne restons-nous pas « vieux camarades » comme par le passé?

— Non! répondit-il. Juliette! Si vous saviez!...

Elle le crut sur le point de faire une déclaration d'amour. S'était-elle donc trompée, elle, et lui, avait-il changé à ce point? Elle partit le lendemain. Mais Malvières aimait mieux qu'elle le crût devenu soudain indélicat que de se trouver, bientôt, dans l'obligation de lui dire qu'au poste de secours où il s'était fait panser, il avait assisté à l'agonie de Vandeuil, mortellement blessé par une balle perdue.

LA DÉBUTANTE

A moins qu'il n'eût même pas remarqué sa présence, le contrôleur eut une bien mauvaise inspiration en ne l'avertissant pas qu'il était temps qu'elle descendît. Le rapide s'ébranla, quittant la gare des Aubrais, alors qu'elle n'avait encore visité qu'à peine le premier compartiment. En vérité, c'était un beau début pour la jolie Mme de Lestang, que son blanc costume de dame de la Croix-Rouge faisait paraître plus brune encore !

Elle poussa un cri. Un monsieur, d'un certain âge, et décoré, se leva, s'offrant à tirer le signal d'alarme. Mais, prenant brusquement son parti de l'aventure, elle le remercia. Elle irait jusqu'à Paris et reviendrait par le premier train, à moins que, ajouta-t-elle en souriant, un agent de la Sûreté, prévenu par dépêche, ne la cueillît à la descente du train pour être partie du poste de secours de la gare avec « la caisse ». Et elle agitait la boîte ronde en fer-blanc, au

fond de laquelle s'entre-choquaient quelques gros sous.

— Oh ! madame ! protesta le monsieur d'un certain âge.

Alors, puisqu'elle disposait d'une heure et demie, elle recommença sa quête, avec l'idée bien arrêtée de recueillir une fortune. Elle répéta : « Pour nos blessés. » Ce fut le monsieur d'un certain âge qui — si l'on peut ainsi parler — ouvrit le feu en extrayant de son portefeuille un billet de cinquante francs qu'il glissa — toujours avec délicatesse — dans l'ouverture de la boîte ronde.

Tous les occupants du premier compartiment furent d'une générosité sinon égale, du moins équivalente. Des pièces de deux francs tombèrent sur un petit matelas de billets de cinq francs; et, tout au fond, la monnaie de billon ne signalait plus sa présence lorsque la quêteuse agitait sa boîte ronde que par le murmure étouffé du parent pauvre.

Le rapide, cependant, se ruait au travers de la Beauce. Le plancher du wagon tremblait. Quand on doublait des aiguillages il fallait que Mme de Lestang se retînt, d'une main, soit à l'armature du filet à bagages, soit à quelque cloison. De bouche en bouche, par l'intermédiaire de ceux qui stationnaient dans le couloir, les coudes appuyés sur la barre de cuivre, la nouvelle de son aventure s'était répandue : il n'en était pas besoin, au sur-

plus, pour que la quêteuse fût à tous sympathique.

Et la collecte s'annonçait vraiment et continuait merveilleuse. Qu'avaient donc aujourd'hui les voyageurs? Cette claire matinée d'un jour de mai influait-elle à ce point sur eux? Étaient-ce le visage et la distinction de celle qui les sollicitait en répétant comme un refrain : « Pour nos blessés »? Était-ce parce qu'ils pensaient, ce jour-là, plus particulièrement à tous ceux qui, en cet instant même, se battaient devant Verdun et devant toutes ces villes du front qui protégeaient elles-mêmes leurs sœurs de l'arrière et ces belles campagnes dont la verdure resterait inviolée? Toujours est-il qu'ils se montraient d'une générosité non pas inattendue, mais extraordinaire. Et Mme de Lestang voyait déjà, grâce à cette recette, le poste de secours des Aubrais transformé et ravitaillant mieux que nul autre blessés et permissionnaires du front qu'y amènerait hasard ou nécessité.

Les wagons de deuxième et de première classes étaient reliés par un étroit couloir à plancher de fer et à parois de cuir dont les plis formaient accordéon. Quand elle en eut « fait » un, elle passa dans le second, où l'on fut étonné, en même temps que charmé, de la voir. Avec une exquise bonne grâce elle conta son aventure. Pour la première fois elle quêtait dans un train. Par inexpérience elle n'était pas descendue à temps. Et voilà! D'ailleurs elle ne le regrettait plus. Et ce fut alors

comme tout à l'heure. Par bonheur, et par hasard, elle s'était munie de la boîte ronde de la plus grande taille qu'elle eût pu trouver.

Le rapide brûla la gare d'Étampes, narguant la vieille tour Guinette et un train sanitaire, peut-être aussi vieux, mélancoliquement inutilisé sur une voie de garage. Plus on approchait de Paris et plus stations et maisons se multipliaient. Ce fut dans le wagon-restaurant qu'elle obtint son meilleur et son plus franc succès. Un capitaine d'au moins vingt-cinq ans et décoré, comme le monsieur d'un certain âge, mais de la croix de guerre, insista galamment et avec tact pour qu'elle bût d'une coupe de champagne.

— C'est pour nos blessés ! dit-elle comme pour s'excuser, tout en rougissant.

— Je l'ai moi-même été, répondit-il. Mais voici pour « vos » blessés, madame !

Et, comme le monsieur d'un certain âge, il donna cinquante francs. Lorsqu'elle choqua sa coupe contre celle du capitaine, tous les dîneurs se levèrent et lui firent une ovation. Des cris partirent de : « Vive la Croix-Rouge ! » Puis, de nouveau, pièces et billets s'engouffrèrent dans la boîte ronde qui devenait lourde. Mme de Lestang se sentait un peu étourdie et de plus en plus fatiguée. Il lui tardait d'arriver à Paris pour se reposer : était-ce curieux ce besoin qu'elle éprouvait, comme parfois dans certains rêves, de dormir ! Elle se retourna :

quelqu'un lui frappait doucement sur l'épaule. En même temps elle entendait gronder le rapide plus furieusement que jamais.

Elle crut se retourner : elle ne fit que sursauter sur la chaise longue où elle s'était étendue et assoupie dans le poste même de la Croix-Rouge des Aubrais. Et c'était l'infirmière de garde qui venait lui dire que le rapide de Bordeaux entrait en gare. Alors Mme de Lestang se leva en soupirant au souvenir de son beau rêve. Elle prit la boîte en fer-blanc qu'on lui présentait. Et elle se dirigea vers le rapide arrêté là pour dix minutes en souhaitant qu'aucun contrôleur ne songeât à l'avertir, tout à l'heure, qu'il serait temps qu'elle descendît.

LE SOURD

Assurément, ce n'était pas pour son plaisir que Lahousse passait la moitié de sa vie dans les trains. Commis voyageur, il s'intitulait lui-même avec un peu plus de pompe « représentant de commerce ». Depuis près de vingt ans qu'il « faisait » particulièrement le Centre, il connaissait une par une les moindres stations des plus petites voies d'intérêt local; quant aux grandes lignes, les visages mêmes de leurs chefs de gares lui étaient devenus familiers. Il ne lui restait plus rien à voir ni à apprendre de nouveau.

Il approchait de la quarantaine. D'apparence robuste, une authentique maladie de cœur l'avait pourtant fait maintenir, par une commission de réforme, dans sa position d'exempté.

Ce samedi-là, il venait de quitter Vierzon pour rentrer à Paris quand, à Lamotte-Beuvron, deux paysannes assez jeunes montèrent dans le compartiment où il était seul. Par esprit d'économie

— les affaires étant de moins en moins des affaires, — Lahousse, depuis plusieurs mois, ne circulait plus qu'en troisième classe. Chacune des deux paysannes déposa son panier sur la banquette comme un enfant qui a payé sa place, arrangea son tablier sur ses genoux, regarda à droite, à gauche, en haut, en bas, et ne découvrit, au cours de ces investigations, que l'inoffensif Lahousse, assis dans le coin opposé et qui, d'un œil indifférent, contemplait les toits de tuiles rouges, déjà mille et une fois vus, de la petite ville.

Quand le train se fut remis en marche, il redéplia son journal; elles renouèrent la conversation interrompue, après avoir poussé quelques soupirs à vous fendre l'âme.

On ne pouvait les classer dans la catégorie des pauvres. Bien que les traits de leurs visages fussent différents, elles se ressemblaient, quant au costume, comme deux sœurs dont tailleur, modiste et bottier — ce n'est que manière de dire — eussent fait deux jumelles : bonnet gris, corsage et sabots à bride étaient de fabrication identique. Et l'on en aurait pu dire autant de leurs yeux.

Bribe par bribe, Lahousse apprit, tout en lisant son journal, qu'elles allaient voir à Orléans leurs maris qu'une commune destinée avait maintenus ensemble depuis le commencement de la guerre. Mobilisés d'abord comme auxiliaires de la classe 1899, ils avaient été récemment déclarés

aptes au service armé. Elles passeraient avec eux la journée de dimanche. Lahousse devina aisément qu'il s'agissait pour elles presque d'une escapade, et qu'il ne leur déplaisait point de quitter les champs pour la ville. Après quoi, elles se mirent à passer, à distance toutefois, la revue de ceux de leur connaissance qui, du moins selon elles, n'avaient pas jusqu'à ce jour contribué directement à la défense nationale. Et ce fut des « ma pauvre madame Chabriais » et des « ma pauvre madame Muzard » qui ponctuèrent toutes les irrégularités qu'elles pensaient devoir se signaler l'une à l'autre dans leurs communes respectives, La Ferté-Beauharnais et Saint-Viatre, dont la plus importante, la dernière, ne compte pas moins de dix-neuf cents habitants. Un chiffre !

Elles étaient loin, les premières minutes de gêne et de silence contraint que l'on observe dans un compartiment déjà occupé ! C'étaient maintenant les deux interlocutrices qui tenaient, à défaut du haut du pavé, le haut des deux banquettes. Lahousse, qui continuait de lire, n'y voyait d'ailleurs nul inconvénient. Mais, où il sentit que les choses pourraient bien se gâter, ce fut quand, passé la gare de Vouzon, elles en arrivèrent à des critiques générales en même temps qu'elles s'enhardissaient — il les voyait du coin de l'œil comme il les écoutait d'une oreille en apparence distraite — à lancer dans sa direction des regards significatifs. Ce fut

cette « pauvre Mme Muzard » qui dit la première :

— Dame, c'est un fait certain qu'on rencontre de tous les côtés des gens bien portants que la guerre n'a pas l'air de gêner beaucoup.

Suivirent quelques variations sur ce thème. Puis cette « pauvre Mme Chabriais » reprit, pour préciser le sens de la première observation :

— Et, de ces gens que vous dites, on en voit qui n'ont pas encore été mobilisés, qui sont en civil. Dame ! C'est certain que tout le monde n'a pas la même santé. Mais enfin...

Et ses regards, cette fois, se fixèrent sur Lahousse, qui paraissait très occupé à plier son journal pour passer à la lecture de la « Dernière heure », rubrique qu'il lisait toujours en dernier lieu. Alors, contrairement à toutes les règles de la politesse mondaine, elle l'interpella :

— Est-ce que vous êtes mobilisé, vous, monsieur?

Lahousse eut une inspiration de génie. Allait-il se mettre à discuter, à exhiber son certificat d'exemption mis à jour? Elles n'en croiraient rien. Ce qu'il fit fut beaucoup plus simple... et plus efficace. Comme par hasard il regarda du côté de Mme Chabriais, sans lui répondre. Elle dut répéter sa question en le regardant toujours bien en face. Et Lahousse tendit l'oreille en en ramassant le pavillon de la main gauche : ainsi donnait-il à comprendre qu'il était sourd, irrémédiablement.

Elles en restèrent bouche bée. Puis, le premier moment de surprise passé, elles qui jusqu'à présent avaient causé à haute voix devant quelqu'un qui devait pouvoir les écouter, elles baissèrent à la fois le pavillon et le ton. Et cette « pauvre Mme Chabriais » murmura d'une voix si étouffée et si convaincue : « Puisque ce monsieur est sourd, bien sûr qu'il ne peut pas partir ! » qu'on aurait juré, au contraire, qu'elle croyait Lahousse capable de l'entendre.

LA RENCONTRE

C'était une bénédiction que d'avoir été amené, par le hasard des trains d'évacuation, jusqu'à l'hospice, transformé en hôpital auxiliaire, de cet humble chef-lieu de canton : un médecin civil, des infirmières qui étaient des dames de la petite ville et, comme chef militaire suprême, le brigadier de gendarmerie ! Malhomme n'en revenait pas, lui qui, deux fois déjà blessé, avait « fait » Lyon, puis Limoges, où l'on était soumis à l'indispensable discipline, aussi bien dans les rues qu'à l'intérieur des salles. Ici, c'était le calme absolu : pas un bruit de tramway, — et pour cause, — ni même de voiture. L'église seule se chargeait de réveiller et de tenir en haleine le pays, avec les angelus sonnés trois fois par jour. Malhomme et ses vingt camarades étaient traités comme ils le méritaient : en hommes qui, pour avoir des milliers de fois regardé la mort en face, ne sont plus des enfants. Dès qu'il put sortir en s'aidant d'une canne, — il avait reçu

une balle dans la cuisse droite, — il n'y manqua point.

Il descendit la grand'rue et, comme il avait besoin d'un couteau, entra dans la première épicerie qu'il aperçut. C'était une petite boutique que sa devanture révélait mal achalandée : sans doute tout y était-il moins cher qu'ailleurs. Il n'y avait personne à l'intérieur. Il était onze heures et demie. Une porte, au fond, s'ouvrit. Malhomme sentit une odeur de cuisine, et pensa tomber à la renverse en reconnaissant sa femme. Elle pâlit et se mit à trembler.

— Si je pensais te rencontrer ici !... dit-il d'une voix blanche.

Elle était incapable d'articuler une syllabe. On entendait des voix d'enfants, que Malhomme reconnut tout de suite : c'étaient ses trois petits. En même temps, il s'étonnait qu'elle ne se précipitât point pour l'embrasser; elle fondit en larmes. Il la regardait. Elle n'avait pas changé : toujours le même teint blanc, que la pâleur de la surprise accentuait encore, et les mêmes cheveux blonds.

— Enfin, qu'est-ce que tu as? dit-il.

— Entre donc, put-elle répondre. Mes petits, ajouta-t-elle, voici votre papa.

Ils ne le reconnaissaient pas. La plus âgée avait six ans et le plus jeune trois. Depuis vingt-six mois que durait la guerre, ils ne l'avaient pas

revu. Vaguement effrayés, ils se serrèrent l'un contre l'autre. Malhomme, stupéfait, s'écria :

— Qu'est-ce qui s'est donc passé? Vas-tu me le dire?

Elle lui conta leurs aventures. Lui parti de Signy l'Abbaye, dans les Ardennes, où ils tenaient un commerce de nouveautés, pour Mézières, où la mobilisation l'appelait au 291e de réserve, elle, avec des compatriotes fuyant devant l'invasion et venant échouer ici, où, pour vivre, elle avait installé tant bien que mal cette petite boutique, n'ayant jamais pensé qu'à lui, se demandant ce qu'il était devenu, se renseignant, ou tâchant de le faire, par tous les moyens possibles, persuadée enfin qu'il était ou prisonnier, ou disparu; elle n'osait pas dire : mort. Mais rien de tout cela n'expliquait son attitude.

— Il y a autre chose que tu me caches, dit-il.

Pour qu'il comprît, elle n'eut qu'à avouer :

— Je suis partie de Signy avec M. Lamorlette. C'est le hasard qui l'a voulu.

Lamorlette! Un vieux garçon, en même temps qu'un vieux richard du pays, qui la courtisait et qu'un beau jour Malhomme avait dû mettre à la porte!

— Et c'est avec son argent que tu as ouvert boutique! s'écria-t-il, méprisant et furieux.

— Oui, dit-elle fermement. Il le fallait bien, pour moi et pour les petits. Je suis partie avec ce

que j'avais sur le dos et l'argent qui restait à la maison, qui a vite été dépensé. Il prend ses repas ici. Il ne va pas tarder à arriver. Mais — et elle parla presque à voix basse — je te jure, sur la tête de nos trois enfants, qu'il n'y a rien eu entre lui et moi. La guerre l'a bien changé. Tu peux me croire.

Elle le regardait avec anxiété, quand M. Lamorlette entra, comme chez lui. Ses cheveux et sa barbe étaient blancs et il n'avait plus son visage hilare de naguère.

— Voici papa Lamorlette ! s'écria l'aînée, avant que sa mère eût le temps d'intervenir.

Les traits de Malhomme se contractèrent. C'était au tour de M. Lamorlette d'être frappé de stupeur; peut-être, malgré tout, n'avait-il pas perdu tout espoir.

— Vous ici? dit-il.

— Eh bien, oui ! répondit Malhomme, agressif. Je ne suis plus chez moi, comme le jour que vous n'avez pas dû oublier.

— Georges ! Georges ! implora sa femme. Quand je te dis...

— Allons ! Allons ! fit M. Lamorlette, calmez-vous ! Si la guerre complique tout, elle doit aussi vous apprendre à passer sur bien des choses. Nous en avons vu, vous surtout, de plus dures. Prenez donc cette chaise, vous avez besoin de vous asseoir. Et mettons-nous à table.

Un quart d'heure après, Malhomme avait retrouvé sa sérénité. Ils parlèrent de l'exode. Il raconta ses campagnes, dit qu'il avait changé trois fois de régiment, qu'il n'avait fait, lui aussi, que s'occuper de retrouver trace de sa famille, s'étant adressé soit à des particuliers, soit à des agences, soit à des comités, et qu'il avait fallu que ce fût le hasard qui se chargeât de remplacer, à lui seul, tous ces moyens d'information. Maintenant, dans son intérieur reconstitué vaille que vaille, il ne se sentait plus de joie d'être assis à côté de sa femme. Les petits venaient de sortir dans le jardin, d'où arrivaient leurs cris : ils jouaient à se poursuivre dans les allées, insoucieux du drame qui, tout à l'heure, aurait pu se dérouler sous leurs yeux.

— Les entends-tu ? lui dit sa femme.

Il se pencha vers elle et, devant M. Lamorlette, l'embrassa.

— Vous savez, dit celui-ci en s'efforçant de rire, ne vous gênez pas.

Et il ajouta, en soupirant :

— Vous êtes ici chez vous. Mais j'espère que, cette fois, vous ne me montrerez pas la porte.

LE FILLEUL

— Oh ! oh ! dit M. Bernard dès qu'il eut décacheté la lettre, regarde un peu, Célestine ! Il écrit comme un vrai notaire, notre filleul.

Célestine prit ses lunettes, examina les caractères et dit :

— C'est bien exact. Tu as raison, Frédéric.

Puis, ne sachant pas lire, elle remit la lettre à son mari, qui la lut lentement.

M. Bernard, qui s'intitulait « négociant en retraite », était un ancien teinturier, un teinturier de cette vieille école qui, au temps de l'enfance, fréquentait peu celle de l'instituteur. Le fort de M. Bernard, c'étaient les calculs de tête et la mémoire des chiffres : le crayon à la main, il était moins sûr de lui. A cinquante-cinq ans, il s'était retiré des affaires après fortune faite. Il vivait en rentier inoccupé et qui n'a point d'enfants. Quand la coutume se fut répandue des parrainages de guerre, il tint à avoir, lui aussi, son filleul. Au

lieu d'écrire, il expédia un colis bourré des mets les plus succulents qu'il put trouver dans la meilleure épicerie de la petite ville, puis attendit l'accusé de réception : ce fut la lettre magnifiquement écrite qu'il venait de recevoir. Huault — ainsi se nommait le filleul — était moins chiche de remerciements que de donner des détails sur lui-même : une brève allusion à sa solitude dans la vie, c'était tout. Au surplus, peu importait aux Bernard : l'essentiel pour eux était qu'il fût satisfait. Mais soudain M. Bernard se gratta l'oreille, signe, chez lui, de préoccupation, voire d'inquiétude.

— Je songe, dit-il, qu'il faudra que nous lui répondions. Qu'en penses-tu, Célestine?

Célestine, qui était toujours de l'avis de son mari, trouva cependant exagéré ce pluriel.

— Que tu lui répondes, oui. C'est bien exact, Frédéric. Moi, tu sais bien...

Elle n'insista pas. De l'encre et du porte-plume, M. Bernard avait une sainte horreur. De sa droite malhabile, tantôt il crevait le papier, tantôt le couvrait de pâtés. Mais quand, des tranchées, Huault leur écrivait avec de l'encre, pouvait-il lui envoyer, de l'intérieur, une lettre au crayon?

— Je vais voir M. Delume, dit-il.

C'était l'instituteur. Il lut la lettre attentivement, dit qu'il n'y avait pas une faute d'orthographe et que le français en était très correct.

— Il y a dans les tranchées, ajouta-t-il, des

jeunes gens instruits qui, avant la guerre, n'avaient déjà plus de famille et que la mobilisation a privés de leur gagne-pain. Votre filleul doit être un de ceux-ci.

M. Delume répondit de sa plus belle main et termina par quelques mots bien sentis sur la nécessité qu'il y avait de défendre la civilisation latine contre les prétentions germaniques. Le filleul verrait qu'un parrain lui était échu qui ne lui était pas inférieur. Puis M. Delume signa : Bernard Frédéric, négociant en retraite.

Il y eut d'autres envois de colis, d'autres échanges de lettres jusqu'au jour où Huault, annonçant que, pour la première fois, il allait bénéficier d'une permission d'une semaine, demandait, avec délicatesse et en s'excusant du dérangement, si son parrain et sa marraine pourraient le recevoir. De nouveau, M. Bernard se gratta l'oreille.

— Diable ! Diable ! fit-il. Ce n'est pas pour le dérangement. Mais un garçon instruit comme lui va trouver notre maison bien ordinaire et notre nourriture bien commune. Allons, Célestine ! Il faudra mettre les petits plats dans les grands et lui préparer une chambre où rien ne manque.

Célestine se mit en campagne, acheta un seau de toilette, une cuvette en porcelaine, un verre de cristal, de l'eau et de la poudre dentifrices, une brosse à dents, que sais-je encore ! Elle frotta le parquet, secoua les rideaux, remonta la pendule.

Il arriva un samedi, à la tombée de la nuit. C'était un petit homme trapu, d'une trentaine d'années, à grosse moustache noire et sourcils épais. Il portait le casque rejeté un peu en arrière. Deux musettes rebondies et une peau de bouc, en guise de bidon, lui protégeaient les flancs. Ses mains pendaient, grosses, lourdes, inertes. Au coup de sonnette, les Bernard accoururent : ils l'attendaient. Ils crurent devoir s'incliner cérémonieusement.

— Salut, M'sieu dame, dit le filleul. C'est moi, Huault.

Certes, ils n'étaient pas accoutumés aux manières du grand monde; mais, d'après ses lettres, ils s'étaient fait de leur filleul une autre idée.

— Enchantés de vous voir ! dit bravement M. Bernard. Vous allez vous débarrasser et vous mettre à l'aise dans votre chambre. Après, nous dînerons. Célestine, donne-moi la lampe.

— Ça ne sera pas de refus, dit Huault. Depuis deux jours que je bourlingue dans les trains...

M. Bernard le laissa seul et redescendit à la cuisine.

— Eh bien, Célestine? dit-il.

— Il a l'air d'un brave garçon, répondit-elle.

— Certainement, fit M. Bernard. Mais, lui qui écrit comme un vrai notaire... Enfin... Nous verrons bien.

D'habitude, ils prenaient leurs repas dans la

cuisine. Ils avaient décidé de mettre les couverts dans la salle à manger aussi longtemps qu'ils auraient leur filleul. Tout d'abord, il ne parla point, occupé qu'il était à goûter d'une excellent potage dont il redemanda. Quand il eut bu d'un trait un verre de vin, il devint communicatif, savourant la douceur de vivre assis à une table bien garnie. Il parla de son séjour dans les tranchées, des copains.

— Y a Martinet, dit-il, qu'est pas un imbécile, vous pouvez me croire. Dans le civil, c'était un instituteur. Il sait tout, ce gars-là ! Ça ne l'empêche pas d'être simple bibi de deuxième, comme moi.

Gravement, M. Bernard opinait du chef. Huault ajouta sans malice et avec le plus parfait naturel :

— C'est lui qui nous fait toutes nos lettres, celles de ceusses qu'ont pas l'habitude d'écrire.

— Ainsi !... dit Célestine, admirative.

— Ici, dit M. Bernard sur un ton détaché, nous en avons un, qui est mon ami, et qui n'est pas le premier venu : il s'appelle M. Delume. Je lui ai parlé de vous. Je vous ferai faire sa connaissance...

LE COURANT D'AIR

Dujon lui-même ne l'aurait pas cru ! Durant les trente-six heures qu'il avait dû passer dans ce train de permissionnaires, il n'avait fait que se répéter à lui-même :

« Vieux (c'était son habitude de s'interpeller ainsi au cours de ses soliloques), aussitôt arrivé chez toi, rue de la Condamine, tu te laveras, casseras la croûte, et te coucheras, quelque heure qu'il soit de la nuit ou du jour. Et, entre deux draps propres et chauds, tu dormiras jusqu'à ce que tu te réveilles de toi-même et sans le secours de qui ni de quoi que ce soit. »

Or, il sonna chez lui à cinq heures et demie du soir. Sa femme vint lui ouvrir. Il l'embrassa, accrocha dans l'antichambre ses deux musettes et son bidon, se nettoya, cassa la croûte... mais ne se coucha point. Il ne pensait plus à dormir. Brusquement il se sentait tout ragaillardi. Sa femme, d'ailleurs, ne le reconnaissait pas.

— C'est étonnant, disait-elle, ce que tu as changé ! Ma parole, je te trouve rajeuni !

N'exagérons en rien. Ne faisons pas des tranchées de première ligne, ni même de troisième, des séjours délicieux. On y peut tomber malade aussi bien et être tué plus facilement qu'à l'arrière. La vérité, pourtant, était que Dujon y avait subi une transformation. Lui, qui en août 1914, frisant la quarantaine, avait con racté dans sa vie d'employé de banque des manies de prendre un soin exagéré et maladif de sa petite santé, lui qui, à s'intoxiquer d'innombrables médicaments, avait gagné un teint blême, un visage soufflé de mauvaise graisse, un ventre qui tournait à la bedaine, et perdu la plupart de ses cheveux, il apparaissait aujourd'hui rose et gras, sans embonpoint : seuls ses cheveux n'avaient point repoussé, mais cela lui valait un air grave qui ne lui messeyait pas. Et puis, sous le casque, on n'en voyait rien.

Comme il n'avait fait que chipoter dans son assiette pour patienter jusqu'à l'heure du dîner, et qu'il avait devant lui toute une semaine au long de laquelle il aurait le temps de raconter à Mme Dujon, sur sa vie dans les tranchées, tout ce qu'il n'avait pas trouvé le tem s de lui en écrire, il dit :

— Eh bien, ma foi ! je vais aller retrouver les camarades.

— Déjà ! fit-elle. Tu es à peine arrivé.

Mais elle n'insista point, satisfaite, au fond, de

ce qu'il descendît. Elle préférait être seule dans le petit logement aux heures où elle préparait le dîner.

Les camarades, c'étaient Galantin, Risbourg et Salingre; le premier, exempté pour gibbosité apparente, les deux autres, âgés chacun d'une cinquantaine d'années. Habitant le même quartier, employés au même service, dans la même Société de crédit, depuis trois lustres, chaque soir — ou peu s'en faut — que Dieu faisait, ils avaient coutume de remonter ensemble du centre de Paris, pour s'attabler dans un petit café de la rue des Batignolles, où ils jouaient à la manille leurs consommations. La guerre avait désorganisé le quatuor, et Dujon savait, par correspondance, qu'il était à la fois regretté et attendu.

En même temps qu'il poussait la porte, ses regards, instinctivement, se dirigèrent vers le coin réservé où tant de fois ils s'étaient réunis : il y vit Galantin, Risbourg et Salingre, mornes, les coudes sur le marbre. Le premier, Risbourg le reconnut.

— Voici ce vieux Dujon ! s'écria-t-il.

Ils se levèrent pour accourir au-devant de lui, comme si une distance énorme les en avait encore séparés. Effusions, poignées de mains et questions allèrent leur train. Eux aussi le trouvaient rajeuni Galantin même, pour s'en coiffer, lui prit son casque dont le rebord arrière voisina de près avec le sommet de sa bosse. Dujon s'en fut présenter

ses hommages à la patronne, trônant à la caisse et qui contemplait d'un œil humide cette scène touchante. Mais Salingre claironna :

— Un tapis et un piquet !

On allait se mesurer, que diable ! Depuis le temps !...

Dujon les rejoignit comme ils discutaient où s'asseoir. Il dit héroïquement :

— C'est moi qui me mettrai au fond.

Dans leur groupe, cette place avait sa légende. Celui qui l'occupait avait, dans le dos, la porte qui ouvrait sur l'escalier de la cave, à sa gauche, celle d'un long corridor. Même fermées, elles n'empêchaient point de souffler un vent-coulis qu'ils s'accordaient à trouver frais, et que chacun à son tour avait rendu responsable de quantité de rhumes, coryzas et bronchites bénignes.

Que ne s'installaient-ils ailleurs? direz-vous. Certes ! Mais il n'y a rien de plus indéracinable qu'une manie collective. Et puis, entre nous, eussent-ils changé de table qu'ils n'auraient été ni plus ni moins souvent malades. Dujon ajouta :

— Dans les tranchées, j'en ai vu d'autres. Les pieds dans la boue glacée, trempé jusqu'aux os, je n'ai jamais ramassé le commencement d'un rhume de cerveau.

— Il paraît, en effet... dit Galantin.

— Tu nous raconteras ça demain, interrompit

Salingre. Pour l'instant, nous sommes tout à la manille.

Les parties se succédèrent. Dans la chaleur de l'action, Dujon enleva son casque. Ils se séparèrent un peu avant huit heures, prenant rendez-vous pour le lendemain matin : Dujon irait faire un tour à « la boîte ». Pour le soir, inutile d'en parler.

Il dîna de grand appétit et s'endormit vite, étendu de tout son long. Vers deux heures, il fut réveillé par une sensation bizarre, parce qu'elle avait cessé de lui être familière : dans la gorge, il avait, lui semblait-il, un petit cercle lumineux — et surtout brûlant — d'un diamètre bien inférieur à celui d'un rond de serviette. Il se rappela le coin au café et se dit :

— Ça y est ! Je suis pincé ! Et en peu de temps ! Ah ! malheur !

Il eut le courage de ne point réveiller sa femme, et, lui qui s'était promis de dormir à poings fermés, passa le reste de la nuit à avaler avec difficulté sa salive. Aussitôt qu'il fit jour, retrouvant ses fioles avec ses habitudes d'avant la guerre, il commença de se droguer. Mais il fallait que la maladie suivît son cours. Sa femme dut aller, pour lui, faire timbrer sa feuille de route. Et, de toute une semaine, il s'obstina à ne point sortir. Rendons justice à Galantin, à Risbourg et à Salingre : dès le deuxième soir, ils ne furent point chiches de visites, disant chaque fois :

— Demain matin, tu seras guéri.

Et Dujon, vexé, honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, répétait :

— On ne m'ôtera pas de l'idée que j'ai ramassé ça dans le train qui m'a amené : les glaces des portières étaient baissées des deux côtés. Ah ! ces courants d'air !

Et les trois compères, riant sous cape et sachant que Dujon n'en mourrait pas, disaient comme en écho :

— Certainement, mon vieux ! Ces courants d'air !...

LES VACANCES

Deux années de suite, la guerre seule put empêcher M. et Mme Lebouleux d'aller à la campagne. Il était comptable quelque part. Elle s'occupait du ménage. Tous les deux avaient cheveux gris et manies identiques, aimant leur tranquillité et détestant le bruit et la foule. Sans enfants, même à Paris ils vivaient en ermites. Ils ne se connaissaient plus de parents, proches ni lointains, et ne s'étaient jamais connu d'amis.

La guerre n'aurait pas rompu une seule maille du filet de leurs habitudes si, la première année, ils n'avaient dû subir, comme tout le monde, le contre-coup de ce brusque bouleversement. C'était toujours le mois de septembre qu'ils passaient à la campagne. Or, ils avaient été trop surpris pour se décider à partir. L'année suivante, M. Lebouleux fut prié de consentir à ce qu'on lui réduisît de moitié ses vacances, la maison restant privée d'une partie de son personnel. Ils estimèrent, quoi qu'il

leur en coutât, que mieux valait ne se point déranger pour si peu de temps. Puis tout s'arrangea. Le troisième été, M. Lebouleux sut qu'il pourrait s'absenter tout un mois, comme naguère. Une lettre à l'hôtelier des Quatre-Vents, à Mareuil-sur Huisne, qui se hâta de répondre que « la chambre de Monsieur et de Madame était à leur disposition », une malle à faire, un petit sac de voyage à boucler (pas plus à la campagne qu'à Paris Mme Lebouleux ne faisait de frais de toilette), et ils s'embarquèrent à destination de Mareuil-sur-Huisne.

Cela commença dès les abords de la gare. Eux qui ne connaissaient la guerre que par la lecture des communiqués; eux, que leurs cinquante-cinq et cinquante-huit ans reléguaient parmi les vieilles gens paisibles; eux qui, sortant à peine de leur quartier, ne rencontraient rarement que deux blessés silencieux ou un soldat isolé coiffé du casque, voici qu'ils tombaient au milieu d'une animation inaccoutumée, même en cette saison où, avant la guerre, c'étaient d'innombrables départs pour villégiatures à bon marché. Maintenant, la gare appartenait à l'armée, qui le faisait bien voir. L'élément civil y était noyé comme un groupe d'îles minuscules au milieu d'un large fleuve : une crue, et elles allaient être submergées. Ici toutes les tenues, et à peu près toutes les armes, étaient représentées.

— Jamais tu n'arriveras à faire enregistrer la malle ! s'exclama Mme Lebouleux.

Cela se fit pourtant. Mais la gare ne contenait pas tous les soldats : il y en avait encore quelques-uns dans chacun des wagons de troisième classe. En vain, M. Lebouleux se multiplia-t-il pour trouver un compartiment inoccupé. Résignés, ils s'installèrent au hasard et se trouvèrent à côté et en face de quatre hommes qui, venant du front, s'en allaient passer six jours chez eux. Ils mangeaient lentement, mais se dépêchaient de boire avant que le train, se mettant en marche, ne rendît incertain le contact du goulot des bidons avec leurs lèvres. La vitre de chaque portière était baissée; et M. et Mme Lebouleux qui ne craignaient rien tant que les courants d'air ! Ils entraient dans un monde nouveau. Certes, ils avaient entendu parler des « poilus »; ils avaient même versé leur « modeste obole » à différentes œuvres de secours; mais jamais relations ni hasard ne les avaient tant rapprochés des acteurs du grand drame. Et ils se faisaient petits, les deux vieilles gens, et regrettaient, malgré eux, d'autres départs où, sitôt installés sur la banquette, ils pouvaient lier conversation — eux qui, à Paris, vivaient en ours — avec des voyageurs qui, comme eux, s'en allaient passer quelque temps à la campagne. « Heureusement, se disaient-ils *in petto*, il fait chaud aujourd'hui. Peut-être n'attraperons-nous pas de rhume. Nous

n'en avons plus que pour quatre heures. Arrivés à Mareuil-sur-Huisne, nous serons tranquilles. » Bientôt, d'un bout à l'autre du wagon de construction ancienne, des conversations s'engagèrent pardessus les cloisons à hauteur de la poitrine. On n'était ni brutal ni impoli à l'égard des civils : on ne s'occupait pas plus d'eux que s'ils n'eussent pas existé. On croisa des trains chargés de troupes qui s'en allaient au front; et ce n'étaient, d'une voie à l'autre, qu'apostrophes et qu'interpellations, et d'autres trains chargés de matériel et de canons solidement arrimés. Et M. et Mme Lebouleux écarquillaient des yeux qui découvraient quelques-unes des réalités lointaines de la guerre : leur quiétude d'esprit en était troublée.

Ils se crurent sauvés quand ils aperçurent le clocher du bourg. Mais ils furent étonnés de ne point voir l'hôtelier qui, d'habitude, venait au-devant d'eux, avec sa voiture, et emportait leur malle.

— Il n'aura pas eu le temps, dit M. Lebouleux. Il viendra la prendre demain. Tu as l'essentiel dans ton sac ?

Elle fit signe que oui, ennuyée. Ces vacances s'annonçaient mal.

Jadis, ils avaient choisi l'hôtel des Quatrevents sur son apparence d'auberge où l'on ne doit pas payer cher. Situé à mi-chemin entre la gare et le bourg ses derrières — grange, hangars et écuries — don-

naient sur des prés, tandis que sa façade regardait la route. Quand ils entrèrent dans la grande salle du bas, vers cinq heures, ils faillirent tomber à la renverse en y découvrant encore des soldats qui jouaient aux cartes, en buvant chopine. Mayet, l'hôtelier, vint à eux, en s'excusant de ne s'être pas dérangé : la guerre!... plus de domestiques!... obligé de tout faire par moi-même!... Vingt artilleurs, avec leurs chevaux, cantonnés depuis un mois dans les communs!... Et il y en a dans tout le pays!...

— Vingt artilleurs s'exclama ce pauvre M. Lebouleux.

— Je ne vous montre pas le chemin de votre chambre; vous le connaissez! dit avec satisfaction Mayet.

La chambre, bizarrement surajoutée au-dessus d'une portion d'écurie, donnait sur la cour et, par delà, sur les prés. Mais où était la paix de jadis! Dans la cour, les artilleurs allaient et venaient, inoccupés, riant, criant et se bousculant. M. et Mme Lebouleux écoutaient et regardaient en silence, atterrés. Ils dînèrent mal et ne dormirent point. Naguère, l'écurie était occupée par un vieux cheval qui ne pensait qu'à se reposer. Mais cette nuit-là, ce fut à croire que les vingt chevaux se relayaient pour hennir et taper du sabot contre les bat-flancs et sur les pavés. A deux heures du matin, n'y tenant plus, elle dit :

— Écoute-moi, Théodore : partons !

Timide, il n'était pas pour ces solutions précipitées.

— La malle est restée à la gare, continua-t-elle. Il y a un train à 8 heures du matin. Nous sortirons comme pour faire un tour. Rentrés à Paris, nous enverrons à Mayet le prix d'une journée de pension. Mais ne lui disons rien : il insisterait et — je te connais — nous finirions par rester. Mais tout plutôt que de passer un mois ici !

Théodore se laissa convaincre. Ils rentrèrent à Paris, où ils retrouvèrent instantanément le calme qui manquait à la campagne. Ils envoyèrent huit francs à Mayet, qui leur en accusa réception trois jours après, en disant : « *Vou mavié retenu la chembre pour un moi ci jétez un méchan homme je vou la feret payé mais vou ête de vieux clian ça n'ira pas plu loin.* » Il les assurait de son respect et ajoutait en post-scriptum : « *Je doi aussi vou dir que les artilleures son parti le lendemaint de vou un ordre qu'ils on dit qui est arrivé san qu'on si atende.* »

LA VIEILLE DAME

Vers cinq heures de l'après-midi il y eut dans la petite ville une animation inaccoutumée : on entendait à la fois le tambour et les cloches. La vieille dame, qui s'était endormie dans son fauteuil, le chapelet aux doigts, sursauta et agita la sonnette. Mlle Gertrude, la bonne, accourut.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, Gertrude?

— Madame, dit celle-ci toute pâle, il paraît que la guerre va être déclarée. L'ordre de mobilisation vient d'arriver.

— Ah ! mon Dieu ! Et mon fils !... s'écria-t-elle.

Mlle Gertrude, joignant les mains, répéta en écho :

— Ah ! le fils de Madame !...

Puis elle disparut, glissant sur le parquet merveilleusement entretenu. Elle pensait à son neveu, qui, deux années auparavant, s'était engagé dans le régiment où « le fils de Madame » commandait un bataillon, et était devenu son ordonnance. Mais

Mlle Gertrude avait le sentiment des distances sociales. Et puis un neveu n'est pas un fils, encore que, vieille fille de soixante-cinq ans, elle eût reporté sur lui une partie de ses besoins de tendresse humaine.

Dans une maison beaucoup trop grande pour elle, si menue et ratatinée, elle vivait, la vieille dame, de ses souvenirs et de ses rentes, épargnant celles-ci et remâchant ceux-là. Il fallait qu'il fît bien clair et bien chaud pour qu'elle consentît à sortir dix minutes dans son jardin, où il y avait de si beaux arbres qu'on se serait cru dans un parc ; mais les plus grands froids ne pouvaient l'empêcher d'aller entendre, dimanche et jours de semaine, la messe à l'église.

Elle n'en fut que plus assidue, si possible, aux offices. Elle suppliait Dieu de protéger son fils, que Mlle Gertrude n'oubliait pas non plus dans les prières qu'elle faisait pour son neveu. Et ce fut elle qui, aux environs du 15 août, reçut la première lettre. Son neveu disait : « Nous avançons. Mon commandant me prie de t'écrire de dire à Madame qu'il se porte bien, et moi aussi. » Il terminait en disant : « Si tu pouvais m'envoyer un peu d'argent, ça me ferait plaisir. » D'une famille nombreuse de paysans besogneux, Mlle Gertrude, qui l'avait presque adopté, avait toujours été sa providence. Ne sachant ni lire ni écrire, elle avait donné la lettre à Madame, qui lui dit :

— Certainement, Gertrude, il faut lui envoyer de l'argent, à cet enfant !

La vieille dame trempa, d'une main tremblante, sa plume dans l'encre violette et se mit en devoir de répondre à la place de sa bonne, qui, sortie, revint avec trente francs qu'elle s'en fut porter, la lettre terminée, au bureau de poste.

La vieille dame suivait de son mieux les péripéties de la guerre. Ce qui l'ennuyait surtout, c'était de ne point savoir où se trouvait son fils. Depuis longtemps marié, il avait peu à peu perdu l'habitude de lui écrire, sauf deux fois par an : pour lui souhaiter sa fête (elle s'appelait Zoé) et la bonne année. Et elle comprenait que, dans le bouleversement de la guerre, il ne pût trouver le temps d'écrire qu'à sa femme. D'ailleurs il semblait qu'à mesure ses sentiments se fussent ratatinés comme elle. Aimait-elle encore quelqu'un? D'ordinaire taciturne à l'excès, si certains événements paraissaient l'émouvoir, on eût pu croire qu'ils ne la troublaient jamais profondément, et qu'elle priait pour son fils menacé comme pour son mari défunt : simplement par habitude.

La deuxième lettre du neveu arriva plus d'un mois après. Il faisait savoir qu'il avait été blessé en allant au secours de son commandant, tombé à la tête de son bataillon parti pour une charge à la baïonnette. Néanmoins il avait réussi à le rapporter à l'arrière des lignes françaises. Par le

même train ils avaient été évacués sur Lyon, où ils étaient soignés dans le même hôpital. Ils allaient l'un et l'autre aussi bien que possible. Et il terminait en disant : « Si tu pouvais m'envoyer un peu d'argent, ça me ferait plaisir. »

— Ainsi ! dit Mlle Gertrude, toujours joignant les mains, mon neveu a sauvé le fils de Madame !...

— Oui, Gertrude, dit la vieille dame.

Et ce fut la répétition de la même scène, mais la main de la vieille dame tremblait encore un peu plus que la première fois.

Mlle Gertrude avait de la vénération pour sa maîtresse. « Mais tout de même, se dit-elle, elle aurait pu envoyer quelque chose à mon neveu, pour le récompenser. »

Deux mois passèrent pendant lesquels, à deux reprises, le commandant donna lui-même de ses nouvelles à sa mère. « Ma femme, disait-il, est venue me rejoindre à Lyon. » Puis il annonça brusquement que, proposé pour un congé de convalescence qu'il obtiendrait, il viendrait passer chez elle une semaine avec sa femme. Elle annonça la nouvelle à Mlle Gertrude. Le lendemain, lettre du neveu faisant savoir que, proposé pour un congé de convalescence d'un mois, il se faisait une joie de venir embrasser sa tante, s'il pouvait partir en même temps que son commandant.

— Cela va vous faire bien de l'embarras, ma pauvre Gertrude ! dit la vieille dame, et à moi aussi !

— Oh ! madame !... protesta celle-ci, étonnée et pensant : « Est-ce qu'elle aimerait moins son fils que moi mon neveu? »

Ils arrivèrent six jours après, un peu avant midi, le commandant, sa femme et le neveu. La vieille dame les reçut sans marques d'un enthousiasme excessif. Elle dit au neveu et à son fils, avec un petit rire sec :

— Allons ! pour des blessés, vous n'avez pas trop mauvaise mine. En attendant, toi, Joseph (c'était le nom du neveu), tu vas déjeuner avec nous.

— Oh ! Madame !... dit M[lle] Gertrude stupéfaite.

— C'est à lui que je dois la vie ! fit le commandant.

— Et tu vas prendre ceci et n'en plus parler, dit la vieille dame qui glissa dans la main du neveu un billet de mille francs.

Mais Joseph, âme simple, ne put se retenir de déplier le billet. Sa tante le vit. Ame non moins simple, suffoquée par l'importance du cadeau, bouleversée d'avoir naguère cru Madame insensible, promenant ses regards de son neveu à Madame, de Madame au commandant, ne sachant comment exprimer avec délicatesse sa reconnaissance, elle répéta d'abord :

— Oh ! Madame !...

Puis, ayant fini par trouver, elle ajouta :

— C'est trop ! C'est beaucoup trop ! Ça ne vaut pas mille francs !

LA CHAMBRE

Comme s'il ne lui avait pas suffi de vivre à l'écart de la ville dans un faubourg peu habité, Mme Latouratte coulait des jours paisibles dans une maison séparée de ses voisines par des jardins. Depuis la mort de son mari, elle y menait une existence de vieille fille aux mœurs douces, mais maniaque à l'excès, faisant elle-même cuisine, nettoyage et lessives. Toujours levée et couchée à la même heure, le nombre restait invariable des minutes qu'elle consacrait à chacun de ses repas ; ces habitudes d'ordre, elle les tenait de son mari, ancien employé. Elle se le rappelait comme un homme admirable que la maladie seule avait pu empêcher de se rendre à son bureau. Et elle se prenait elle-même à témoin que pas une fois il n'avait eu à lui reprocher, lorsqu'il arrivait à midi douze pour déjeuner, de n'avoir pas encore mis le couvert.

Elle vivait modestement de petites rentes qu'elle devait à leur double esprit d'économie et au travail

acharné du défunt. Aussi entretenait-elle avec des soins méticuleux la chambre dans laquelle il était mort. Elle en avait fait à la fois un sanctuaire et un salon où se trouvaient rassemblés les objets les plus précieux et les meubles les plus beaux qu'elle eût en sa possession. Au-dessus de la cheminée on voyait, dans un cadre magnifique, l'agrandissement d'une photographie de M. Latouratte. On marchait sur des tapis épais. Les deux fauteuils étaient recouverts de housses. Des doubles rideaux adoucissaient la crudité de la lumière, et l'on entendait à peine le tic tac de la pendule posée sur du velours.

La guerre vint, et peu à peu la ville se peupla de travailleurs étrangers, de réfugiés, de soldats, d'ingénieurs et d'officiers. Pour vivre presque sans relations, Mme Latouratte n'en apprit pas moins que beaucoup d'habitants tiraient parti de leurs maisons, en louant assez cher les pièces inoccupées. Elle réfléchit une semaine entière, demandant tout bas à l'esprit de M. Latouratte de l'inspirer : avait-elle le droit d'introduire ici un étranger ? Il lui sembla, le septième jour, qu'elle entendît le défunt lui conseiller de ne point faire fi, par vain scrupule, d'un appréciable supplément de ressources.

Elle courut au plus pressé, c'est-à-dire aux guichets d'un des journaux de la ville qui voulut bien annoncer qu'il y avait, au numéro 120 du faubourg de Paris, « une belle chambre meublée à louer ».

Après quoi elle attendit demandes et propositions, installant dans un coin obscur une toute petite table de toilette, persuadée que son futur locataire estimerait, comme elle, qu'il ne fallait pas rompre l'harmonie du décor. Elle n'aéra que très peu. Cette odeur de renfermé lui plaisait, qu'elle respirait aussitôt qu'elle avait ouvert la porte; et elle ne doutait pas que son hôte n'y goûtât les mêmes joies qu'elle, loin des bruits et du tumulte des rues. Elle rectifia la position de certains cadres, donna un dernier coup de plumeau aux velours et aux peluches, tout en prêtant l'oreille au moindre bruit de pas sur le sable du trottoir.

Le lendemain, un peu avant midi, comme elle se hâtait de préparer son déjeuner — car c'était toujours comme si M. Latouratte eût dû rentrer à midi douze — elle entendit s'agiter la sonnette. Elle songea d'abord à ne pas ouvrir. Malgré tout, il lui en coûtait de prendre un locataire : toutes ses habitudes n'allaient-elles pas être bouleversées? La voix d'outre-tombe lui avait parlé gains à réaliser et services à rendre, mais M. Latouratte pouvait en prendre à son aise! Pourtant elle s'en fut, s'essuyant les mains à son tablier, et se trouva face à face avec un lieutenant d'infanterie.

— C'est bien vous, madame, dit-il, qui avez une chambre meublée à louer?

— C'est-à-dire..., balbutia-t-elle, mise au pied du mur et comme vraiment prise au dépourvu.

Il la regardait, étonné. Elle se décida :

— Oui, monsieur. C'est bien moi. (Ah ! la voix de M. Latouratte !) Et une belle chambre, monsieur !

Elle la lui fit voir, lui en détaillant les splendeurs, moins la table de toilette.

— Et c'est dans ce propre lit, dit-elle, qu'est mort mon mari dont voici la photographie.

Le visiteur eut un tic nerveux. Il demanda, comme par acquit de conscience :

— Et votre prix, madame?

— Ce serait cinquante francs, dit-elle. Pour une chambre pareille, ce n'est pas cher.

— Je réfléchirai, dit-il. Je vous rendrai réponse demain.

L'après-midi elle reçut un sous-lieutenant d'artillerie. Ce fut le même cérémonial, mais elle dut ajouter :

— On est déjà venu ce matin. On doit me rendre réponse demain. Si monsieur veut me laisser son adresse, je lui ferai savoir...

— Inutile, dit-il. Je reviendrai moi-même.

Le lendemain, elle vit un ingénieur, un capitaine, un secrétaire d'état-major; le surlendemain : deux médecins, un sous-officier d'artillerie, un lieutenant de chasseurs à cheval et trois civils. Huit jours durant, ce fut un défilé ininterrompu. Cette bonne Mme Latouratte s'y perdait. Tous les visages se confondaient dans sa mémoire. Tous devaient lui

rendre réponse, et personne ne revenait. Peut-être avait-elle tort de dire à chacun, loyalement : « On est déjà venu. Si monsieur veut me laisser son adresse... » Mais à qui la première faute? Au lieutenant d'infanterie ou à celui de chasseurs à cheval? Elle ne savait plus. Devait-elle se réjouir ou s'attrister?

Enfin vint un commandant au visage sévère et triste. Elle ne lui dit pas : « On est déjà venu ». Elle voulait voir.

— C'est bien, dit-il à l'énoncé du prix. Pourrai-je coucher ici dès ce soir?

Alors ce fut plus fort qu'elle. On eût dit qu'elle venait d'entendre la voix grave de M. Latouratte : « Mieux vaut gagner moins d'argent que de sacrifier ses chères vieilles habitudes ». Et elle dit :

— C'est que j'ai oublié une chose. Excusez-moi, monsieur. Je vieillis. Mais ma chambre est retenue depuis ce matin.

LA “LOCATION”

En sortant de la mairie de la petite ville, la Barbotte traversa la place et prit la grand’rue pour rentrer à Richâteau, le village où toujours elle avait vécu. C’était un soir d’octobre. Le crépuscule s’annonçait, et elle pressait le pas. Aujourd’hui, le roi n’était pas son cousin. Elle venait de toucher sa « location », comme elle disait : dix-sept francs cinquante qui, depuis plus d’un an, à échéance fixe, tombaient tous les quinze jours dans son porte-monnaie.

Elle n’en profitait pas pour se mettre à la dernière mode : elle avait conservé bonnet blanc, jupon court et gros sabots. Elle n’en usait point pour s’offrir des douceurs : elle continuait de déjeuner de pommes de terre au lard et de dîner d’une soupe à l’huile. Tous les mois, elle envoyait dix francs à son garçon que la mobilisation avait rappelé dans un régiment de réserve et qui, depuis, se battait... par là-bas... dans le Nord... Jamais elle

n'avait su au juste le nom du pays. Il lui écrivait toujours : « Je n'ai pas besoin d'argent. » Elle lui en envoyait quand même.

Lors de la déclaration de la guerre, il était son unique soutien. Il y avait bien Barbot, mais allez donc compter sur un homme qui, par brusques coups de tête, partait un beau matin, après l'avoir battue la veille, pour se louer dans des fermes de départements lointains où parfois il restait plus d'une année! Précisément, il avait disparu de Richâteau vers le milieu de juin 1914, et depuis ce temps elle en était sans nouvelles. Elle ne s'inquiétait pas. Mais elle ne pouvait s'empêcher de sans cesse penser à lui, avec la crainte de le voir revenir. Qu'elle était donc plus tranquille, seule, et libre de tailler et rogner à sa guise! Jamais malade, solide encore à soixante ans, elle ne s'était fait aider que lors de la dernière moisson. L'argent de sa « location » était sacré pour elle : n'en dépensant que le strict nécessaire, elle mettait de côté, chaque mois, une quinzaine de francs.

Il faisait nuit quand elle arriva. Le village n'était pas éclairé. Tous les volets étaient clos. Quelques impostes seulement brillaient d'un faible éclat, mais la Barbotte connaissait un par un les mares, les tas de fumier, les troncs d'arbres et les grosses pierres. Pas un bruit. Les chiens de garde eux-mêmes, reconnaissant son pas, dédaignaient d'aboyer. Elle cherchait sa clef dans la poche de

son tablier, tout en frottant ses sabots sur le granit du seuil, lorsqu'elle entendit, plutôt qu'elle ne le vit, se lever quelqu'un qui était assis le dos appuyé contre la porte. Elle ne s'y trompa point : ce ne pouvait être que Barbot.

— C'est toi? dit-il.

— C'est moi, répondit-elle.

Elle fut bien obligée d'ajouter :

— Te voilà revenu? Où que tu étais donc?

— Par là, dit-il en esquissant vers l'ouest un geste qu'elle ne vit pas. Dans la Sarthe. Et le garçon?

— Il est dans le Nord.

— Ah! fit Barbot.

Et ce fut tout. Ils n'avaient plus rien à se dire. Machinalement, elle tournait et retournait la clef dans sa poche sans se décider à ouvrir. Il lui prenait même des envies de laisser là ses sabots et de détaler si vite qu'il ne pût la rattraper. Mais il aurait été capable d'enfoncer la porte et de tout mettre au pillage, bien que ce soir il ne parût pas surexcité. Quinze mois de séparation l'avaient déshabituée de lui. Et elle attendait elle ne savait quoi.

— Alors, femme, dit Barbot, au revoir.

— Tu ne restes donc pas? fit-elle, à la fois stupéfaite et heureuse.

— Non. J'ai un camarade qui m'attend au tournant de la route. On s'en va dans le Midi. Marcher

un peu plus un peu moins, pendant qu'on y est !... J'ai fait un crochet jusqu'ici pour prendre des nouvelles du garçon.

— Tu ne vas pourtant pas t'en aller comme ça ! s'exclama-t-elle.

— Je n'ai besoin de rien, dit-il. Et l'autre m'attend.

Mais elle se dépêchait d'ouvrir la porte et d'allumer la bougie. Barbot entra comme un étranger dans cette chaumière qui était la sienne.

— Tu boiras bien un verre de vin? dit-elle. C'est toujours de celui du petit fût que tu avais acheté avant de partir. Moi, ce n'est pas ce que j'en prends.

Exceptionnellement, elle en but pour trinquer avec lui. Et elle lui conta tous ses tracas de paysanne obligée de cultiver elle-même. Mais elle ne souffla mot de sa « location ». Barbot piétinait d'impatience.

— Je vais t'accompagner jusqu'à la route, dit-elle.

Il ne répondit rien, mais la laissa faire.

— Quand c'est-il que tu penses revenir? demanda-t-elle.

— J'en sais rien. Pas avant la fin de la guerre, probable. Il y a de l'ouvrage, et bien payé.

Sur la route, on entendit tousser le camarade.

— Femme, dit Barbot, dont la voix tremblait un peu, voilà vingt francs que tu enverras au gar-

çon. Probable qu'il n'a pas beaucoup d'argent, là-bas?

— Ma foi, répondit-elle, j'ai déjà bien du mal à joindre les deux bouts. Ce n'est pas comme si tu restais avec moi...

SUR LE PONT DES CANES

Elles taillaient une bavette, tout simplement, sur le pas de leurs portes. Chacune d'elles tenait à la main son balai qui, pour l'instant, se reposait pendant que les langues allaient bon train. Il y avait là Mme Sacquet, Mme Pillon et Mme Savre. A la vérité, les temps n'étaient plus très éloignés — pour les deux premières du moins — où l'on ne les appellerait plus « Madame », mais « la mère ». Car c'étaient — si l'on peut ainsi parler — des « dames du peuple ». Et l'on s'en apercevait bien à les voir, nu-tête, en tablier et chaussées de sabots à brides, faire elles-mêmes leur ménage.

Il était 8 heures d'un matin de février humide et brumeux. Le seul ruisseau dont la petite ville pût s'enorgueillir et à qui, dans sa gratitude, elle décernait le nom de rivière, passait sous le pont des Canes pour disparaître un peu plus loin sous des maisons construites de manière à ne le point gêner. C'étaient d'humbles maisons d'ouvriers dans un

quartier pauvre. Prises, l'hiver, entre les deux humidités du ciel et de « la rivière », elles sentaient leur plafond et leur carrelage suinter.

De quoi nos trois dames eussent-elles parlé, sinon de la guerre? Mme Savre, la plus jeune d'elles trois, paraissait aussi la plus énervée. Plusieurs fois déjà elle s'était détachée du petit groupe pour regarder jusqu'au bout de la longue rue presque droite comme si elle eût attendu quelqu'un.

— Ma foi, dit Mme Sacquet, forte personne et d'aspect imposant, si je sais bien compter sur mes doigts, ça ne fait pas loin de cinq mois que le mien n'est pas revenu. A peu près comme le vôtre, hein! Mme Pillon?

— Attendez donc! dit celle-ci, toute menue. Il était là l'an dernier pour le 15 août. Autant dire que ça fait six mois. Et, à côté de ça, vous en voyez d'autres qui « rappliquent » continuellement en permission!

— Qu'est-ce que vous voulez! réfléchit d'une voix douce Mme Savre, qui semblait avoir le sentiment de la justice. Ceux-là reviennent pour les travaux des champs. Il faut bien que le blé soit semé et récolté. On ne peut pas vivre de l'air du temps.

Sacquet et Pillon étaient, de leur métier, l'un maçon et l'autre bourrelier. Agés respectivement de quarante-cinq et de quarante-quatre ans, ils étaient mobilisés comme G. V. C.

— Oh ! vous, riposta, les lèvres pincées, Mme Pillon, quand on vous entendra vous plaindre, les cornuelles pousseront sous le pont des Canes. Certainement qu'il faut que les champs soient cultivés ! Ça n'empêche pas...

— Mais alors, dit Mme Savre, et moi qui n'ai pas revu le mien depuis le douzième jour de la guerre !

— Ce n'est plus la même chose, répliqua avec assurance Mme Sacquet. A présent, vous y êtes habituée, et puis, il peut arriver d'un moment à l'autre.

C'était vrai. Savre, âgé seulement de trente-sept ans, était sur le front depuis le troisième mois de la guerre. Des circonstances spéciales — dont il ne se plaignait d'ailleurs pas, lui non plus, dans ses lettres — avaient jusques alors retardé son tour de permission. Mais il avait écrit la semaine précédente que, cette fois, ça y était. « Tu penses bien, mandait-il, que je ne sais pas au juste le jour ni l'heure où j'arriverai. Mais tu peux m'attendre pour dans le courant de la semaine prochaine. » De sorte que ce matin-là, Mme Sacquet et Mme Pillon enviaient le sort de leur voisine. Oh ! elles n'y voyaient point malice et n'y mettaient pas de méchanceté. Elles savaient bien, au fond, que leurs hommes, le long d'une voie ferrée du Nivernais, n'entendaient siffler que les trains, et que Savre, depuis quinze mois, n'avait pas été toujours à la noce dans les tranchées. Mais son retour, possible

pour aujourd'hui et certain pour un des jours suivants, renversait les valeurs : sa longue absence s'effaçait devant son prochain séjour ici, d'une semaine entière, tandis qu'elles ignoraient, elles, quand elles reverraient leurs hommes. Ce sont des sentiments bien humains.

Et Mme Sacquet en revint à son sport favori, qui était de protester contre les injustices, citant des noms et des dates. Et c'était le spectacle le plus gai que de la voir, aux passages les plus pathétiques, agiter son balai, pendant que Mme Pillon opinait du chef et que Mme Savre regardait droit devant elle. Au moment où Mme Sacquet allait conclure, selon son habitude, un pas fit résonner derrière elles le sol de la rue. Elle n'eut le temps que de dire :

— C'est toujours...

Et elles virent arriver Savre, vêtu de bleu et casqué de la bourguignotte. Il embrassa sa femme, toute pâle d'émotion, et serra les mains des deux autres.

— J'ai préféré venir à pied par la vieille route, dit-il, que d'attendre le tacot. (C'est le nom que l'on donne aux petits trains de la ligne d'intérêt local.) J'y ai gagné près d'une heure.

— Eh bien, vrai, vous n'avez pas maigri ! lui dit Mme Sacquet. Le mien m'écrit qu'il a perdu six livres.

— Allons ! fit Savre, on se reverra.

Il avait hâte de retrouver son intérieur. Il entra chez lui, suivi de sa femme.

Mme Sacquet et Mme Pillon restèrent là un instant. Elles songeaient, l'une et l'autre, que leurs maris étaient loin d'elles, tandis que « la Savre »... Alors Mme Sacquet put achever la conclusion, qu'elle avait commencée, de son discours :

— C'est toujours les mêmes, allez, Mme Pillon, qui ont de la chance.

LE SAC

Un peu avant la nuit, le vieux jeta son fagot sur la pierre du seuil. Selon son habitude il était arrivé à pas de loup, ses sabots, sans bruit, enfonçant dans la terre humide. A l'intérieur de la chaumière la vieille n'avait pas encore allumé la chandelle. Dans la cheminée, entre les deux pierres qui servaient de chenets, se consumaient deux maigres tisons. Elle était là, assise, les coudes sur les genoux, réfléchissant à des choses. Depuis plus de deux ans, la guerre planait sur le pays comme un vautour qui menace les poulaillers. Elle se rappelait 1870, quand les Prussiens s'étaient arrêtés à quelques lieues d'ici. Elle n'oubliait pas M. Wagnien, l'inventeur de l'arrache-tripes, qu'on peut voir au musée de Montsauche : il eût suffi que la horde des envahisseurs se rapprochât à courte distance pour que l'engin de guerre fît son office. Heureusement, on n'avait pas été obligé d'en venir à ces extrémités.

Ce n'était pas seulement le crépuscule d'un jour d'hiver, mais aussi de deux vies humaines. Elle et lui représentaient, réunis, la somme de presque deux siècles de travail et de privations. Possédant tout juste leur chaumière avec un pré et un jardin, ils cultivaient eux-mêmes leurs terres, toujours levés avant et couchés après le soleil. Et le résultat de toute cette fatigue était représenté par un sac de louis qui dormaient au bon endroit et que, tantôt le vieux, tantôt la vieille, au gré de leurs impressions et de leurs craintes, déplaçaient pour les mettre en lieu plus sûr. Le sac avait connu tour à tour le grenier et la cave, les tiroirs de l'armoire et le four, les dessous du carreau descellé et, de l'armoire encore, l'abri de la corniche.

Délesté de son fagot, le vieux poussa la porte sans même appuyer sur le loquet depuis longtemps détraqué. La vieille sursauta : toute à ses réflexions, elle ne l'avait pas entendu venir.

— Te voilà donc? dit-elle.

— Me voilà, répondit-il.

Ce fut tout. Il posa ses sabots près de l'évier et marcha sur ses chaussons.

Ils avaient, depuis des années, tellement l'habitude de se retrouver à pareille heure, en cette saison, qu'il leur eût paru impossible qu'il n'en fût pas ainsi longtemps encore. Et, sans doute, s'il mourait avant elle, s'imaginerait-elle l'entendre

encore rentrer. Elle se lèverait en sursaut, persuadée de l'avoir vu « revenir ».

En face d'elle, il s'assit sur une chaise bancale et, comme pour qu'elles pussent se reposer, mit tout de suite ses mains sur ses genoux. Il devait avoir une idée fixe, car il dit brusquement :

— Où c'est qu'est le sac ?

Elle secoua la tête sans répondre : c'était son secret.

— Où c'est qu'est le sac ? répéta-t-il.

— Quoi que tu veux en faire? dit-elle agressive.

Elle était la seule comptable de leurs deniers.

— Ce que je veux en faire? Il y a que j'ai rencontré Borne et qu'il m'a dit : « Vieux, si des fois vous aviez des sous à placer, n'y a pas de meilleur emprunt que celui de la Défense. Ça rapporte plus de cinq du cent. » Ainsi !...

Comme elle restait muette, il ajouta :

— Et Borne m'a bien dit : « C'est garanti par l'Etat. N'y a rien à craindre... »

Sur le mécanisme financier des emprunts, ils n'avaient que de très vagues idées. Mais, pour avoir une fois ou deux essayé de placer leurs économies, — à la fin c'était toujours la vieille qui s'y était opposée, préférant au froissement des papiers le tintement de l'or, — ils en savaient assez pour ne pas ignorer que pareils intérêts ne se ramassent point dans le pas d'un bœuf. Pour la troisième fois, il dit :

— Où c'est qu'est le sac ?

Comme elle s'obstinait à ne pas répondre, il se leva, prit sa chaise qu'il posa devant l'armoire. Sur un tel ton d'angoisse elle lui dit : « Il n'est pas là ! » que le vieux comprit tout de suite qu'il y était. Cherchant derrière la corniche, il n'avança qu'une seule main, tant il était sûr de ramener le sac. Ne sentant rien, il y mit les deux mains, sans plus de succès. Il tâtonnait, pensant qu'il se trompait, quand la vieille s'écria, bouleversée :

— On nous a volés ! Y a cinq jours que je l'avais mis là !

Fébrile, elle alluma la chandelle. Tous les deux, jusqu'au lendemain matin, ils passèrent leur nuit à chercher dans les cachettes antérieures, s'accusant l'un l'autre. Porter plainte ? Ils ne voulaient point que les gens de Vaucorniot fussent informés qu'ils avaient des économies : quatre-vingt-cinq louis ! Leurs soupçons se portaient sur tout le monde et ne s'arrêtaient sur personne. Ils vécurent deux jours sans sortir, de crainte qu'à les voir on ne devinât le malheur. L'après-midi du second jour, elle eut une inspiration : c'est toujours la meilleure idée qui vient la dernière. Elle vida l'armoire. Du dernier rayon en haut, elle tira un drap, et le sac tomba sur les carreaux. Elle poussa un cri. Le plafond de l'armoire, de longue date vermoulu, ayant cédé, le sac avait glissé sur la

pile de draps. Ce fut comme s'ils étaient entrés en possession d'un héritage inespéré.

Et ce fut elle qui, le lendemain matin, partit en cachette pour la petite ville, chargée des quatre-vingt-cinq louis qu'elle avait si bien cru perdus. En plus des titres, elle reçut un certificat de versement d'or. Ils auraient pu le clouer victorieusement au-dessus de la cheminée, mais les gens de Vaucorniot n'avaient pas besoin d'être mis au courant. Titres et certificat, la vieille les enveloppa soigneusement dans une toile destinée à voyager comme le sac « d'écus ».

Quant à celui-ci, ils le plièrent dans un des tiroirs de l'armoire, à la portée de la main, en attendant qu'il s'alourdît des autres économies qu'ils auraient le temps de faire avant de mourir.

L'UNIFORME

M. Vanaquaire, instituteur, arriva le vendredi matin. C'était la première permission qu'il eût depuis qu'il était au front, c'est-à-dire depuis le quatrième mois de la guerre. Sergent de territoriale, il avait fait partie d'un renfort destiné à un régiment de réserve. Du petit chef-lieu de canton où il venait de débarquer à la commune de six cents âmes où il enseignait avant la mobilisation, il ne lui restait plus à faire que quatre bonnes lieues; mais c'était pour lui une véritable partie de plaisir. Huit heures du matin venaient de sonner. Il se restaura dans une auberge; puis, sa musette gonflée battant sur la hanche, les galons réduits sur chacune de ses manches au strict minimum de longueur et presque invisibles, le casque rejeté un peu en arrière, la barbiche grisonnante, très crâne, il traversa la petite ville. Quelques ménagères, pour le voir passer, se postèrent sur le

pas de leur porte. L'une d'elles crut le reconnaître et dit :

— Est-ce que ça ne serait pas l'instituteur de Saint-Martin?

Il entendit, et se retourna en riant :

— Parfaitement, madame. Et tout à votre service pour vous défendre.

Il poursuivit sa route, et bientôt entra dans les bois. C'était une matinée de juillet, où le soleil ne se montrait pas. La rosée finissait de disparaître, et de l'humus, des fougères et des houx s'échappait une odeur complexe et particulière qu'il reconnaissait et savourait au passage. Ces bois, M. Vanaquaire songeait à ce qu'ils seraient devenus si la ruée dévastatrice n'avait pas été contenue au nord et à l'est.

— Je ne suis, moi-même, se disait-il, qu'une des pierres de la longue et inébranlable digue. Mais, mon vieux camarade le bouleau, toi dont j'aperçois la robe blanche parmi la robe grise de ces hêtres, c'est à moi, si nous voulons bien nous l'imaginer tous deux, que tu dois d'être encore debout.

Il passa devant des fermes, et traversa deux ou trois villages. Il retrouvait avec délices — pourquoi ne pas le dire? — l'autre odeur particulière aux habitations du Morvan, où l'on élève beaucoup de porcs. Lorsqu'il fut sur le territoire de sa commune, des vieux le hélèrent.

— Vous voilà donc revenu, monsieur Vanaquaire? Et pour combien de temps?

— Sept jours, disait-il.

— On aura le temps de se revoir, alors. Mais faut quand même que nous trinquions, et pas plus tard que tout de suite.

En vain affirmait-il qu'il avait hâte de revoir son école et sa femme : les vieux n'en voulaient pas démordre. Chacun d'eux, plus ou moins, avait un mobilisé dans sa famille. Ils citaient des noms. Et M. Vanaquaire regardait avec émotion leurs bons visages de paysans honnêtes et robustes. Il trinquait avec eux sur le bord de tables très anciennes, qu'avaient marquées de multiples rayures les pointes des couteaux de poche. Il trinqua tant et si bien qu'il était deux heures de l'après-midi quand il arriva près de son école.

La façade en donnait sur un chemin tout fleuri de sauges et de hautes orties. Une porte à double battant la coupait en deux tranches égales : trois fenêtres à gauche et trois à droite donnaient air et lumière, celles-ci à la salle des garçons, celles-là à la salle des filles. Toutes les six, vu la saison, étaient grandes ouvertes. Mais on n'entendait de bruits de vie qu'à droite. Depuis le départ de son mari, Mme Vanaquaire tenait sous son unique férule filles et garçons. Elle lui écrivait d'ailleurs fréquemment que c'était une rude tâche. Il marcha sans bruit, de manière à ne se point annoncer, et,

tandis que sa femme interpellait Jean Thibault qui, sur le tableau noir, barbouillait des chiffres, il apparut brusquement dans l'embrasure de la fenêtre du milieu. Son casque fit sensation. Tous les petits se poussèrent du coude. Des chuchotements coururent de table à table. Énervée, Mme Vanaquaire donna plusieurs coups de règle sur son bureau, puis, se retournant elle-même, vit son mari : Jean Thibault n'en fut, certes, ni plus ni moins heureux qu'elle, engagé qu'il était dans une démonstration où il risquait de se perdre corps et biens. Mais elle sut se contenir devant ses élèves, tandis que le gamin, dès qu'elle se fut levée pour aller au-devant de son mari, ne se privait point de gambader pour manifester sa joie.

Ils se retrouvèrent dans la cour, ayant fait chacun la moitié du chemin. Ils s'embrassèrent, et d'abord ne trouvèrent rien à se dire.

— Tu as la mine fatiguée, remarqua-t-il.

— Tu dois avoir faim, dit-elle sans répondre. D'après ta dernière lettre, je ne comptais sur toi que pour demain. Si nous leur donnions congé?

Mais M. Vanaquaire avait le sens du devoir.

— Que diraient les parents? fit-il. J'ai cassé la croûte en chemin. Pendant que tu me prépareras une omelette au jambon, je vais les surveiller et reprendre contact avec eux.

Quand il poussa la porte, la classe était en pleine effervescence. Filles et garçons fraternisaient et,

sur le tableau, Jean Thibault esquissait une caricature. Ce fut tout juste si l'entrée de M. Vanaquaire ramena un calme relatif. En vain tenta-t-il de promener à la fois sur tous des regards courroucés : avec son casque et son uniforme, il ne leur en imposait plus ! Comme les vieux de tout à l'heure, chacun d'eux, ou peu s'en fallait, avait dans sa famille quelqu'un de mobilisé. Et déjà plus d'un avait vu revenir en permission son père coiffé d'un casque identique. Ils ne remarquaient pas les deux galons, trop réduits. M. Vanaquaire prit la place qu'occupait sa femme.

— Thibault, dit-il, vous allez me recommencer votre problème.

Mais lui-même, si étrange que cela puisse paraître, n'avait plus son accent d'autorité de naguère. A être commandé par ses officiers, à traiter ses hommes, le plus souvent, comme des frères, il avait en grande partie perdu l'habitude du commandement. Jean Thibault s'avança en traînant ses sabots, et dit tranquillement :

— M'sieu, je sais pas le faire. C'est trop difficile.

M. Vanaquaire n'insista point. Il lui tardait que, l'omelette préparée, sa femme vînt le remplacer.

Quand il eut fini de déjeuner, il dépouilla son uniforme de fantassin, et prit son uniforme d'instituteur, pantalon gris et jaquette noire. Et le lendemain matin, lorsqu'il se réinstalla à son bureau, il se fit tout de suite, dans la salle entière, un grand silence.

L'OREILLE

Les coqs annonçaient l'aurore d'une voix si claire qu'il fallait qu'ils eussent bien la certitude de ne se pas tromper. En attendant, il semblait que le jour hésitât à se lever sur les marais et sur les bois de la Sologne : on aurait pu croire que, dormeur paresseux, il resterait longtemps encore à se frotter les yeux avant de les ouvrir.

Ce n'était point le cas de Chantelat qui, par des sentiers à peine indiqués, rentrait d'un pas vif, sa casquette enfoncée jusqu'aux oreilles. Il sifflotait, parfaitement réveillé, mais entre ses dents, par vieille habitude de braconnier qui ne tient pas à signaler sa présence. Parfois, un lapin détalait à quelque distance. Chantelat, qui le devinait plus qu'il ne le voyait, pensait : « Si j'avais mon fusil, vieux, je te dirais deux mots. » Chaussé de sabots légers qui glissaient sur l'herbe, il portait une espèce de redingote rustique en velours et à poches profondes.

Tout à coup, à la corne d'un bois de sapins, il se trouva face à face avec Trillebaut, le plus vieux gendarme, et le plus malin, de la brigade. Comment cela s'était-il produit? Chantelat n'en savait rien, mais il n'ignorait pas que le vieux eût plus d'un tour dans son sac. Il s'arrêta net, tandis que Trillebaut, de ses petits yeux qui luisaient sous de gros sourcils, faisait sans doute semblant de chercher à distinguer qui il avait devant lui.

— Ah! dit-il, c'est toi, Chantelat? Et ça va toujours comme tu veux?

Il avait vu Chantelat débuter dans le métier, bien qu'il ne pratiquât le braconnage qu'à l'occasion, comme beaucoup de paysans qui n'y voient point malice. De quinze ans plus jeune, Chantelat ne le tutoyait pas, par respect pour son âge et pour l'autorité qu'il représentait.

— Ma foi, répondit-il d'une voix un peu embarrassée, pour aller, je ne peux pas dire que ça n'aille pas.

— Tu aurais bien pu venir me serrer la main quand tu es passé à la gendarmerie faire viser ta permission. Est-ce qu'on n'est pas d'assez vieilles connaissances?

— Dame! Pour ça!... dit Chantelat, qui avait l'air d'être au supplice.

— Et qu'est-ce que tu fais donc dehors de si bonne heure, ou si tard? Je croyais que, quand on

revient du front, on avait des envies de se flanquer du sommeil jusque-là ?

— Oh ! fit Chantelat. J'ai pris un bon acompte avant-hier en arrivant, et la nuit dernière. A présent, je n'ai plus d'arriéré. Tout à l'heure, je me retournais dans mon lit : pas moyen de fermer l'œil. Alors, je me suis levé et je suis parti me promener.

Trillebaut l'examinait curieusement et en ayant l'air de rire dans ses moustaches. A la faveur du jour qui se décidait à se lever, Chantelat s'en aperçut bien et, visiblement, son malaise ne fit qu'augmenter.

— Voyons, monsieur Trillebaut, dit-il, c'est-il que par hasard vous ne me croiriez pas ?

— Mais sûrement que si ! Je te crois. Je sais bien que tu n'as pas l'habitude de mentir. Dans le temps, quand je te prenais sur le fait, je te prenais. Et c'était tout.

Tout en devisant, il changeait à chaque instant de position, tournant autour de Chantelat qui, comme sans le faire exprès, pivotait sur lui-même, de sorte que Trillebaut ne pouvait jamais le voir que de face.

— Tu es donc sorti avec ton paletot de velours ? dit-il.

— C'est à cause de la matinée qui est fraîche, interrompit Chantelat.

— En as-tu mis, dans ces poches, des perdrix, et des faisans, et des lièvres, et des lapins ! Ah ! far-

ceur ! dit Trillebaut en éclatant de rire et en lui tapant sur l'épaule comme pour le forcer à se retourner.

Mais Chantelat déjoua la manœuvre.

— Ma foi, dit-il, aujourd'hui, je peux bien vous dire que vous ne m'avez pas pincé à chaque fois. Et puis, au fond, je ne faisais de mal à personne. Tout ça, voyez-vous, quand on a fait la guerre comme moi, ça n'a plus beaucoup d'importance.

Et Chantelat, s'animant, conta la vie que depuis plus d'un an il menait dans les tranchées. Sur la manche gauche de sa capote, il avait une première brisque rouge au-dessous de laquelle, dans quelques mois, une autre serait cousue. Il parla fusillades, bombardements, factions au créneau, attaques à la baïonnette, fusants, percutants, shrapnells, mitrailleuses. Trillebaut l'écoutait avec attention, oubliant de chercher à le voir de biais ou de derrière. Ils étaient là, maintenant, en face l'un de l'autre, comme deux vieux amis.

— C'est sûr, dit Trillebaut, que tu risques plus que moi à me promener la nuit pour trouver des délinquants.

— Dame, réfléchit Chantelat, chacun son métier. Vous, monsieur Trillebaut, vous êtes trop vieux pour y aller. Et les contraventions, ça marche toujours?

— Comme ci, comme ça, dit-il. Ces temps-ci où la chasse est défendue, ça donne encore assez.

Allons ! Au revoir. Et, si tu as l'occasion de repasser par la gendarmerie, n'oublie pas de venir me voir.

Comme heureux d'en être quitte à si bon compte, Chantelat, au moment même où Trillebaut lui serrait la main, se tourna de biais, instinctivement, pressé de partir. Alors Trillebaut vit un spectacle qui le ravit d'aise : d'une des poches de derrière de la redingote sortait, toute droite, une oreille de lapin. Réprimant un sourire, il s'arrangea de façon à ce que Chantelat ne s'aperçut de rien, mais son envie était trop forte. Et, comme on fait aux gamins pour les corriger, il tira l'oreille au lapin pour le punir de s'être laissé prendre au collet.

CETTE DAME

— A présent, madame Merle, je m'en vais vous laisser. Voici qu'il se fait six heures, et il faut que je mette ma soupe sur le feu.

— Vous avez bien le temps, madame Darneau ! Vous avez bien le temps, pardine nargueloup ! C'est encore grand jour, et la lumière ne manque pas... Vous m'entendez bien : ce Guillaume et sa bande, si ça ne dépendait que de moi d'aller... Mais où c'est qu'ils sont donc ! Une hébétée comme moi, ça n'en sait rien, pardine nargueloup ! Si je le savais, ils paieraient cher ce qu'ils font souffrir à la terre et au pauvre monde. Défunt Merle, vous m'entendez, madame Darneau, défunt Merle, qui avait fait 70 et qui lisait son journal tous les dimanches me le disait bien : « Si jamais on a la guerre, ça sera terrible ! » Ses propres paroles, madame Darneau ! Il ne la voit pas, le pauvre cher homme; mais notre garçon y est, et il y est bien, à quarante ans, pardine nargueloup !

— C'est certain, madame Merle. Mais il ne faut pas se faire de mauvais sang à l'avance. Votre garçon s'en tirera, vous verrez ! Et il ne sera pas le seul, heureusement. Allons, au revoir.

— Je vais aller avec vous jusque sur le pas de la porte. Comme il fait encore clair ! C'est... Oh ! oh ! oh !

— Taisez-vous donc, madame Merle ! Vous allez ameuter tout le quartier, à crier comme ça ! Qu'est-ce que vous avez ?

— Vous ne voyez donc pas ?

— Quoi ?

— Là... devant nous... à vingt pas...

— Je vois six poules qui cherchent leur vie parmi les herbes. Après, elles iront se coucher.

— C'est cette dame...

— Quelle dame ? Il ne passe personne.

— Je vous dis que c'est cette dame. Je l'ai déjà vue trois fois. Elle me connaît bien, mais elle fait semblant de ne pas m'apercevoir, pardine nargue-loup ! Elle est habillée de noir. Elle marche toute droite, les bras lui pendant le long du corps. Devant elle, il y a un voile noir qui pend aussi. Il fait un peu de vent, et le voile ne remue pas. Je ne sais pas si elle a des bottines ou des sabots.

— Voyons, madame Merle, ne vous mettez pas dans des états pareils ! Je vous dis qu'il ne passe personne sur le chemin.

— Moi je vous dis que c'est cette dame ! Si elle me regardait en face, elle me ferait moins peur.

Mais c'est de passer comme elle passe toujours, en me tournant le dos ! Madame Darneau, j'aimerais mieux, pardine nargueloup ! qu'elle vienne frapper à ma porte. Au moins je verrais sa figure. Mais on dirait qu'elle sort de terre, à cet endroit-là, tenez. Puis elle prend le chemin des Buis, comme pour aller au cimetière. Mais elle disparaît bien avant d'être arrivée à l'ancienne écurie de l'âne de Morio, là où c'est que le chemin fait un coude.

— Ma pauvre madame Merle, je ne vois personne.

— La dernière fois que je l'ai vue, moi, c'est, il y a quatre ans, une semaine avant la mort de mon pauvre cher homme. L'avant-dernière fois que je l'ai vue, c'était une semaine avant la mort de mon pauvre père. La première fois que je l'ai vue, c'était une semaine avant la mort de ma pauvre mère : j'étais encore fille. C'est depuis ce jour-là qu'on raconte en ville — je le sais bien, pardine nargueloup ! — que je suis timbrée à des moments. Mais je sais bien aussi que je vois ce que je vois.

— Vous feriez mieux de rentrer chez vous et de fermer votre porte.

— Il faudrait quand même que je la regarde. Aujourd'hui, c'est la quatrième fois. Alors, c'est mon garçon qui va être tué.

— Madame Merle, puisque vous ne voulez pas entendre raison...

— Si j'osais, vous verriez si j'attraperais mon manche à balai. Je courrais sur elle. Je lui taperais dessus jusqu'à ce que les bras m'en tombent de fatigue. Mais j'aurais peur de lui faire du mal. Est-ce qu'elle a des sabots ou des bottines? Je ne le vois pas, mais je vois qu'elle est habillée comme une vraie dame... Ça y est! Elle vient de disparaître au milieu du chemin des Buis! Entre nous, madame Darneau, vous ne m'enlèverez pas de l'idée que... cette dame, pardine nargueloup! c'est... que c'est... Elle m'a tué mon homme, mon père, ma mère... Elle va me tuer mon garçon... Oh! ne secouez pas la tête! Elle va me le tuer dans la huitaine... Cette dame en noir, c'est... j'ai peur de vous dire son nom... Je suis sûre que c'est la... la... la Mort!... Ah! Mon Dieu! Et si c'était pour moi qu'elle soit venue? Si c'était pour moi!... Ah!... Ah!... Ah!... Je ne suis plus guère qu'une vieille carcasse, pas bonne à grand'chose. Il vaudrait mieux que ce soit moi que mon garçon.

— Personne ne souhaite votre mort, ma pauvre madame Merle! Calmez-vous donc un peu! Allons, bon! Voici que vous pleurez!

— Hein? N'est-ce pas que personne ne souhaite ma mort? Je peux encore durer quelques années. Et puis, vous avez raison : c'est des idées que je me fais puisque, vous, vous n'avez vu personne dans le chemin des Buis.

LA LÉGENDE

Depuis longtemps il faisait nuit lorsque, venu de Corbigny par la vieille route, Pieuchot arriva à Lormes. Bien qu'il ne fît pas grand bruit sur le sol détrempé par les pluies de mars, le chien des moulins, qui a l'oreille fine, aboya comme s'il se fût agi d'un détrousseur des grands chemins ; il ne voyait, ni même ne devinait Pieuchot coiffé du casque et bardé de son bidon sonore, parce que vide, et de ses deux musettes rebondies. Pieuchot, d'ailleurs, ne s'émut point des aboiements et continua de marcher d'un pas ferme, poussé par l'idée d'arriver le plus tôt possible à l'auberge du *Lion d'Or*, où il s'offrirait un de ces « soupers » qui lui permettrait de franchir allégrement les huit kilomètres qui le séparaient encore de Pouques, sa commune.

C'était un simple, comme on dit, et qui « tenait », là-bas, dans ces étranges pays, naguère inconnus, qui portent tous le même nom de tranchées. Il ne

lui déplaisait pas d'en revenir casqué d'acier bleuté et culotté de boue. Si simple qu'il fût, Pieuchot n'ignorait pas qu'il eût tournure de héros. Il pensait à toutes ces histoires que racontait, aux veillées du temps jadis, son père qui avait fait campagne en 70. Qu'était-ce à côté de ce que lui, Pieuchot Jean, fils de Pieuchot Pierre, voyait et endurait depuis des mois ! Boulets et chassepots sont bons pour les musées. Aéroplanes et mines souterraines, fléchettes, torpilles, balles de fusils et de mitrailleuses, grenades, bombes, obus, de tous genres et de tous calibres, gaz asphyxiants, du haut des airs, des profondeurs de la terre, à ras du sol, autant d'innombrables forces ennemies contre lui conjurées. Et, regardant à sa gauche, il distingua vaguement la silhouette allongée de l'église haut bâtie et revit, par la pensée, le quatrième carré du cimetière proche où, à la neuvième place du cinquième rang, son père dormait indifférent à la vie aussi bien qu'à la mort.

— Affaire d'époque, au fond ! résuma philosophiquement Pieuchot. S'il était aujourd'hui à ma place, il tiendrait comme moi. Il trouverait ça dur, c'est entendu. Il penserait à notre pré, à nos deux champs et à nos cinq arpents de vigne. Mais il tiendrait quand même.

Pour l'instant, Pieuchot regrettait qu'il ne fît pas grand jour afin de pouvoir suivre la grand'rue en triomphateur. Elle s'enorgueillit d'être non seu-

lement pavée, mais bordée d'une série de boutiques dont quelques-unes n'hésitent pas à s'intituler magasins. Elles exagèrent sans doute; mais, à partir du crépuscule, les passants n'y voient que les feux de leurs devantures. Pieuchot s'imaginait qu'il y eût fait sensation et que ces dames et ces demoiselles se fussent précipitées, moins à sa rencontre qu'à sa suite, pour l'attirer, par un pan de sa capote boueuse, vers des félicitations entrecoupées de baisers. Ne revenait-il pas dans son chef-lieu de canton en défenseur du pays? Les notables commerçants seraient sortis au seul bruit de ses souliers sur les pavés inégaux; ils lui auraient décerné des brevets d'héroïsme et, pendant toute la durée de sa permission, il aurait travaillé dans ses champs et dans ses vignes, au souvenir des applaudissements des hommes et des sourires des jeunes filles et des femmes.

Il n'en fut pas ainsi. La grand'rue était à peine éclairée. Et, bien qu'il fît plus de bruit sur le pavé dur que sur la terre molle de la route, aucun chien ne jugea à propos d'aboyer pour signaler son passage. Pourtant il lui sembla qu'il y avait de l'extraordinaire dans l'air. De-ci, de-là, arrivaient des explosions de joie absolument comme, « là-bas », se produisaient de distance en distance des explosions d'obus lourdement chargés. Aussitôt qu'il eut poussé la porte du *Lion d'Or*, il eut l'explication du phénomène. Dans la grande cheminée

un feu clair léchait, de toutes ses langues de flamme, la suie en même temps que trois poulets et un gigot qui cuisaient à la broche. On se serait cru dans une de ces auberges du vieux temps que fréquentaient les conducteurs de diligences, alors que l'hôtelier, flanqué de servantes accortes, trinquait sur le coin de la table avec les voyageurs. Une vingtaine de conscrits, dont Pieuchot reconnut la qualité aux banderoles multicolores et aux numéros de tirage piqués au revers des vestons et des blouses, étaient en train de banqueter joyeusement. Dans la matinée, et un peu au cours de l'après-midi, ils avaient passé le conseil de revision devant les autorités civiles et militaires. Ils n'en disaient plus rien, mais ils s'étaient trouvés fameusement intimidés devant le képi du secrétaire général. Ici, Pieuchot allait avoir sa revanche de l'indifférence involontaire de la grand'rue. Encore qu'un peu étonné de n'être point accueilli par d'unanimes hourras, il s'installa à une petite table inoccupée. C'était à cette auberge qu'il avait coutume de remiser sa voiture et son âne et de manger à midi lorsqu'il venait à Lormes, soit le dimanche, soit à l'occasion de la foire mensuelle. Il y avait toujours été bien traité, et il n'avait pas souvenance que jamais son âne se fût plaint. Martine, la servante, le reconnut tout de suite sous son casque.

— C'est donc vous, monsieur Pieuchot ! dit-elle.

— Ma foi, oui ! Il faut bien croire, répondit-il comme étonné de se retrouver là.

Mais, plus que d'être reconnu par Martine, il lui eût été agréable d'être salué par les conscrits, occupés à fêter les décisions du conseil. Hélas ! aucun d'eux ne faisait attention à lui. Pourtant, avec ses trente-deux ans, n'était-il pas leur ancêtre militaire? Quand Martine lui apporta le potage, il profita de quelques secondes de silence pour dire à haute voix :

— On est mieux ici que sur la Somme.

En pure perte. Personne ne se retourna de son côté. Et, comme ils reprenaient conversation et discussions, Pieuchot put noter, avec une certaine amertume, qu'ils parlaient guerre et tranchées comme s'ils y avaient pris part et qu'ils y eussent eux-mêmes séjourné dès les débuts. Peu leur importait d'être renseignés par les journaux ou par expérience personnelle : ils savaient ce qu'ils savaient, et nul, pas même Pieuchot, n'aurait pu les obliger à abandonner le bénéfice de la science qu'ils avaient acquise de la guerre. Interjections et apostrophes se croisaient. Ils jouaient fortement des coudes et des bras pour manier fourchettes et couteaux, et les verres ne restaient jamais vides. A les servir, Martine avait fort à faire : elle en oubliait Pieuchot, qui, malgré l'auréole que lui constituait son casque, se morfondait de plus en plus dans son coin. Ce n'était pas la peine d'être

un des vétérans de la guerre pour qu'un de ces jeunes gens n'eût même pas l'idée de lui dire :

— Vieux, tu es un poilu ! On le voit à ton casque. Viens donc t'asseoir là, au milieu de nous. Et tu vas nous raconter ce que tu as vu !

Où les choses changèrent d'aspect, ce fut quand arriva le père Préporché. C'était le type du vieux soiffard, toujours entre deux vins, mais bon enfant, et qui n'eût pas fait de mal à une mouche. Il avait une trogne rubiconde et une faconde inépuisable. Tel que vous le voyez, il venait de « faire » les différents débits de Lormes, où, pareillement, d'autres conscrits banquetaient. Et ce fut lui qu'accueillit une ovation unanime et spontanée :

— Voilà le père Préporché ! On va le mettre à la place d'honneur.

Il y eut un brouhaha et un tohu-bohu de chaises déplacées. Le vieux s'installa et commença de tenir le crachoir, cependant qu'on lui versait dans son verre du vin généreux.

Comme le père Pieuchot, il avait fait campagne en 70. Et de quoi pouvait-il parler à ces conscrits, sinon de ses souvenirs de guerre? Il jetait, au hasard, les noms de Metz, Forbach, Gravelotte. Et, pour tous ces jeunes gens qui les avaient lus sur les bancs de l'école primaire dans des manuels officiels d'histoire, c'était aussi beau que de la légende. Pieuchot, dans son coin, représentait l'histoire en cours, celle qui s'écrit au jour le jour,

à la formation de laquelle tout le monde assiste. A la vérité, Pieuchot, avec son casque, faisait piètre figure derrière le père Préporché, coiffé d'une simple casquette. Et quand celui-ci s'exclama : « Allez ! on peut dire que j'en ai vu ! » Pieuchot lui-même ne fut pas très sûr d'en avoir enduré plus que le vieux.

Son repas terminé, après avoir allumé sa pipe, il partit au milieu de l'inattention générale. La pluie maintenant tombait. Elle glissait sur son casque, mais lui mouillait ses deux musettes. Et, bien qu'il fût, au fond, comme tous les simples, cuirassé d'indifférence, Pieuchot regrettait, pour faire figure de héros, de n'avoir pas, comme le père Préporché, soixante-dix ans bien sonnés.

LA FERME PAPLEUX

Parmi les réfugiés de l'Aisne qui, dans cette petite ville du Centre, attendaient la fin de la guerre, le père Watin n'était ni le plus remarqué ni le moins impatient. Non pas que les autres, hommes et femmes, fussent des personnages éminents, ni qu'ils restassent, indifférents, à se tourner les pouces. Tous méritaient sympathie et pitié Mais il semblait que le père Watin prît plaisir à vivre ignoré. Jamais on ne le voyait dans la petite ville même. Cultivateur de profession, il avait trouvé de l'ouvrage dans une ferme isolée, à deux kilomètres du bourg. Là, comme un bœuf, il ruminait son chagrin d'être obligé, à soixante-cinq ans, de travailler la terre pour le compte des autres. Toujours silencieux dans les champs et à la table où il s'asseyait, le soir, non loin de la fermière dont le mari était mobilisé, il ne passait même pas pour un être timide ou bizarre. La fermière, sa

servante et le jeune valet avaient dit, une fois pour toutes :

—C'estun réfugié qui a dû perdre à peu près tout ce qu'il avait. C'est tout naturel qu'il ne soit pas gai.

Comme il ne racontait rien de sa vie passée, c'était sans doute qu'il n'avait rien à en dire. Sa seule distraction était de lire le journal, après la soupe du soir. Il connaissait certaines des localités dont parlaient quelquefois les communiqués. Le reste du temps, il pensait à son pays qu'il trouvait le plus beau du monde, non point à cause de ses châteaux et de ses vieilles abbayes célèbres, mais pour ses forêts de hêtres et ses fertiles « terres franches ». Il ne se demandait pas ce qu'avaient pu devenir abbayes ni châteaux, mais il se représentait l'état dans lequel devaient être champs et forêts. Et, quand il labourait, il serrait avec plus de violence les manchons de la charrue; quand il fauchait, il faisait siffler la faux comme si chaque andain qui tombait eût été un groupe de ces maudits envahisseurs.

Un soir que, à son accoutumée, il lisait le journal, il eut comme un éblouissement. Il ne vit plus que noir sur blanc. Quand il eut retrouvé un peu de calme, il recommença. Il ne s'était pas trompé : à la suite d'une avance partielle, les Français venaient d'enlever la ferme Papleux, autour de laquelle, précisait le communiqué, se déroulaient des combats acharnés.

— Avez-vous lu? dit-il à la fermière en lui tendant le journal.

— Quoi donc? demanda-t-elle, étonnée de l'entendre parler le premier.

— Ici, répondit-il. Lisez.

Elle lut. Rien ne la frappa. Était-ce cette avance de nos troupes qui causait au vieux pareil saisissement?

— C'est ma ferme, murmura-t-il, ma ferme à moi.

Jamais il n'en avait dit aussi long, ni surtout donné de tels détails.

— Vous étiez donc propriétaire, mon père Watin? demanda-t-elle.

Il conta qu'il y était né, que ses grands-parents, ses parents et sa femme y étaient morts, qu'avant la guerre il l'exploitait avec l'aide de deux domestiques et d'une servante. Il conclut en répétant :

— La ferme Papleux, c'est à moi!

Et l'on devinait bien qu'il était fier d'avoir les honneurs du communiqué. Sa ferme, c'était plus qu'une partie de lui-même. Comme elle allait être connue du monde entier, le père Watin, du même coup, devenait célèbre.

Le lendemain matin, contre son habitude, il s'en fut au bourg pour causer de l'événement avec ses compatriotes qu'il avait perdus de vue.

— C'est ennuyeux pour vous, dit Mme Levergies.

— Ennuyeux? fit-il.

— Dame, probable qu'il n'en reste plus grand'-chose, de votre ferme.

Point n'était besoin qu'on le lui dît. Son journal avait publié naguère des photographies de communes et de villages bombardés par les artilleries adverses. Mais il voulait espérer que sa ferme eût eu meilleur sort. Et puis, s'il se trompait, tant pis! Grisé par la gloire, il se découvrait une âme de héros à qui n'importent plus les pensées mesquines. La guerre finie, avec le secours de l'État, il ferait rebâtir sa ferme, s'il le fallait. Pour lui, ce fut une belle journée. A tous ceux qui voulaient l'écouter, il apprit que la ferme Papleux lui appartenait. Il eut l'audace d'entrer dans le plus beau café de la petite ville, où il trouva quelques fonctionnaires, le pharmacien et le brigadier de gendarmerie. Il leur donna des détails sur les accidents du terrain, s'adressant surtout au brigadier, auquel il avait envie de dire : « Écrivez donc ce que je vous dis, et vous l'enverrez à M. le ministre de la Guerre, en lui disant que c'est de moi, le père Watin, fermier de Papleux, que vous le tenez. » Il but quelques apéritifs, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps, déjeuna à l'auberge, puis se promena par les rues. A 5 heures de l'après-midi, personne ne pouvait plus décemment ignorer que la petite ville eût l'honneur de posséder comme hôte le propriétaire de la ferme Papleux.

Dix jours durant, il suivit avec passion les péripéties de la lutte, et avec orgueil : pour qu'on se la disputât à ce point, il fallait que sa ferme eût beaucoup d'importance. En même temps, le journal la décrivait, elle et ses environs. Le vieux releva quelques erreurs de détail qu'il signalait à tout venant : le brigadier aurait bien mieux fait d'écrire au ministre de la Guerre ! Puis les opérations s'immobilisèrent : elle restait aux Français. Le jour même où elle cessa de figurer au communiqué, le journal en publia une photographie que le vieux montra à tout le monde.

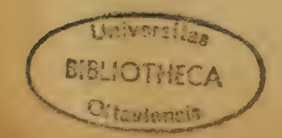
— Dire que ça fait vingt mois que je ne l'avais pas vue ! s'exclamait-il.

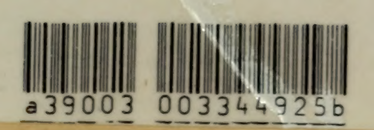
Et il indiquait ici la grange, là les écuries, au milieu de la maison qu'ombrageaient deux hêtres. Les autres, cependant, ne voyaient que le mur pignon qui subsistait seul, photographié presque de face, flanqué des fûts des deux hêtres ébranchés par les obus, comme un catafalque entre deux chandeliers.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Sceaux. — Imprimerie Charaire.




a39003 003344925b

7717. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. 9-17.